



PETIT ECOILLER
VALAISAN

9

E
COLIER
SAN

**LE
PETIT ECOLIER
VALAISAN**

*A l'usage des degrés élémentaire et moyen
des écoles primaires*



53/995

LE PETIT ÉCOLIER VALAISAN

Textes de
MAURICE ZERMATTEN

Illustrations de
CHARLES MENGE

*Édité par le Département de l'Instruction publique
du Canton du Valais*

IMPRIMERIE GESSLER - SION

.TA 12.029

Tous droits réservés

Copyright by Département de l'Instruction publique, Sion

PRÉFACE

Chers enfants,

C'est avec une réelle joie que je vous présente aujourd'hui votre nouveau livre de lecture.

Ce livre a ceci d'absolument original qu'il a été écrit de toutes pièces pour vous... L'auteur n'est pas allé puiser les pages que voici dans d'autres livres. Il a pensé à vous, enfants de la plaine et de la montagne; il a décrit votre vie, votre école, votre maison, votre village, votre commune et votre paroisse. Puis, élargissant le cercle de votre intérêt, parce que vous avez grandi depuis le jour où vous avez ouvert ce livre pour la première fois, il vous fait mieux connaître votre canton tout entier, ses vallées et ses montagnes, ses villes et son passé. Enfin, il ouvre sous vos yeux le grand livre de la nature; vous participez aux travaux de vos parents, à la vie des saisons; vous apprenez à connaître les animaux et les fleurs de chez nous.

Ce livre est donc essentiellement un livre de chez nous et les images que vous y verrez sont signées, elles aussi, par un artiste valaisan. C'est que nous avons à cœur, chers enfants, de vous faire mieux apprécier le pays que vous habitez afin que vous l'aimiez toujours mieux. L'école que vous fréquentez n'a pas d'autre

but que de vous préparer à vivre harmonieusement votre vie tout entière ; l'école est au service de la vie. Or, votre existence s'écoulera dans un cadre précis : celui que le village, la vallée tracent autour de vous. Il importe donc, d'abord, que vous connaissiez bien votre petite patrie cantonale où s'enracine votre existence.

Ce livre, mes amis, a été préparé pour vous par des artistes de chez nous. Aimez ce livre; écoutez bien la voix qui vous dit d'être de bons écoliers aujourd'hui afin de devenir de bons citoyens, des mamans dévouées, demain. Que ces lectures vous donnent le désir de vous instruire toujours davantage. Qu'elles élèvent votre pensée et votre cœur des beautés de votre pays vers la bonté du Créateur.

Sion, 1er janvier 1953.

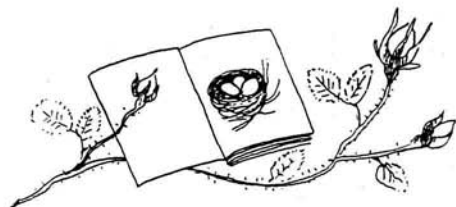
A handwritten signature in dark ink, reading "J. Pitteloud". The signature is written in a cursive style with a large, looping initial "J". Below the signature is a long, horizontal, slightly wavy line that spans most of the width of the signature.

Chef du Département de l'Instruction publique.





Chapitre premier : LES ENFANTS



LE LIVRE SE PRESENTE A SES AMIS

Me voici : Je suis votre nouveau livre de lecture.

Regardez-moi bien : je suis gai ; j'ai les poches remplies d'images.

Je vous montrerai des fleurs, des oiseaux, le chat, la chèvre et des étoiles ;

Je vous raconterai des histoires ;

Je vous ferai mieux connaître votre école, votre maison, votre village, votre pays ;

Je vous parlerai de votre maman et de votre papa, de vos frères et de vos sœurs ;

Petites filles, je vous enseignerai à mieux habiller vos poupées ;

Petits garçons, je vous dirai le nom de vos jeux.

Je suis votre ami, mes enfants.

Prenez soin de moi ;

Interrogez-moi souvent ;

Soyez comme l'abeille qui butine, de fleur en fleur ;

Je vais vous apprendre à devenir de bons petits hommes, de gentilles petites filles sur les chemins de la plaine et de la montagne.

Me voici : Ouvrez-moi, lisez, lisez...



LE LIVRE INTERROGE SES AMIS

— Qui es-tu, petit garçon qui déchiffres mes signes ?

— Je suis Jean ; ne me connais-tu pas ?

— Et toi, petite fille aux tresses blondes, comment t'appelles-tu ? Je sens tes yeux bleus appliqués sur ma page depuis ce matin.

— Je suis Catherine, la voisine de Jean. Nous avons le même âge ; nous désirons apprendre à mieux lire.

— Rien n'est plus facile ; soyez attentifs ; prononcez bien chaque mot ; ouvrez la bouche toute grande. Quand vous parlez les lèvres presque fermées, personne ne vous comprend.

— Tu es un drôle de livre, toi, dit Jean. Tu parles comme une personne.

— Je suis un livre mais j'ai une bouche, des yeux, des oreilles, une langue. Je vois tout ce que tu fais, j'entends tout ce que tu dis et je puis te parler, tu m'entends.

— Jean, raconte-moi ton histoire ;

— Volontiers, dit Jean.

JEAN FAIT SON PORTRAIT

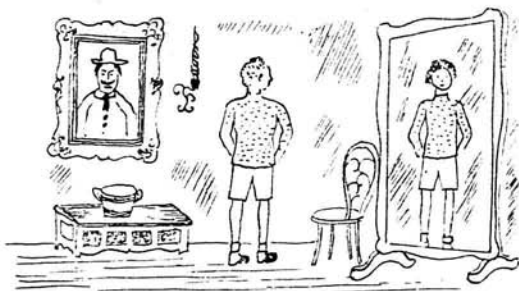
Moi, dit Jean, je suis un grand garçon de huit ans. Je mesure un mètre trente ; quand papa est assis, je parais aussi grand que lui.

Le matin, à l'heure de ma toilette, je me regarde dans la glace ; il me semble que je suis presque un homme. Je n'ai pas de moustache, comme les hommes, mais ma tête est dure, mes cheveux raides comme de la paille et plusieurs de mes dents ont déjà repoussé.

Regardez : J'ai un front étroit, des sourcils noirs, de longs cils sur des yeux bruns. Mon nez est aquilin ; ma bouche, petite, mes lèvres, rouges, parce que je suis en bonne santé et que je mange de tout.

Je me lave les dents chaque soir : regardez, on dirait de la neige. Mes oreilles entendent le vent, le chant des oiseaux, les moteurs et les voix qui m'appellent. J'ai de larges épaules d'hommes, des reins solides ; je peux porter ma petite sœur à califourchon sur ma nuque : j'ai des biceps.

Maman m'a appris le nom de mes cinq doigts.



LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN

Ils sont cinq, comptez-les bien :

Un, deux, trois, quatre, cinq !..

Le gros Pouce ouvre la marche :

Un. En avant marche !

L'Index montre la direction ;

Deux. Faites attention.

Le Majeur est le plus grand ;

Trois. Il va toujours en avant.

L'Annulaire porte l'anneau,

Quatre. Comme il porterait un drapeau.

Puis le petit, le tout petit :

Il entre dans le trou de l'oreille ;

On le sait un peu étourdi ;

Des cinq, il est la merveille.

Le petit, le petit frère :

Cinq. L'Auriculaire...

Ils sont cinq, comptez-les bien :

Un, deux, trois, quatre, cinq !

CATHERINE RACONTE A SON TOUR

— Et toi, Catherine, ne vas-tu pas nous dire ton histoire ?

— Moi, dit Catherine, je suis petite, mais j'ai de longs cheveux que maman tresse chaque matin. Je ne mets jamais les coudes sur la table, pendant les repas. Je me lave les mains plusieurs fois par jour ; je ne me ronge pas les ongles.

Quand un ongle a une frange noire, je me dépêche de le nettoyer.

Je suis toujours bien peignée ; mes habits sont propres ; j'aime aller à l'école où j'apprends beaucoup de choses qui me seront utiles tout au long de la vie.

Quand je rencontre des dames, je dis :

— Bonjour, Mesdames... et je leur souris.

Maman me répète qu'il faut être polie et gentille, qu'il faut faire plaisir à tout le monde, en souriant.

Et je réponds :

— Oui, maman.

Parfois, notre maîtresse me cite en exemple ; alors, je rougis et je dis à Jésus :

— Faites, mon Jésus, que je ne sois pas vaniteuse !

Je possède une poupée ; mais, depuis que je vais à l'école, je ne trouve presque plus le temps de m'en occuper.



CATHERINE NOUS PARLE DE SA POUPÉE

Ma poupée s'appelle Monique ; je suis sa maman ; mon frère aîné et ma sœur cadette sont ses parrain et marraine. Monique est une filleule très soumise.

Quand elle était petite, elle mouillait son linge ; maintenant qu'elle a plus de cinq ans, elle ne fait plus de bêtises.

Monique a la jambe fine, le pied mince et la peau claire. Le sang colore ses joues et lui donne un air de force et de santé.

Elle n'est pas grande, pour son âge, ni très grasse, sans être maigre. Jolie, elle a de beaux cheveux soyeux et fins que je peigne souvent.

Dans son armoire, bien pliés, se trouvent de nombreux costumes et vêtements, des robes, des chemises, des culottes, des manteaux et même des chapeaux. Les dimanches, je l'habille mieux que les jours de la semaine. Elle use très peu ses habits mais perd souvent ses mouchoirs.

L'hiver, je lui mets un caleçon, des gants, un bonnet de fourrure, des bottines et une chemise à manches. Dès qu'elle rentre de promenade, je l'oblige à changer de chaussures ; ses pantoufles bleues lui font toujours plaisir.

Enfin, pour le travail, je lui passe un tablier ; quand il fait frais, je lui mets un bolero, une jaquette ou un chandail.

Monique ne désobéit jamais. Elle aime les jupes plissées, les robes claires, les rubans, les dentelles. les nœuds roses dans ses boucles blondes.

LA POUPEE EST MALADE

*Kiki, la poupée, est malade ;
La pauvre enfant fait peine à voir ;
Tout est mauvais, tout paraît fade ;
Qu'a-t-elle donc ? Allez savoir !*

*Le docteur, venu ce matin,
Agita son grand thermomètre,
Dit des paroles en latin
Puis s'en alla sans rien promettre...*

*Poupée, aurais-tu la rougeole,
La coqueluche ou le gros mal ?
La toux soulève ton épaule
Ta grosse toux qui me fait mal !*

*Dépêche-toi donc de guérir !
Nous reprendrons nos promenades...
J'exaucerai tous tes désirs
Quand tu ne seras plus malade !*



OU JEAN PARLE DE SES JEUX

L'été, quand je suis en vacances, j'aime à jouer à la guerre. Avec une branche flexible de coudrier et une ficelle, je me confectionne une arbalète. La branche se plie puis se détend : la flèche part, frappe le but. J'ai gagné.

Un mouchoir au bout d'un bâton remplace le drapeau. Avec une corne de bouc, je sais faire une trompette. Je vais chercher au galetas le vieux képi de mon grand-père et me voici soldat, sapeur ou cavalier, fusilier ou artilleur. Sur le képi, il y a un pompon rouge. Papa possède aussi un fusil et une baïonnette, un sac et une gourde. Mais, je n'ai pas le droit de les prendre.

Avec mes camarades, nous formons un cortège sur la route. Tous, nous portons un sabre de bois à la ceinture, un pistolet qui a coûté trois sous et une lance ; nous roulons de gros yeux quand nous apercevons l'ennemi et nous le mettons en fuite.

Je suis capitaine ; j'ai mes sergents et mes caporaux. Le général nous commande. Mais je ne l'ai jamais vu.

J'aime aussi le carrousel, les barques qui se balancent sur la place, les jours de foire. Sous notre balcon, pend une escarpolette. Je sais prendre mon élan tout seul.

L'année dernière, à Noël, mes parents m'ont offert des skis. Dès que la neige tombe, les dimanches, je monte au-dessus du village et je m'exerce à devenir champion. Quand je serai plus grand, je serai premier au concours.

L'été, je joue aussi aux quilles, aux palets, à la balle, aux boules, aux échasses, aux barres, à *deux c'est assez, trois c'est trop*, à cache-cache et à pris-pris...

Mais ce que j'aime le mieux c'est encore battre du tambour.





LE CARROUSEL

*Sur la place, le carrousel
Tourne ;*

*Les petits cochons font du zèle ;
L'éléphant semble avoir des ailes ;
Tourne, tourne le carrousel,
Tourne.*

*La musique remplit le ciel,
Tourne, le carrousel ;
Le cheval a sa selle rouge,
Le veau, des oreilles qui bougent,
Tourne, tourne le carrousel,
Tourne.*

*Jaune et vert et bleu : Arc-en-ciel...
Tourne, le carrousel...*

*Un cygne tend son cou de neige
Dans le tumulte du manège.
Tourne, tourne, beau carrousel,
Tourne, tourne...*



CATHERINE RACONTE CE QU'ELLE FAIT LE MATIN

Maman m'éveille à sept heures. Souvent, je voudrais bien dormir encore mais il est temps de me lever. Je m'agenouille au pied du lit, je fais ma prière du matin. Je demande au bon Dieu de bénir ma journée.

Je me débarbouille très vite et m'habille en silence. Quand je m'aperçois que mes bas ont un trou, j'appelle maman qui m'en donne une autre paire. Je mets de l'ordre dans ma chambre et je vais déjeuner.

Le petit-déjeuner est mon repas préféré. J'aime les tartines et je bois deux tasses de lait ; les grandes personnes prennent du thé ou du café ; moi, je préfère le lait parce qu'il fait grandir.

Parfois, maman étend du miel sur mon pain, quand je tousse ou que je suis enrhumée.

Pour la récréation, elle me donne du pain et un morceau de chocolat ou bien du pain et une pomme.

Je partage le pain et le chocolat avec les petites filles qui n'ont rien à manger.

Jacqueline reçoit presque toujours des bonbons ; elle m'en offre mais maman dit que les bonbons gâtent les dents.



JEAN RACONTE CE QU'IL FAIT CHAQUE JOUR

Après le petit-déjeuner, je répète mes leçons. Je les ai apprises la veille, mais déjà, je ne les sais plus très bien. Maman m'interroge. Je réponds. Quand je ne sais pas, elle me dit :

— Etudie encore un moment ! Tu n'es pas assez attentif !

J'arrive en classe quelques minutes avant huit heures. Nous prions Dieu de nous aider et la classe commence.

A onze heures, je rentre à la maison ; je raconte à maman ce que nous avons fait ; puis je vais jouer un instant sur la place. A midi, on m'appelle pour dîner.

Notre dîner se compose d'un potage, d'un légume, de riz ou de pâte ; parfois, maman nous donne de la viande et de la salade. Les dimanches, le dîner est meilleur que les autres jours.

Au dessert, maman apporte du gâteau, des fruits ou bien encore quelques biscuits. Quand nous avons été sages, maman nous fait une bonne surprise.

Après dîner, j'ouvre mes livres et j'étudie puis je reprends le chemin de l'école.

Dès que je suis revenu à la maison, je goûte ; j'aime beaucoup le cacao qui réchauffe et fait grandir. Puis je prends mes cahiers et fais les tâches que le maître nous a données. Je m'applique. J'apprends aussi mes leçons.

Après le souper, je me lave le visage, les mains et les dents. Après avoir remercié Dieu des grâces qu'il m'a accordées pendant la journée, j'embrasse mes parents et je me couche. Papa dit que je n'ai pas le temps de fermer les yeux avant de m'endormir...

CATHERINE AVOUE, ELLE AUSSI, QU'ELLE AIME JOUER

— Moi, dit Catherine, je n'aime pas les jeux des garçons ; les garçons ont toujours un sabre à la main, ou un fusil. Ils lancent des cailloux, et rient parce qu'ils ont réussi à nous mouiller.

Ils crient, sautent, se battent. Dès qu'ils voient une petite bête, ils la tuent.

Ils n'ont pas de cœur.

— Moi, dit Catherine, j'aime des jeux plus tranquilles. Mariette, ma sœur, me vend du sucre, du pain, des macaronis, du café, du savon, de l'huile, des étoffes et des lacets de chaussures. Elle pèse, mesure, compte, calcule et moi, je paie.

Je vais aussi à la boucherie, à la pharmacie, à la poste, chez le cordonnier, le tailleur.

Je dis au boucher :

— Je voudrais un kilo de porc.

Le boucher retrousse les manches de sa blouse tachée de sang ; il prend son grand couteau et découpe la viande sur l'étal.

Je vais chez le cordonnier dont l'atelier se trouve derrière l'église. Je le vois qui perce le cuir avec l'alêne ; je demande :

— Pourriez-vous réparer cette paire de chaussures ?

Il examine les souliers l'un après l'autre, les palpe, les plie :

— Oui, Madame ; venez les prendre lundi...

Je sors ; il fait clair, dans la ruelle où se trouve une autre échoppe de savetier. Mais le savetier est si vieux qu'il n'y voit plus clair.

Voilà mes jeux, dit Catherine. Je puis jouer ainsi des heures entières :





JEAN DIT CE QU'IL FAIT A L'ECOLE

Après la prière, le maître nous invite à nous asseoir.
La classe commence.

Le maître nous interroge ; nous récitons d'abord la leçon de catéchisme, puis la poésie. Nous avons aussi commencé à étudier la grammaire et le livret.

Moi, je puis réciter sans me tromper une seule fois le 7 et le 8. J'apprendrai le 9 la semaine prochaine.

Quand nous avons récité nos leçons, le maître nous fait lire une page de notre nouveau livre de lecture. Nous regardons les images, qui sont presque toujours gaies. Nous nous réjouissons chaque jour d'arriver au chapitre suivant.

L'année prochaine, nous lirons les histoires qui se trouvent à la fin du volume. Nous nous en réjouissons beaucoup.

Jacques, qui est plus avancé, a déjà lu *l'Ecureuil et les deux Garçons*. Il nous a dit que ce récit lui avait beaucoup plu.

Après la récréation, nous écrivons une page dans notre cahier d'écriture ; puis, nous ouvrons notre cahier de calculs ; je sais additionner et soustraire ; bientôt, j'apprendrai à multiplier et à diviser.

Après, nous serons presque aussi savants que papa.

LE PAIN

*Que j'aime le pain blanc,
Fait de bonne farine !
Quand je m'éveille, maman
Me bourre de tartines.
Que j'aime le pain blanc,
Sur la table de la cuisine !*

*Quand je rentre de l'école,
La miche me fait signe.
— Maman, j'ai faim...
— Voici du pain !...
Elle connaît la consigne.
Le pain me coupe la parole.*

*Paysan, meunier, merci
De nous donner votre farine ;
Merci, boulanger, noirci
Par la flamme, dès matines...
Grâce à vous, quand j'ai faim,
Maman coupe dans la miche
(Elle n'est jamais chiche)
Un gros morceau de pain.*

JEAN ET CATHERINE S'ENTRETIENNENT DE LEURS METS PREFERES

— Moi, dit Jean, j'aime la confiture aux fraises.

— J'aime mieux la confiture aux abricots, dit Catherine.

— Moi, dit Jean, je mangerais cinq fois par jour de la gelée aux groseilles.

— Moi, avoue Catherine, autrefois je pleurais quand je devais prendre des épinards et des haricots. Maintenant, j'en redemande.

— Aimes-tu les oignons ?

— Puah !

— Et la laitue ?

— On dit qu'elle fait grandir.

— Est-ce que vous avez des asperges, dans votre jardin ?

— Oui, au printemps.

— Quel est ton dessert préféré ?

— Oh ! Moi, j'aime tous les desserts, dit Catherine : les noix et les noisettes, les melons et les fraises, les framboises et les cerises, les griottes et les prunes, les pêches, les mûres, les raisins, les poires, les pommes et les beignets..

— Moi, parce que je suis un homme, dit Jean, je mange du bouilli, du pâté, du rôti et de la saucisse, du lard et du jambon, des pommes de terre et des choux ; parfois, papa laisse tomber une goutte de vin dans mon verre d'eau.

— Bien sûr, toi, tu es un homme, approuva Catherine. Est-ce que tu aimes aussi le vinaigre ?

— Oui, dans la salade.

— Moi, je préfère les beignets.

— Nous devons manger de tout, affirma Jean, si nous voulons devenir grands.





OU JEAN DIT CE QU'IL FERA QUAND IL SERA GRAND

J'aimerais, dit Jean, être comme papa, grand et fort, avec une moustache ; s'il ne se rasait pas, il aurait aussi la barbe.

Je voudrais avoir un bon métier ; je voudrais savoir bâtir une maison, conduire une automobile, des avions, les locomotives ; ils ont de la chance ceux qui vont sur la mer.

Je voudrais construire des barrages, travailler la vigne, couper les arbres dans la forêt, moissonner le blé, cueillir les abricots, grimper sur les montagnes.

Si j'étais médecin, je pourrais guérir l'oncle Paul qui est malade.

Si j'étais régent, je pourrais apprendre à lire aux enfants qui ne savent pas encore lire.

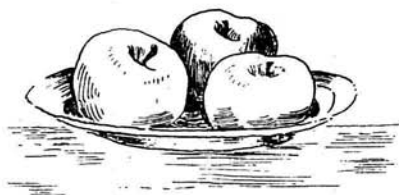
Si j'étais gendarme, je ferais peur aux méchants.

Si j'étais capucin, j'aurais une grande barbe et je donnerais des images aux petits.

— Pour aujourd'hui, dit Maman, sois seulement un bon petit garçon, appliqué, obéissant. Quand tu auras appris beaucoup de choses à l'école et que tu seras plus grand, tu choisiras un métier qui te permettra d'être utile aux autres hommes.

LE PETIT HOMME

*«Tu n'es pas plus haut que trois pommes,
Petit garçon, tu as le temps
De réfléchir, me dit maman,
Aux beaux métiers que font les hommes.»
J'ai répondu : « C'est vrai, maman,
Que je suis un bien petit homme.
Mais, pour ce qui est des trois pommes,
J'en mangerais dix à l'instant... »*



IL FAUT FAIRE ATTENTION DANS LA RUE

Dès que la classe est finie, je rentre à la maison.

Lorsque j'étais plus petite, maman venait m'attendre ; elle avait peur que je me fasse écraser par une auto en traversant la rue. Maintenant, j'ose m'aventurer toute seule sur la route.

Je marche toujours à droite de la chaussée ; avant de passer d'un trottoir à l'autre, je regarde à gauche, puis à droite : si la voie est libre, je me dépêche ; si un véhicule s'approche, j'attends qu'il soit passé. Dans les carrefours, je marche entre les clous après m'être bien assurée que personne ne risque de me renverser.

Emile, notre voisin, jouait un jour à la balle sur une placette. La balle lui échappe et roule jusqu'à la route ; Emile se précipite pour la rattraper ; l'imprudent oublie les recommandations qu'on lui avait faites ; une auto survient, le happpe, le renverse, lui brise une jambe.

Emile peut s'estimer heureux de n'avoir pas été écrasé.

Copain, le chien du garde-chasse, n'a pas eu autant de chance. Un jour qu'il revenait avec son maître de la campagne, il déboucha brusquement sur une route carrossable ; un camion arrivait justement et le pauvre animal fut réduit en bouillie.

Quand maman m'envoie chez l'épicier, chez le boulanger, je fais pareillement attention ; je ne joue jamais dans la rue, j'évite de courir, même quand je suis pressée, je ne me laisse pas distraire et j'évite de la sorte toutes les mauvaises occasions d'un accident.

OU CATHERINE FAIT AUSSI DES PROJETS D'AVENIR

— Oui, dit Catherine, je veux être une bonne maman comme ma maman.

Je voudrais que le Bon Dieu m'envoie deux filles et deux garçons. J'appellerai l'une des filles Monique, comme ma poupée ; l'autre, Marie-Claire, comme ma cousine.

Je laisserai choisir au papa le nom des garçons.

Le dimanche, nous irons nous promener en famille ; je pousserai la poussette ; le papa donnera la main aux plus grands.

Maman, qui sera grand'mère, viendra nous voir. Elle apportera des cadeaux aux enfants : aux fillettes, des robes qu'elle aura tricotées, et des jouets aux garçons.

Mais les garçons cassent tout et grand-papa devra apaiser les colères de grand'maman.

Il fumera la pipe en silence, le dos au poêle.

Les petits joueront à ses pieds ; l'horloge sonnera les heures et nous serons heureux.





VOILA...

Voilà qui nous sommes : un garçon, une fillette du même âge, Catherine et Jean.

Toujours joyeux, toujours contents, heureux d'aller à l'école, heureux d'avoir de si bons parents.

L'école est au milieu du village ; tout autour, sont les chalets de bois et les maisons de pierre.

Tout autour, habitent nos condisciples, garçons et filles ; ensemble, nous formons une grande famille sous le regard de Dieu.

Nous devons nous aimer les uns les autres, nous aider les uns les autres, être bons les uns pour les autres.

Nous devons aimer le pays où nous sommes nés, où nous vivons heureux.

LES METIERS

*Joyeux maçon, sur la muraille,
Merle siffleur, dès le matin,
Siffle, siffle, chante et travaille
La truelle dans la main.*

*Toi, charpentier, sur la poutrelle,
Comme le coq sur le clocher,
Lance, lance ta ritournelle
Du ciel bleu sur la cité.*



*Bon menuisier, de ta varlope
Tire, tire les beaux copeaux,
Dans la poussière qui t'enveloppe :
Tous les métiers sont les plus beaux !*



Chapitre II: L'ECOLE

PREMIERE CLASSE

Au milieu de notre village, voyez cette maison plus grande, plus cossue que les autres. La façade qui donne sur la route porte, en belles capitales de couleur, l'inscription :

MAISON D'ECOLE

Quand j'étais tout petit, j'avais un peu peur de cette ruche où j'entendais bourdonner plusieurs essaims d'écoliers. Puis, mon tour est venu.

— Aujourd'hui, mon petit Jean, dit ma mère, je vais te conduire à l'école.

Elle me prit la main ; j'étais fier de mon sac neuf, de ma culotte de dimanche. Mais mon cœur battait fort dans ma poitrine parce que je pensais que le maître allait me faire de gros yeux.

— Mais non, disait maman, tu verras, il est très gentil ; et il t'apprendra à lire et à écrire.

Je redoutais aussi les bousculades des garçons plus grands que moi et les moqueries des filles.

Nous avons gravi les marches qui conduisent à la porte principale. D'autres mamans attendaient, avec d'autres enfants qui venaient comme moi pour la première fois à l'école.

Le maître est venu à notre rencontre. Il nous a demandé nos noms qu'il a inscrits dans son cahier à couverture noire.

Alors, la première classe a commencé dans le silence.



LA MAISON D'ECOLE

La maison d'école, maintenant, je la connais presque aussi bien que la maison de mes parents.

Elle est entourée d'un préau que nous appelons la cour. Nous nous y arrêtons avant d'entrer dans notre salle de classe, quand nous arrivons avant l'heure ; nous y jouons pendant les récréations.

La maison d'école a trois étages ; nous, les petits, nous occupons le rez-de-chaussée ; au premier, sont les grands garçons ; au second, les filles.

Dans les combles, il y a deux petits appartements pour les maîtres. De nombreuses fenêtres laissent entrer le soleil.

Seule, la paroi du nord, est presque aveugle, de petites croisées éclairent pourtant le corridor et l'escalier.

Cette maison m'accueille chaque jour. Elle m'est devenue familière ; je l'aime beaucoup. Quand viennent les vacances et qu'elle se ferme, je sens mon cœur se serrer un peu.

NOTRE SALLE DE CLASSE

Hier, le maître a dit à ses élèves : « Décrivez votre salle de classe. »

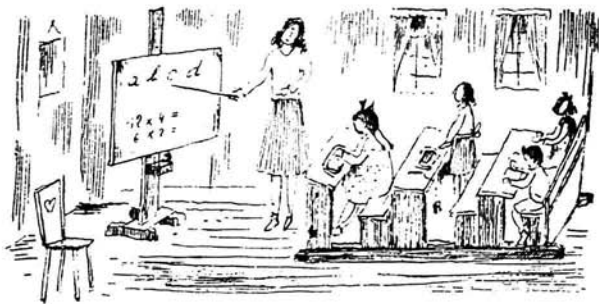
Voici le travail de Candide, un grand :

« Notre salle de classe occupe le rez-de-chaussée de notre maison d'école ; elle est très bien éclairée ; elle mesure douze mètres de largeur, dix de profondeur et près de trois mètres de hauteur. Une seule porte y donne accès.

Deux rangées de bancs la meublent que sépare une allée où notre maître aime à se promener. La lumière nous vient surtout de gauche. En face de nous, la paroi n'a pas d'ouverture. Le pupitre s'appuie contre elle. Au-dessus du pupitre, pend un grand crucifix. A la droite du pupitre, est suspendu un tableau noir. Quand le maître m'appelle :

— Candide, venez au tableau...

je me sens rougir. Pourtant, je ne peux pas me dérober ; je m'avance, je prends un bout de craie et je m'apprête à écrire.



Sur la paroi qui se trouve à notre droite, le maître a placardé des affiches qui nous invitent à prendre garde aux autos et à respecter les fleurs de nos montagnes.

Un poêle occupe l'angle nord-est de notre salle de classe. L'hiver, quand nous arrivons avant l'heure, nous réchauffons en appuyant notre dos à sa peau rugueuse de pierre ollaire.

J'aime beaucoup ma salle de classe ; je m'y sens heureux parce que j'y apprends ce qui me sera nécessaire quand je serai grand ».





MA CLASSE

Notre classe se compose d'une trentaine de garçons et de fillettes.

Il y a d'abord les tout petits, ceux qui ne savent encore ni lire ni écrire. Ils trouvent souvent le temps long ; on les voit bâiller, regarder au plafond ; ils ne comprennent pas toujours ce que le maître leur dit et quand on les pince, ils appellent leur maman.

Les tout petits ne possèdent encore qu'un livre qui est le *syllabaire* ; ils apprennent à mettre ensemble les consonnes et les voyelles ; pendant des heures, on les entend répéter : b a ba, p i pi...

Quand ils ont besoin de sortir, ils lèvent l'index et le majeur. Le maître comprend et, d'un signe de tête, leur permet de se rendre aux toilettes.

Puis, il y a nous, qui sommes les «moyens». Nous savons lire et écrire et nous commençons à calculer. Nous portons plusieurs livres dans notre sac, ce livre de lecture, la bible, la grammaire, le catéchisme et des cahiers.

Nous avons chaque soir des tâches à préparer à la maison et des leçons à apprendre.

Les filles sont les premières en orthographe ; nous, nous calculons mieux.

QUELQUES-UNS DE MES CONDISCIPLES

André nous dépasse tous de la tête ; il a tellement grandi que les manches de sa veste s'arrêtent entre le coude et le poignet ; ce n'est pas étonnant : il mange sans cesse, sur le chemin, en récréation et parfois en classe ; mais alors, le maître le gronde.

Quoique plus grand et plus fort que nous tous, André ne nous bouscule jamais, ne nous bat jamais ; au contraire, quand un petit se sent en danger, il court vers lui ; André le protège.

C'est un bon garçon.

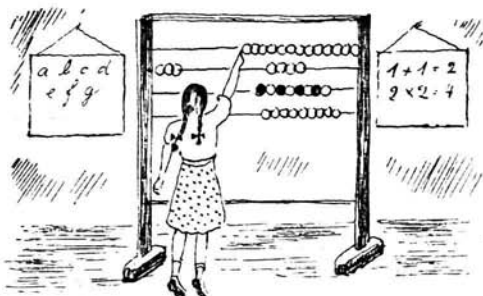
Aline est une fillette brune, vive, bavarde ; elle taquine tout le monde, agace tout le monde, dérange ses voisins et parfois la classe entière. Mais elle n'est pas méchante et quand le maître la gronde, elle lui demande pardon avec tant de sincérité que le maître oublie de la punir.

Antoine a les cheveux blonds, coupés courts, le nez droit, les oreilles très écartées de la tête, les yeux vifs et les joues rouges.

Ses doigts sont toujours tachés d'encre. Dès que le maître pose une question, il lève la main. Quand personne ne sait répondre, Antoine sauve l'honneur de la classe.

Albertine est d'un blond de froment mûr ; sa peau est claire, ses yeux, d'un bleu d'eau, quand l'eau sort du glacier.

Nous l'aimerions tous beaucoup si elle ne mettait pas les doigts dans le nez.



CE QUE NOUS FAISONS EN CLASSE

— Est-ce que tout le monde a du travail ? demande le maître.

Bien sûr, tout le monde a du travail. Les petits, le nez sur le syllabaire, répètent pour la vingtième fois : m i mi. Une fillette est au boulier ; une autre dessine ; une autre enfile des perles en les comptant ; Pierre dessine ; Zouzi découpe des images et Raymond colle des chiffres et des lettres sur une page de son cahier.

Chez nous, les *moyens*, il faut voir comme chacun se hâte ! Emile répète son catéchisme qu'il n'a pas su le matin ; Jacqueline apprend à soustraire, Antoinette, à additionner ; les plus grands, ceux qui sont au premier banc, préparent une dictée. Catherine est au tableau noir et conjugue l'imparfait du verbe aller. Quand je lève la tête, je peux lire :

J'allais,
tu allais,
il allait...

Elle ne se trompe pas et le maître, quand elle aura fini, lui dira :

— C'est bien, Catherine.

On entend grincer les ardoises ; Norbert tire la langue, en écrivant ; Claude, qui est toujours enrhumé, se mouche avec bruit ; le maître le regarde et le silence se rétablit.

Moi, je dresse la liste des noms en *ou* qui prennent (x) au pluriel. J'ai déjà trouvé bijou - caillou- chou - genou - hibou - joujou ; il me manque le septième. Ah ! le voici. Je vais l'écrire en belles lettres :

Le pou - les poux...





LA RECREATION

— Ce que j'aime le mieux, tout de même, en classe, dit Jean, c'est la récréation.

On sort, on se bouscule, on se cogne, on se bourre, on court, on se poursuit, on s'attrape, on rit et, tout à coup, on se souvient : Maman nous a mis dans la poche un morceau de pain et de chocolat : La faim nous ronge l'estomac.

Toute provision engloutie, je me sens libre pour le jeu. Nous jouons aux barres, à cache-cache, à la balle ; nous nous livrons bataille, nous organisons des concours.

Des concours de vitesse, de saut en hauteur, de saut en longueur ; nous grimpons aux perches ; nous nous exerçons aussi à cracher loin mais le maître nous dit que c'est là un jeu stupide et néfaste parce que nous avons besoin de notre salive et qu'il y a dans la salive des matières avec lesquelles se forment nos os.

Alors, nous n'osons plus cracher.

Les filles se promènent, des minutes et des minutes, bras dessus, bras dessous ; elles se racontent des histoires et nous regardent à la dérobée.

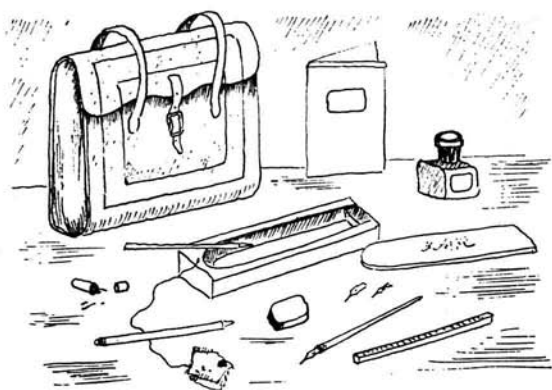
Tout à coup, le maître paraît au haut de l'escalier ; il nous observe un instant puis, se frappant les mains, nous fait signe de rentrer.

Nous nous mettons en rangs de deux et, en silence, nous regagnons nos places. Parfois, nous avons tant couru que nous sentons un point, là, à droite, juste sous l'estomac.

— Silence, dit le maître.

On entend, tout à coup, au printemps, voler les mouches.





MES OBJETS D'ECOLE

Le sac que je porte à mon dos, c'est mon parrain qui me l'a donné.

Les bretelles sont en cuir ; le reste en carton, doublé d'étoffe. Il a dû coûter cher.

Edouard, lui, vient à l'école avec un petit coffre en bois qu'il porte au dos à l'aide de deux ficelles.

Les grands du premier étage ont des serviettes. Papa m'a dit que, quand je serai plus grand, il me donnerait la sienne.

Les filles portent des sacs d'étoffe dont elles passent les poignées à l'avant-bras.

Je possède un plumier dont le couvercle coulisse sans peine. Dans le plumier, il y a deux porte-plumes,

deux crayons noirs, un crayon rouge, un crayon bleu, un crayon d'ardoise dont la pierre est dure et qui raye quand on pèse fort, une gomme, enfin, un chiffon pour essuyer la plume.

Dans un étui, j'ai des mines de rechange pour mon porte-mine de poche.

J'ai un encrier. Mal bouché, il coule. Une telle catastrophe ne m'est arrivée qu'une fois.

Ma bible, solidement reliée, est illustrée d'une foule d'images. On y voit Eve et le serpent ; Noé et son arche d'où descend un troupeau de bêtes ; Tobie, son chien et le poisson ; Abraham levant le couteau sur Isaac ; David tuant Goliath et bien d'autres scènes.

Le catéchisme a peu d'images et la grammaire me fait encore un peu peur avec tous ses exercices.

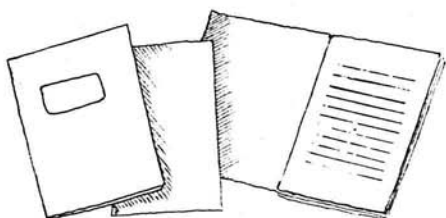
Maman m'a acheté une ardoise. C'est une tablette d'un joli bleu noir encadré de bois clair. J'ai écrit mon nom à l'encre, sur le bois, afin que si je l'oublie on sache à qui la rapporter.

Une ardoise est bien pratique : On écrit des chiffres, des mots, on dessine : un coup d'éponge : il ne reste rien. On peut aussitôt recommencer.

Justement, une petite éponge pend au bout d'un lacet ; le lacet est fixé au cadre de l'ardoise.

Hier, j'ai dessiné sur mon ardoise la tête de notre maître. Ce n'était pas très ressemblant. Pourtant, on reconnaissait les lunettes. Tout à coup, le maître s'est levé ; j'ai passé la manche sur l'ardoise : Plus rien !

Je voudrais bien apprendre à connaître le secret de l'ardoise.



MES CAHIERS

L'année dernière, déjà, le maître m'a permis d'écrire sur un cahier.

Maintenant, j'en possède trois :

Dans l'un, je m'exerce à tracer d'une main sûre les lettres majuscules et minuscules de notre alphabet ; c'est mon cahier d'écriture.

Dans le deuxième, je commence à résoudre des « problèmes » ; c'est mon cahier de calculs.

Le troisième, enfin, est réservé aux tâches que le maître nous impose presque chaque soir. C'est mon cahier de devoirs.

Tous trois sont habillés d'une couverture bleue. J'ai écrit mon nom sur la couverture ; au dos, se trouve la table du livret.

Mais j'ai doublé mes cahiers d'un papier gris afin de les protéger des taches d'encre.

Je m'applique de mon mieux et m'efforce d'écrire aussi bien que le maître. J'y arriverai peut-être, quand je serai grand. Ne dit-on pas que c'est en forgeant que l'on devient forgeron ?

CE QUE JEAN A DANS LES POCHEs

Tels sont mes objets d'école ; on trouverait bien plus de choses, encore, dans mes poches.

Maman m'a donné, pour appointir mes crayons, un canif ; il a le manche blanc. Sa petite lame est si tranchante qu'il faut l'employer avec précaution.

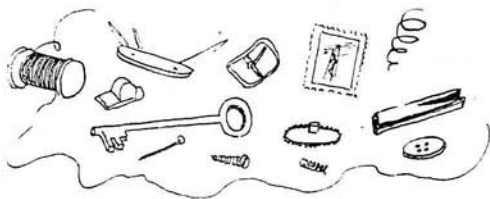
Autour de cette bobine, s'enroule un fil de cuivre qui me sert à fabriquer des appareils électriques ; j'ai reçu un sifflet de mon ami Claude et j'ai acheté cette locomotive.

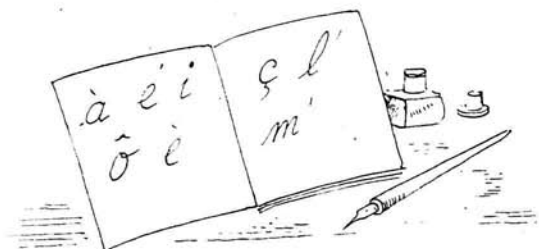
Voici des boutons, des ressorts de montre, un bout de ficelle, un joli caillou bleu, une gomme, de la cire à cacheter, un tuyau de pipe, une pince à linge.

J'ai trouvé cette clef au galetas ; mon porte-mine ne marche plus ; je le troquerai contre une boucle de ceinturon.

Maman dit que j'ai la manie de ramasser tout ce que je vois ; je trouve encore des timbres-poste et des emballages de chocolat.

Du moins, les timbres ne font pas de trous à mes poches.





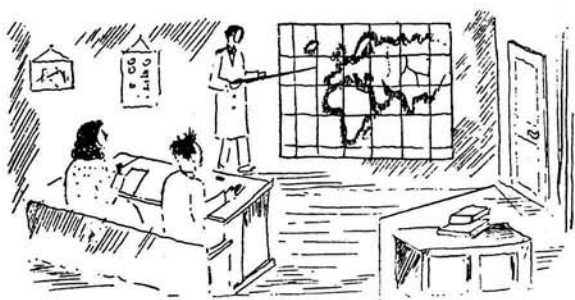
CE QUE J'APPRENDS GRACE A MA GRAMMAIRE

Chaque matin, nous apprenons un nouveau chapitre de la grammaire. Je sais maintenant distinguer l'accent aigu qui se place sur l'e fermé, comme dans école, de l'accent grave que je trouve dans problème et de l'accent circonflexe qui se place aussi bien sur le a, sur le o que sur le e. Ainsi dans bâton, hôte et bête.

Le tréma indique que la voyelle qui le porte doit être prononcée séparément ; ainsi ciguë ne se prononce pas comme figue. La cédille donne au c le son de l's dans façade, leçon, reçu ; l'apostrophe remplace un a, un e ou un i dans l'application, l'alphabet, s'il...

On ne doit pas négliger les tirets pour unir des mots comme timbre-poste, arc-en-ciel et à la fin d'une ligne, quand le mot n'est pas complet. Enfin, il ne faut pas omettre les points et les virgules.

Ces fautes, parfois légères, révèlent tout de même un manque d'attention, de la négligence et l'élève qui les commet doit être réprimandé.



A LA LEÇON DE GEOGRAPHIE

Le maître nous a dit que *géographie* signifie description de la terre. Nous apprenons donc à connaître la terre, ses mers, ses golfes, ses lacs, ses vallées, ses plaines, ses plateaux et ses montagnes, ses rivières et ses fleuves.

Quand nous serons plus grands, on nous enseignera aussi le nom des astres qui gravitent dans le ciel ; la lune est un satellite de la terre.

Mais, pour l'instant, le maître nous parle de notre village et de notre commune, de notre rivière dont nous apprenons l'endroit de sa source et de son embouchure ; au confluent, se trouve un village dont on nous a appris le nom et nous savons que le Rhône descend à la Méditerranée.

Quand je suis venu à l'école pour la première fois, j'ignorais le nom des montagnes qui nous entourent. Maintenant, je les connais toutes et leur altitude. C'est pourquoi, j'aime beaucoup les leçons de géographie.

LA TERRE

*Elle ressemble à une pomme,
Toute ronde au bout du rameau,
La terre, royaume de l'homme,
La terre, royaume de l'eau.*

*Ici, voyez les continents :
Plaines basses, hautes montagnes ;
Forêts, déserts ouverts aux vents,
Villes, villages et campagnes.*

*Ailleurs, s'ouvre le gouffre immense
Des océans bleus et des mers ;
Une île sourit au silence
Qui flotte autour des palmiers verts.*

*Aux Pôles, règne la glace ;
A l'Equateur, le soleil mord ;
La lune monte dans l'espace ;
Un grand bateau quitte le port...*

*Tourne, terre, tourne en silence
Entre les astres scintillants ;
Va ton chemin au ciel immense
Sous le regard du Tout-Puissant.*

PORTRAIT DU MAUVAIS ECOLIER

Paul se vante d'être le dernier de la classe. Il n'est pas plus sot que ses condisciples mais il n'aime pas le travail. Il arrive en retard, le matin, tout ébouriffé, les mains noires et les oreilles sales. Il ne s'est ni lavé ni peigné et, comme il néglige son corps, il néglige aussi son esprit.

Il n'a pas appris ses leçons. Quand le maître l'interroge, Paul se lève mollement ; son visage grimace ; sans doute ne sait-il rien. Il se tait ou bredouille des mots incompréhensibles. Impertinent, il lui arrive même de narguer le régent.

Le maître, parfois, s'irrite de tant de paresse et de mauvaise volonté.

— Paul, vous resterez ici après la classe jusqu'à ce que vous ayez appris votre leçon...

Paul, au lieu de s'excuser, sourit. Aucune honte ne peut l'atteindre. Il n'étudiera pas sa leçon, pendant l'heure de retenue, mais regardera par la fenêtre, bâillera, fera du bruit.

Ses devoirs sont bâclés ; ni ses cahiers ni ses livres ne sont doublés ; sales, froissés, écornés, ils ressemblent à leur propriétaire.

Les habits, pareillement, sont à son image ; troués, tachés, mal mis ; Paul ressemble à un mendiant.

Paul, souvent, nous dit :

— Viens t'amuser ! Tes devoirs, tu les feras demain.

Il ne faut pas l'écouter parce que c'est un mauvais écolier ; la vie le punira sans doute de sa paresse et de sa légèreté.

UN BON CONSEIL

*N'écoutez pas les paresseux ;
Travaillez, nos bons petits hommes ;
Le succès est promis à ceux
Qui de leur temps sont économes.
Travaillez, vous serez heureux,
Travaillez, vous serez des hommes.*



PORTRAIT DU BON ECOLIER

Candide est notre modèle.

Il arrive toujours à l'heure, gai, propre, peigné, vif et aimable.

Le maître n'a pas besoin de contrôler si ses mains sont propres ; même les ongles ont été nettoyés avec soin.

Les habits ne portent pas une tache ; bien que raccommodés, ils ont toujours l'air d'être neufs.

Avant la prière, Candide tire de son sac ses livres et ses cahiers. Les uns et les autres, doublés d'un joli papier bleu, invitent au travail ; on pourrait les croire achetés de la veille. Il n'y a pas de gribouillages dans les marges des livres, pas de ratures, dans ses cahiers. Candide recopie ses devoirs d'une écriture régulière et soignée.

Quand le maître l'interroge, il se lève vivement, répond de son mieux. S'il ne sait pas donner la réponse qu'on lui demande, il dit :

— Je ne sais pas, Monsieur.

Mais il est rare qu'il ne sache pas... Il écoute les explications du maître, prend des notes, pose des questions, quand il n'a pas bien saisi le sens de ce que l'on vient de dire :

— Monsieur, auriez-vous la bonté de répéter la règle que vous venez de dicter ?

Le maître répète avec plaisir parce qu'il est heureux de voir que ses élèves font un effort pour bien comprendre la leçon.

A la récréation, Candide court, s'amuse, parle, rit.

Mais il ne fait jamais de mal à personne et protège les petits.

Quand la classe est finie, Candide dit :

— Allons à la maison ; nous avons des tâches à faire pour demain...

Candide est un bon écolier et un bon condisciple.

Il faut l'imiter en tout.



OU CATHERINE RACONTE CE QU'ELLE FAIT DURANT LA SEMAINE

Lundi, je vais en classe avec plaisir parce que je me sens bien reposée après un jour de congé.

Mardi, je suis heureuse parce que, l'après-midi, nous apprenons à tricoter et à coudre. Bientôt, je pourrai aider maman.

Mercredi, à la leçon de géographie, nous faisons de grands voyages dans le monde.

Jeudi, après-midi, nous avons congé. Nous nous en réjouissons toute la matinée.

Vendredi est le plus occupé de la semaine. Il ne faut pas trop rire ce jour-là de crainte de pleurer le dimanche.

Samedi, brille toujours le soleil ; je travaille sans peine parce que je pense à la joie du

Dimanche qui est un jour de joie et de prières, de repos et de paix. Le matin, je vais à l'église ; je fais ma visite au bon Dieu. A midi, nous avons un bon dessert. L'après-midi, je me promène avec mes parents ; parfois, nous allons chez ma grand'mère. Parfois, des amis viennent nous voir. Les cloches sonnent dans le ciel ; l'air est plus doux ; les oiseaux chantent. C'est dimanche !





CE QUE DISENT LES DOUZE MOIS DE L'ANNEE

Bonjour, *Janvier*, vieil homme de neige sous ton béret de laine et ta pelisse de peau de mouton ! Qu'avez-vous fait de toutes les feuilles des arbres ?

Ne lui demandez rien, dit *Février* ; ce vieillard est sourd : ses oreilles sont remplies de flocons. Et il ne sait pas rire en regardant les enfants qui s'amuse.

Mars, venant là-dessus, prit la parole :

— Laissez donc l'hiver à son sommeil ! Voici le printemps ! Les amandiers sont en fleurs, sur le coteau qui domine la ville ; jouez, merles, jouez de votre flûte !

— Me voici, me voici, murmure *Avril*, dans un souffle ; j'accours de très loin, ma corbeille pleine de milliers et de milliers de fleurs pour vos abricotiers,

pour vos cerisiers et vos pommiers.

— Cela n'est rien, crie *Mai*, d'une voix forte ; voici des roses et des pivoines, des giroflées et des œillets, des gerbes de fleurs pour le printemps épanoui, et des asperges, des cerises et déjà des fraises.

— Ça, dit *Juin*, vous parlez bien haut. Moi, j'apporte l'été, les jours brûlants, la longue lumière qui ne semble jamais s'éteindre. Je sais, je sais, avoue *Juillet* ; on me reproche souvent d'être trop sec, de brûler l'herbe des prés ; mais il faut bien que je mûrisse le blé et la vendange...

— La vendange, intervint *Août*, c'est mon affaire. Tâtez les raisins : ils commencent à mollir. Déjà les pommes précoces tombent sous l'arbre ; les myrtilles sont noires dans le bois, les airelles rougissent et les champignons n'attendent qu'une bonne pluie pour pousser.

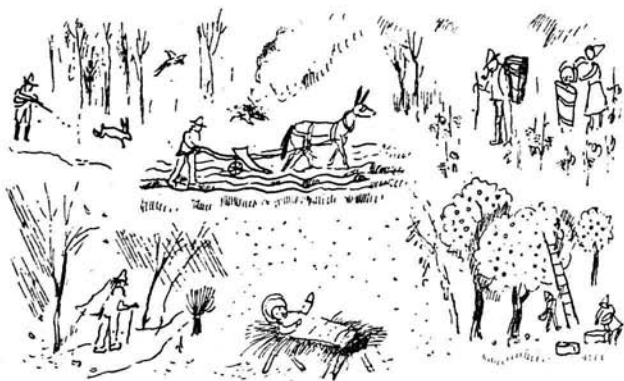


— Moi, dit *Septembre*, je suis l'ami des celliers. J'entre en scène avec l'automne. Je pousse la charrue dans les champs, je secoue les arbres et les pommes tombent dans l'herbe humide de rosée. Ecoutez : les chasseurs passent dans l'aboi des chiens et la détonation de la poudre noire.

Et si nous parlions un peu des vendanges, insinua *Octobre*... Qui vous offre ces grappes de lumières et de miel ? Qui vous apporte des corbeilles remplies de raisins ? Dépêchez-vous ! Remplissez vos caves et vos greniers.

— Oui, dépêchez-vous, car j'arrive, hurla *Novembre*, dans un coup de vent ! Eteignez votre soleil ; la lumière m'incommode. Que le feu meure dans votre ciel ! Je suis le mois de la mort.

Et moi, je suis le mois de Noël, tinta *Décembre*. On dit que j'apporte l'hiver. Mais l'hiver, je le trouve déjà sur le monde. J'apporte la *Naissance de Jésus* dans une gerbe de paille étoilée de flocons.



LE TEMPS

Le temps se divise en siècles, en années, en mois, en semaines, en jours, en heures et en minutes.

Les mois n'ont pas tous le même nombre de jours : janvier, mars, mai, juillet, août, octobre et décembre en ont 31 ; avril, juin, septembre et novembre en ont 30 ; février n'en a que 28 ; chaque 4 ans, on lui en donne un de plus pour le consoler.

Jusqu'au 16^e siècle, l'année commençait chez nous à Pâques. Charles IX, roi de France, fixa le commencement de l'année au 1^{er} janvier. L'année finit donc le 31 décembre.

L'année se partage en quatre saisons. Au *printemps*, la nature renaît ; les gazons reverdissent ; les arbres se couronnent de fleurs ; en *été*, il fait très chaud ; il faut que les récoltes reçoivent beaucoup de chaleur pour mûrir ; l'été est aussi la saison des orages ; certains jours, on voit s'accumuler d'épais et noirs nuages ; les éclairs brillent, le tonnerre gronde, une pluie violente tombe soudain ; il arrive même que la grêle s'abatte sur la campagne, dévastant les champs, les jardins et les vignes. L'*automne* nous donne ses récoltes ; nous préférons fruits et raisins.

Avec l'automne reviennent les brouillards ; le gazon, pendant la nuit, se couvre de gelée blanche ; les arbres, de givre. Voici l'*hiver* avec sa bise, ses froidures, son grésil et ses glaces. Vers Noël, la neige tombe ; nous sommes heureux de la voir tomber, car elle nous promet de joyeuses parties de ski.



IL NEIGE

*Il neige, il neige lentement ;
Du ciel gris, les flocons tombent
Drus, peureux, légers, tremblants
Et blancs
Comme des ailes de colombes.*

*Gris le temps, gris le firmament,
Gris le clocher de l'église ;
Tout se tait immensément ;
Le temps
A mis sa grande robe grise.*

*Pauvres vieillards, dans quel tourment
S'accomplit votre vieillesse !
Quand il neige lentement
Je sens
Croître en vous la longue tristesse.*



LA GRANDE PROMENADE

Avant de fermer la porte de la maison d'école, le maître nous a dit :

Demain, nous irons en grande promenade.

Il nous a demandé où nous voulions aller ? Les uns voulaient voir Sion et Valère ; d'autres, le lac de Géronde ; d'autres encore désiraient un vrai lac et prononçaient le nom du Bouveret...

Parce que le lac Léman nous appartient un peu, à nous aussi.

Les plus petits de la classe n'avaient jamais vu un train, n'avaient jamais passé le Rhône.

Le maître a dit :

— Eh bien ! Nous irons à Valère...

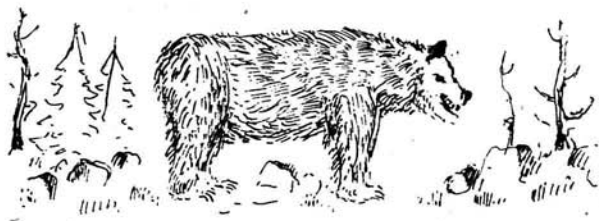
Quelle effervescence, la veille de la promenade ! Papa m'a donné un franc ; maman a préparé le sac de voyage ; elle y a mis deux œufs cuits, du sirop, du fromage, une tablette de chocolat ; le pain, je l'achèterai en ville.

Je n'ai pas beaucoup dormi, cette nuit. J'avais trop peur de ne pas m'éveiller assez tôt. Je me suis levé longtemps avant l'aube, je suis descendu sur la place : trop tôt ; il n'y avait encore personne.

Enfin, nous sommes partis ; Emile portait le drapeau, Lucien battait du tambour ; nous, nous suivions, au pas. Puis le car nous a pris et nous sommes arrivés à Sion en chantant.

Que la ville est grande, que les maisons sont hautes ! Les autos se suivent et se croisent. C'est à peine si on ose traverser les rues. Partout, il y a de beaux magasins.

Sur la place, nous avons vu un monument qui représente une grosse femme tenant une guirlande de fleurs. Le maître nous a dit qu'elle s'appelle *Catherine* et qu'elle évoque l'entrée du Valais dans la Confédération.



AU MUSEE

Ensuite, nous avons visité le musée ; nous avons vu l'ours d'Hérémenche et le loup d'Eischoll. L'ours tient encore sous son pied la mâchoire d'un chasseur ; le loup ressemble à un gros chien. Mais ses dents font peur.

Il y a aussi beaucoup d'oiseaux, de nombreux quadrupèdes, des veaux à cinq pattes ou à deux têtes, des lièvres, des marmottes, des écureuils. Tous si gentils, si bien apprivoisés qu'on pouvait leur parler sans leur faire peur.



A VALÈRE

Nous avons visité la cathédrale dont la tour est si haute qu'elle se perd dans le ciel, puis nous sommes montés à Valère.

L'église se dresse sur un haut rocher, qui domine la ville.

De là-haut, on voit presque tout le centre de notre pays ; à nos pieds, les maisons ne nous montraient guère que leurs toits ; de l'autre côté, le Rhône enveloppe la colline comme un bras autour d'une taille.

J'ai longtemps regardé le fleuve ; j'aurais bien voulu descendre avec lui jusqu'à la mer.

Partout des arbres : la plaine n'est plus qu'un verger.

Partout des vignes, sur le coteau ; et quand nous levions la tête, nous voyions notre village de bois, là-haut, près de la forêt.

ET MAINTENANT

Et maintenant, la maison d'école est fermée. Nous gardons les chèvres et les génisses dans les «communaux» qui sont des landes appartenant à tout le monde.

Entre les vernes, les noisetiers et les bouleaux, s'ouvrent des clairières où l'herbe se dépêche de croître. Une fine parure de gazon, de feuilles, de corolles court entre les pierres, se plisse sous les branches des fourrés, si fraîche, si jeune que les bêtes en raffolent.

Les génisses bondissent, le matin, hors des étables, courent, gambadent, se frottent les naseaux dans les touffes vives. Les feuilles des aunes sentent bon. Des couples d'oiseaux quêtent, le long des haies. Dans deux ou trois jours, nous verrons de petits œufs tachetés au fond d'un nid.

Nous nous garderons bien de les détruire car les oiseaux sont les amis du paysan.

La maison d'école est fermée. Elle restera fermée pendant six mois. Le maître est parti. Jean garde les génisses ; Catherine aide sa maman. Quand ils passent sur la place, devant la grande demeure, ils lèvent la tête, ils lisent :

MAISON D'ECOLE

Déjà, ils se réjouissent à la pensée que ses volets se rouvriront après la Toussaint.



LES VACANCES

— Déjà ! Comme l'hiver a été court !

Chez nous, à fin avril, la porte de l'école se ferme.

— J'en ai le cœur serré, dit Jean.

Le temps est fini des devoirs, des problèmes, des réceptions et des dictées. Le temps est fini des récréations bruyantes. Chers condisciples, nous allons nous séparer.

Le maître a dit que, demain, nous aurions la liberté. Curieuse liberté ! Mille travaux nous attendent : Il faudra garder les chèvres, les génisses ; ceux de la plaine et du coteau travaillent à la vigne. Nous suivrons le troupeau au « mayen », porterons le dîner à nos parents, ramènerons des brassées de bois. Puis viendra l'été, le

temps des fenaisons, le temps des moissons... Adieu, belle école, jusqu'en novembre !

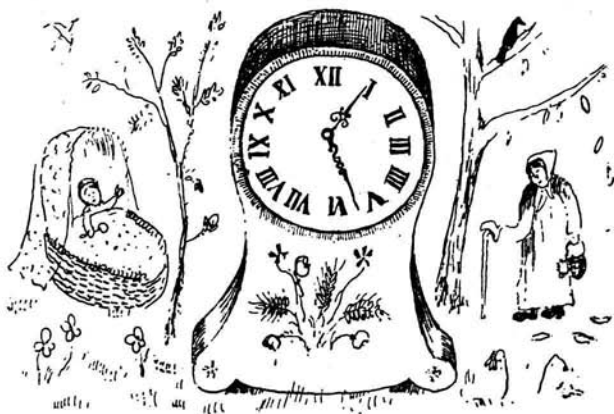
Que je vais oublier de choses, jusqu'en novembre ! Je tâcherai bien, pourtant, de sortir du sac, de temps à autre, mes livres et mes cahiers ; je repasserai mon livret, je lirai quelques chapitres de mon livre. Mais ce ne sera plus comme maintenant parce que je serai tout seul et personne ne me corrigera.

Trop longues vacances, chez nous ! J'envie les écoliers des villes qui vont à l'école jusqu'à la mi-juin et déjà recommencent en septembre.

Mais papa dit que nous habitons un pays pauvre, que les parents ont besoin de leurs enfants.

— Du moins, travaillez bien pendant les six mois d'école, a-t-il ajouté.

Et c'est bien ce que nous faisons.









Chapitre III: LA FAMILLE

MAMAN

Quand je cherche quel est mon premier souvenir, je revois le visage de maman.

Elle se penche sur moi, elle me sourit.

Ce devait être un matin, à mon réveil. J'avais dû l'appeler ; elle était accourue comme elle fait encore chaque fois qu'un de ses enfants l'appelle.

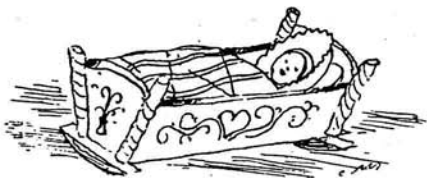
Elle avait dû me dire, de cette voix si douce qui est la sienne :

— Qu'as-tu, mon petit ?

Elle me souriait ; ses yeux m'enveloppaient de leur lumière ; sa main jouait dans mes cheveux.

Peut-être avais-je fait un mauvais rêve ; peut-être avais-je été poursuivi, dans mon songe, par un taureau ou, peut-être, un serpent, avait-il menacé de me piquer.

Maman présente, tous les dangers s'éloignent. Le sourire de maman éclaire le monde.



MAMAN

*Je t'aime de tout mon cœur,
Petite maman chérie,
A qui je dois tout mon bonheur,
A qui je dois d'être en vie.*

*Tu me chauffas sur ton cœur,
La nuit d'avant la lumière,
Me reçus avec douceur,
Maman, toujours la première !*

*Mille fois, sur mon berceau,
S'est penché ton clair visage ;
Le ciel sera-t-il plus beau
Que ton regard sans nuage ?*

*Je t'aime de tout mon cœur,
Maman tendre et vigilante,
Maman aux main de douceur,
Maman toujours souriante !*

LE PETIT DOIGT DE MAMAN

*Le petit doigt de maman
Voit toutes mes faiblesses ;
Il voit quand je suis gourmand,
Il voit quand je suis méchant,
Il compte mes paresse,
Le petit doigt de maman.*

*Le petit doigt de maman
Ecoute mes pensées.
Il entend mes grognements,
Connaît tous mes sentiments,
Dit : « Gare à la fessée !... »
Le petit doigt de maman !*

*Le petit doigt de maman
Lit au fond de mon âme.
Il me gronde quand je mens,
Sourit aux gestes charmants,
Me pardonne ou me blâme :
Le petit doigt de maman.*



CE QUE JE DOIS A MA MERE

Maman m'a porté dans son cœur avant ma naissance ; elle m'aimait avant même de me connaître. Puis, quand je n'étais qu'un petit poupon, elle m'allaitait, me berçait, me cajolait, me tenait bien au chaud dans sa tendresse.

Que de nuits, elle a dû se relever pour moi ! Un soupir, un pleur : elle accourait. Une ombre sur mon berceau lui donnait de l'inquiétude. Toujours présente, toujours aux aguets, elle ne vivait que pour moi.

Qui m'apprit à marcher ? Maman.

Des jours, des semaines, des mois, elle m'a promené, me tenant par la main, puis ne me donnant plus que son petit doigt. Enfin, je me suis hasardé seul ; j'ai fait quelques pas, puis je suis revenu vers celle qui me couvait des yeux, si fière de son enfant qui savait se tenir seul sur ses petites jambes. Je l'ai regardée ; elle s'est penchée sur moi, elle m'a embrassé.

Combien de fois, suis-je tombé, par la suite ! Je me suis fait plaies et bosses. Qui, toujours, accourait la première pour me relever ? Maman.

Je lui dois tout.

Pour la récompenser, je l'aime de tout mon cœur, je lui obéis, je m'efforce de l'aider et, quand je serai grand, je prendrai soin de ses vieux jours.

LA JOURNEE DE MAMAN

L'aube ne blanchit pas encore les vitres que maman est déjà levée. Je l'entends. J'ouvre un œil, je vois sa silhouette qui passe devant la porte et me rendors.

Que peut-elle faire, si tôt ?

Hier soir, j'avais un trou à ma culotte ; ce matin, ma culotte n'a plus de trou.

Hier soir, mes chaussettes étaient sales ; ce matin, je peux mettre des chaussettes propres et chaudes.

Qui fait tous ces miracles pendant que je dors ? C'est maman.

Elle m'aide, surveille ma toilette pendant qu'elle habille mes petits frère et sœur ; elle voit tout, elle lit dans mon cœur comme si une petite fenêtre lui permettait de regarder dedans.

— Cette petite fenêtre, dit-elle, mes enfants, ce sont vos yeux.

Elle me fait réciter mes leçons avant que je parte à l'école, me reprend, me corrige, puis m'embrasse.

Quand je reviens de l'école, je la trouve qui prépare le dîner ; elle nous sert, nous reprend quand nous nous tenons mal, nous gronde quand nous sommes méchants, se prive pour nous, ne trouve même plus le temps de s'asseoir.

Elle ne pense jamais à elle, ne vit que pour les siens, lave coud, répare, ravaude, balaie, nettoie cuisine, frotte, brosse, peine ; elle est fatiguée, elle n'a jamais de repos, jamais de vacances ; mais elle sourit.

Le soir, elle travaille tard ; nos habits sont sales, nos habits sont usés ; elle les répare, bouche les trous, tricote ; ses paupières sont lourdes ; elle voudrait bien dormir. Mais il faut d'abord que tout soit en ordre à notre réveil.

Bonne maman, sainte maman ! Comment les enfants pourraient-ils rendre à leur maman une petite partie seulement de tout ce qu'elle accepte pour eux ?





LES MAMANS DE LA MONTAGNE

Dans nos villages de la montagne, les mamans ont une existence plus difficile encore.

En plus de leur ménage, elles doivent s'occuper des poules, des lapins, du cochon, du mulet ; l'été, beaucoup d'entre elles, mêmes, travaillent à la campagne.

Elles piochent, comme les hommes, fauchent, portent de lourds fardeaux. Pauvres femmes aux visages fanés qui ne reçoivent de la vie que soucis, peines et souffrances.

Le père est parti à l'aube, la faux sur l'épaule ; la mère doit habiller les enfants, balayer la maison. A son tour, elle gagne la prairie où les fenaisons pressent.

Elle porte dans la hotte le repas des grands ; d'un bras, elle retient le dernier né, enveloppé dans ses langes ; de la main libre, elle conduit une fillette de quatre ou cinq ans...

Arrivée, elle pose le bébé, tire le repas de la hotte. Puis, relevant le tablier, s'essuie le visage. La fatigue creuse ses joues. Elle distribue à chacun sa ration puis prends la faux et commence de faucher...

Elle fauche jusqu'à ce que le bébé crie ; alors, elle se penche. L'enfant la regarde, l'enfant lui sourit. Un tout petit moment, quand même, elle est heureuse.

Un tout petit moment : Bientôt, elle sera vieille. Les enfants l'auront quittée. Elle sera seule, elle aura froid. Elle sera si pauvre qu'elle ne mangera pas toujours à sa faim.

C'est le sort de bien des mamans de la montagne. Enfants, épargnez à vos mamans une vieillesse triste !





PAPA

Papa est grand et fort ; il ne craint rien ; quand le tonnerre gronde, maman sursaute ; papa rit et dit que les femmes sont plus peureuses que les lièvres.

Papa ne rit presque jamais ; il n'a pas le temps. Lui aussi se lève tôt ; il déjeune presque toujours avant nous et quitte la maison après nous avoir embrassés.

Il travaille jusqu'à midi ; quand il rentre pour dîner, il lit son journal et nous ne devons pas faire trop de bruit pour ne pas le déranger. Maman dit que papa travaille trop. Mais elle aussi travaille trop. Quand nous serons plus grands, nous les aiderons.

Quand nous nous disputons, il nous gronde. Sa grosse voix nous fait peur.

Après le repas, il allume sa pipe ; parfois, il prend ma petite sœur sur ses genoux et s'amuse, un instant, avec elle.

Ensuite, il retourne à son travail.

Le soir, papa nous interroge sur notre journée, nous aide à faire nos tâches et nous fait réciter nos leçons. Les dimanches, quand il a le temps, il nous lit des histoires.

JEAN ADMIRE BEAUCOUP SON PAPA

Moi, dit Jean, je voudrais être comme papa ; il peut porter un sac plein de pommes de terre ou de charbon ; il sait planter des clous sans se taper sur les doigts, arranger les choses cassées, réparer les meubles, fendre du bois et fabriquer des jouets.

Souvent, il se rase ; s'il ne se rasait pas, il aurait une barbe longue comme la barbe d'un capucin.

Le dimanche, il me prend la main et me conduit à la messe. Je suis très fier de marcher à côté de mon père. Pour voir son visage, il faut que je me renverse un peu tant il est grand.

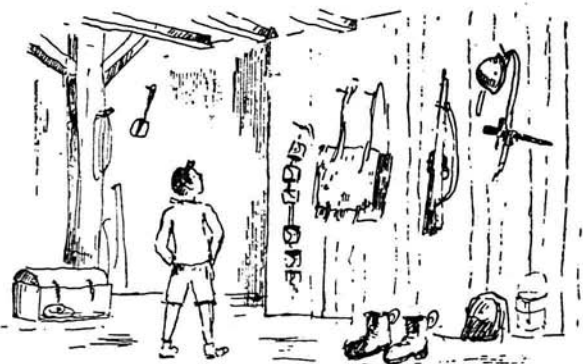
Je lui pose des questions ; je lui demande qui a fait le soleil, la lune et les étoiles, qui a appris à parler aux oiseaux, qui a donné un coutelas aux grandes sauterelles vertes.

Il sait tout et m'explique tout ce que je ne comprends pas.

Il lit des livres épais comme le dictionnaire, fume la pipe, et, de temps en temps, va voter.

Moi, dit Jean, je voudrais être comme papa.





PAPA EST SOLDAT

Papa est aussi soldat.

Quand maman me permet de l'accompagner au gâletas, je vois, suspendu à la paroi, un gros sac de peau, un casque, une gamelle, un fusil, et, au ceinturon, des cartouchières et une baïonnette.

Je sais que dans une armoire, il y a son uniforme.

Je n'ai pas le droit de toucher à ces objets mais je les regarde longtemps et ils me font bien envie.

De temps en temps, papa revêt son uniforme. Il va faire son cours de répétition. Le pantalon et la tunique sont de drap gris vert, rêche au toucher. Le bonnet de police est de même étoffe. Le casque est d'acier ; quand il tombe, il fait un bruit de tonnerre.

Papa met alors de gros souliers dont les clous se rabattent sur la bordure de la semelle.

Il y a des cartouches à balle dans les cartouchières ; papa est prêt à faire la guerre.

— Tu comprends, mon enfant, m'a-t-il dit, un jour, si des méchants voulaient venir te prendre, toi, ta maman, tes frère et sœur, il faudrait bien que je sois prêt à vous défendre...

Personne ne pourra venir nous prendre parce que tous les papas ont un fusil et une baïonnette pour nous protéger.

MON FRERE ET MA SŒUR

Ma sœur aînée a douze ans. Elle va en classe chez les grandes ; elle sait déjà tricoter et coudre ; maman lui apprend à cuisiner ; c'est elle, les jours de congé et pendant les vacances, qui lave la vaisselle.

Elle prend grand soin de ses robes qu'elle range dans une armoire dont elle retire elle-même la clef.

Le jeudi et le dimanche, des amies viennent l'inviter ; elle demande à maman la permission de les accompagner. Maman ne refuse jamais parce que ma sœur aînée est une fille modèle.

C'est papa qui l'a dit.

Mon frère a trois ans de moins que moi. A cinq ans, il se croit un homme. Ses cheveux noirs, pourtant, lui descendent encore en frange sur le front et quand il court, souvent, il tombe ; alors, il pleure comme font les filles.

Moi, je tombe rarement et ne pleure jamais sauf quand le sang coule. Parce que j'ai peur du sang qui coule.

S'il allait ne plus s'arrêter de couler...

—Tu es un enfant, me dit maman... Viens que j'arrange ça.

Non, je ne suis plus un enfant ; tandis que mon petit frère...

Enfin, l'année dernière, on nous a apporté une petite sœur. C'est encore un bébé ; mais elle me reconnaît et quand je lui souris et lui parle, elle tend vers moi ses menottes et me sourit.





LA FAMILLE

Ainsi notre famille se compose de papa et maman, de deux garçons et de deux filles. Mais papa nous a dit un jour que le bon Dieu pourrait bien nous envoyer encore une fillette ou un garçon.

Le soir, sauf ma petite sœur qui ne sait pas encore parler, nous nous agenouillons sous le crucifix et nous faisons ensemble une prière.

Papa commence ; nous répondons ; nous demandons à Dieu de bénir notre maison.

Il faut, dit maman, après la prière, s'aimer de tout son cœur, s'aider les uns les autres, vivre les uns pour les autres. Etre unis les uns aux autres comme les cinq doigts de la main...



NOS GRANDS-PARENTS

Grand-père n'est pas encore un vieillard ; il habite avec grand'maman et tante Berthe non loin de chez nous.

Chaque dimanche, nous allons rendre visite à nos grands-parents. Grand'maman est petite et vive. Elle parle beaucoup, nous interroge, nous embrasse, nous bourre de bonnes choses ; grand-papa nous regarde et se tait.

Il fume sa pipe, sourit, nous pince l'oreille ; quand nous l'embrassons, il nous tend sa joue un peu froide. Sa barbe pique.

Grand-papa et grand'maman viennent souvent nous voir ; grand-papa nous aide à faire nos tâches. Il prétend que, quand il était petit, les maîtres étaient plus exigeants qu'aujourd'hui.

Sans doute, a-t-il oublié qu'il fut aussi étourdi que nous le sommes.

Quand arrive la fête de grand-papa et de mère-grand, nous leur apportons des fleurs et leur adressons un petit compliment. Voici celui que j'ai récité l'année dernière :

COMPLIMENT

*Cher grand-papa, chère grand'maman,
Que Dieu vous prête longue vie !
Vous êtes alertes et contents :
De vieillir, vous donnez envie.*

*Chère grand'maman, cher père-grand,
La longue tâche est terminée,
Mais demeurez encore longtemps ;
Au chaud devant la cheminée.*

*Cher grand-papa, chère grand'maman,
Voici pour votre récompense
Un frais bouquet de fleurs des champs,
Noué par la reconnaissance.*

Et j'ai vu grand'maman essuyer une larme au coin
de ses paupières.





LA MAISON PATERNELLE

La famille se compose du père, de la mère et des enfants vivant sous le même toit.

Notre toit est recouvert d'ardoises grises que des lichens animent de leurs couleurs.

Le toit est à deux pans; il recouvre deux étages; nous occupons le premier; notre oncle Gérard est au second.

Nos aïeux ont construit cette maison en 1822. Ce devait être, alors, la plus belle demeure du village. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une modeste maison comparée aux villas modernes. Mais nous la chérissons de tout notre cœur.

Entre ses murs, sont nés mes arrière-grands-parents ; entre ses murs, ils sont morts ; mon grand-père est né dans la chambre qu'occupe papa et maman ; mais papa lui aussi est né dans cette chambre et moi-même j'y ai vu le jour.

Plusieurs générations ont vécu sous notre toit d'ardoises. J'espère que notre maison familiale restera debout longtemps encore, qu'elle abritera mes enfants et les enfants de mes enfants.

C'est là que nous prenons vraiment racine.

Il faut avoir le respect de la maison paternelle.



MAIS LA FAMILLE VA PLUS LOIN...

Mais la famille va plus loin que grand-père et grand-mère ; elle comprend toutes les personnes issues du même sang.

Mes cousins et mes cousines, mes parents éloignés font partie, aussi, de notre famille.

Nous nous retrouvons tous à l'occasion des mariages, des baptêmes, et aussi, hélas ! des enterrements.

Quand un de nos parents est rappelé par Dieu, c'est toute la grande famille issue de l'ancêtre commun qui est frappée.

Mais comme nous venons tous d'un ancêtre commun, nous sommes tous du même sang, tous de la même famille.

Les hommes sont tous frères; ils devraient s'en souvenir.

Et s'aimer les uns les autres comme des frères.

LA CHAMBRE DE FAMILLE

Le cœur de la maison c'est la chambre familiale.

Sans doute, nous nous trouvons souvent à la cuisine; nous, les enfants, nous avons notre chambre mais nous ne faisons guère qu'y dormir. La vie bat dans la grande pièce du milieu.

Une table en occupe le centre ; autour de la table, sont les chaises et deux fauteuils où s'asseyent grand-père et grand'mère quand ils viennent nous voir.





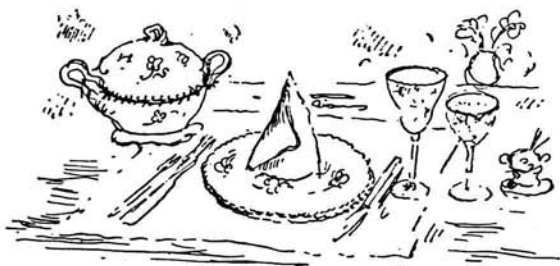
Un lit, recouvert d'une courteline blanche, remplit l'un des angles de la pièce ; au-dessus du lit, pendent un crucifix et des images pieuses peintes sur verre. C'est devant ce crucifix que nous nous agenouillons tous, pour la prière du soir.

Une armoire fait face au lit ; c'est un beau meuble ancien en noyer, comme la table, comme le lit. Les artisans d'autrefois avaient le goût de la beauté. Nous ne nous séparerons jamais de cet héritage de nos parents.

A l'angle nord, se dresse un poêle de pierre ollaire qui se chauffe de la cuisine. A gauche de la porte, enfin, il y a une commode-bureau devant laquelle papa s'installe quand il écrit des lettres.

Des rideaux tamisent la lumière trop vive des fenêtres ; l'heure se marque à une vieille horloge dont le cadran d'émail blanc porte des signes noirs. Elle sonne si lentement qu'on pourrait croire, parfois, qu'elle n'a plus de souffle, comme une vieille femme.

A droite et à gauche de l'horloge, sont suspendus des tableaux et des photographies. J'aime à y retrouver l'image de mes ancêtres disparus.



LA CUISINE

Les dimanches, les jours de fête et quand nous avons des visites, nous mangeons dans la grande chambre familiale. La plupart du temps, nous restons à la cuisine pour simplifier le travail de maman.

Dans la cuisine, il y a d'abord un fourneau sur lequel maman prépare nos repas ; il se chauffe au bois ou au charbon ; nos voisins ont acheté une cuisinière électrique ; papa dit que, plus tard, il fera de même.

Dans le buffet, se trouvent les assiettes, les plats, le sucrier, la soupière et son couvercle, la salière, les pots, les tasses et soucoupes, la cafetière, la corbeille à pain et la carafe. Dans les tiroirs, on range les cuillers, les fourchettes et les couteaux. Les provisions remplissent la partie inférieure du buffet.

Maman a de belles nappes blanches et des serviettes dans la grande armoire.

L'évier occupe l'un des angles de la cuisine ; maman y lave la vaisselle ; l'eau s'écoule au dehors par un tuyau.

Une bonne chaleur règne presque toujours dans notre cuisine. Pour cette raison, nous nous y plaisons beaucoup, l'hiver. Après le repas, si nos tâches sont terminées et si nos leçons, nous prenons place autour de la table et nous jouons un instant aux cartes ou à la marelle. Maman s'affaire autour de nous ; papa lit un journal, sous la lampe. Le chat ronronne ; enfin, quand la vieille horloge s'époumonne à compter jusqu'à neuf, papa lève la tête et dit :

— C'est l'heure d'aller au lit, mes enfants !

Nous passons alors dans la grande chambre pour la prière.



LA MAISON DES REVES

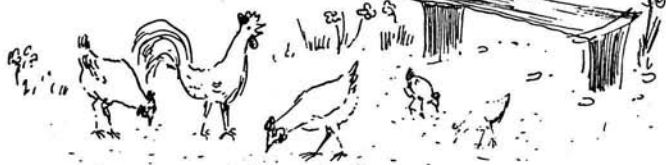
*Dans le creux de la colline
Qui fléchit à l'horizon,
L'ombre des arbres s'incline
Sur le toit d'une maison.*

*Une treille s'enracine
Dans le vieux sol du jardin ;
Le bel automne dessine
Sur le mur, l'or des raisins.*

*Une touffe d'aubépine
Conduit vers elle le chemin,
Dans le creux de la colline,
Parmi le trèfle et le thym.*

*La fumée arque sa frange,
Le matin, sur le toit bleu,
Douce échelle aux pieds des anges
Qui vont de la terre aux cieux.*

*Volets verts, ardoise fine.
Maison blanche au clair matin,
Votre image m'illumine
Tout au long de mon chemin.*





LA VIEILLE HORLOGE

*La vieille horloge est fatiguée
De marcher le jour et la nuit ;
Le temps la presse, le temps fuit ;
Sa tâche n'est pas terminée.*

*Elle va, elle bat, tic-tac...
Elle pleure de sa voix cassée
Les heures à jamais passées
Que le temps emporte en son sac !*

*La vieille horloge, à l'âme tendre,
Voudrait bien parfois s'arrêter...
Dès que nous cessons de l'entendre
Maman dit : Faut la remonter !...*



MON NOM

Un jour, papa m'a demandé de le suivre dans la chambre, après le repas. Nous étions seuls et il m'a dit :

— « Le nom que tu portes est un nom modeste mais il est pur de tout déshonneur.

Nos aïeux ont toujours été d'honnêtes gens ; tu connais ton grand-père : Il a fait honneur à son nom par son travail, son honnêteté, sa fidélité.

Moi, mon fils, je te le transmets comme je l'ai reçu. sans tache.

Garde-toi, à ton tour, de le ternir. Un nom est comme un miroir : il faut peu de chose pour qu'il cesse d'être transparent. Honore-le par ta franchise, ta générosité, ton honnêteté.

Transmets-le intact à ceux qui viendront après toi. »

J'ai promis à mon père d'être digne de ceux qui m'ont laissé mon nom.

LA CAVE

Un escalier en colimaçon nous conduit à la cave.

C'est une vraie cave, profonde, remplie d'ombre et de mystère ; il y fait chaud, semble-t-il, l'hiver, mais, l'été quand nous poussons sa porte, nous disons : « Comme il fait frais, ici ! »

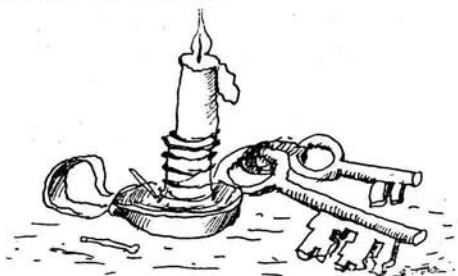
Maman descend tous les jours à la cave où elle va chercher les pommes de terre, le fromage et les fruits ; elle met aussi dans le garde-manger les provisions périssables auxquelles nuirait la chaleur de la cuisine.

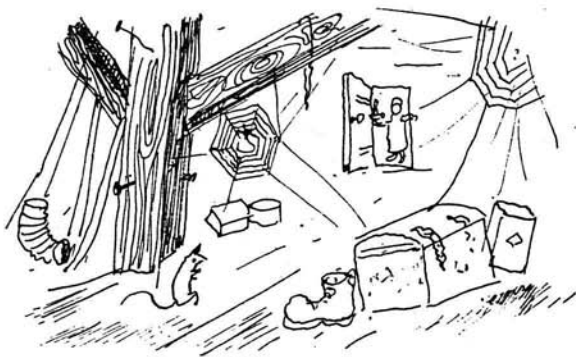
Papa y a fait installer un bouteiller. Quand il reçoit la visite d'un ami et, les jours de fête, il va choisir une bouteille.

En revanche, les grands tonneaux sont vides, parce que nous vendons maintenant la vendange en automne déjà. Grand-père, lui, soignait lui-même son vin.

J'aime descendre à la cave ; le falot projette contre les murs de longues ombres menaçantes. Je leur parle ; l'écho me répond ; quand je remonte, maman dit :

- Tu es resté bien longtemps...
- C'est que j'ai dû m'occuper d'elles...
- De qui parles-tu ?
- Des ombres, maman !





LE GALETAS

Un autre escalier monte au galetas.

Je pourrais passer des journées entières, là-haut, tant j'y découvre de merveilleuses choses...

Le galetas est le paradis des vieux objets.

Des malles, des valises s'y entassent, toutes pleines de richesse. J'ouvre ce coffre : un chandelier de laiton voudrait que je joue avec lui ; un livre couvert de poussière m'invite à faire revivre les aventures qu'il raconte.

Le galetas est fortement mansardé ; du côté où la paroi est la plus basse, je heurte le plafond de la tête ; je me courbe et je puis atteindre un sabre à la poignée jaune qui a dû appartenir à mon arrière-grand-père.

Quand mes sœurs m'accompagnent ici, elles tirent d'une commode des dentelles et des rubans ; moi, je préfère m'amuser avec un pistolet dont le chien se dresse et retombe en un bruit sec.

Les jours de pluie, pendant les vacances, nous allons souvent jouer au galetas. Je me coiffe d'un vieux képi : je m'arme du sabre et du pistolet, je déclare la guerre aux méchants, je les poursuis, je les extermine.

Le galetas est mon royaume ; j'y règne en maître. Quand je mets le visage à la petite fenêtre, je découvre un vaste paysage qui n'appartient qu'à moi.





LE MODELE DE TOUTE FAMILLE CHRETIENNE

Le modèle de toute famille chrétienne est celle que fondèrent Joseph et Marie, à Nazareth.

Joseph était charpentier ; il travaillait dans la joie et chérissait Marie de tout son cœur.

Marie tenait son ménage avec le plus grand soin, fidèle à son devoir dans les plus petites choses.

Au milieu d'eux, Jésus grandissait en âge et en sagesse, soumis, joyeux et pur.

Personne ne savait que cet enfant était le fils de Dieu. Quand il jouait dans les copeaux tombés de la varlope de son père nourricier, il ressemblait à tous les autres enfants.

Seulement parfois, il levait sur sa mère des yeux où se découvrait le paradis.





Chapitre IV : LE VILLAGE

LE VILLAGE

Notre maison, elle aussi, fait partie d'une famille ; la famille des maisons s'appelle le village...

Seulement, les maisons vivent beaucoup plus longtemps que les hommes ; notre village a plusieurs siècles d'existence ; personne ne sait au juste quand il a été fondé.

Dans les tout vieux temps, les hommes ne construisaient pas de maisons ; ils se réfugiaient dans les cavernes afin de se mettre à l'abri des bêtes.

Certaines cavernes sont décorées de très beaux dessins représentant des animaux.

Les hommes primitifs savaient déjà orner leur demeure souterraine. Ils n'étaient donc pas aussi sauvages que nous pourrions le croire bien qu'ils n'aient eu d'abord que des outils en pierre.

On les appelle souvent des troglodytes ou hommes des cavernes.

Peu à peu, ils découvrirent les métaux, le cuivre, le bronze, le fer, ils purent tailler le bois. Dès lors, ils commencèrent à construire des maisons.

LES PREMIERS VILLAGES

Ceux qui habitaient au bord des lacs, construisirent d'abord leurs maisons sur l'eau.

Ils plantaient des pieux dans la vase, à une certaine distance du rivage ; sur ces pieux, ils appliquaient des poutres ; le plancher étant solide, ils n'avaient plus qu'à édifier la maison.

Un pont la reliait à la terre ferme ; quand la nuit venait, ils relevaient le pont et les bêtes féroces se trouvaient dans l'impossibilité de nuire aux habitants du village lacustre.

Mais tous les hommes n'habitaient pas au bord d'un lac. Sur la terre ferme, nos lointains ancêtres construisirent des huttes de bois ou de torchis recouvertes de branchages ou de chaume.

Autour des huttes, rapprochées les unes des autres comme nos maisons, se dressait une palissade de troncs d'arbre, solidement fichés en terre. Ainsi, les habitants se sentaient en sécurité tant à l'égard des bêtes que de leurs ennemis.

Le confort était bien relatif de ces premières habitations humaines. On s'asseyait sur un tronc ; on faisait un feu sur une dalle de pierre ; on vivait dans l'ombre et la fumée.

Mais nous ne savons pas si les hommes de ces temps lointains étaient moins heureux que nous.





ORIGINE DE NOS VILLAGES

Nos villages valaisans, de quand datent-ils ?

Les premiers sont nés, sans doute, sur les collines.

On a trouvé, sur l'arête de Tourbillon, de très anciennes tombes qui prouvent qu'une agglomération s'y était fondée plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Il dut en être de même à Saillon, à Montorge, peut-être, à Granges, là même où, beaucoup plus tard, les seigneurs du moyen âge élevèrent leurs tours et leurs châteaux.

Les mêmes raisons, du reste, faisaient choisir ces emplacements : la nécessité de se défendre.

Plus tard, les hommes devenant plus nombreux — certains aussi, sans doute, traqués par leurs ennemis, — se réfugièrent dans les vallées, y choisirent les côtes exposées au soleil pour y bâtir leurs cabanes.

Ils veillaient aussi à se protéger des avalanches et des inondations.

Pour cette raison, nos villages de la montagne sont souvent hissés sur les crêtes. (La Crettaz Pinsec).

D'autres, au contraire, cherchaient l'abri d'une colline et la cassure de la pente. (Vissoie, Vex, Vercorin, Nax, St-Germain).

Dans la plaine du Rhône, les anciens villages sont tous au-dessus du fleuve, en général sur les cônes d'alluvions des rivières, près d'un croisement de routes.

Villes, bourgs cossus de la plaine, villages de la montagne entre la rivière et la forêt, petits hameaux suspendus à la pente, vous êtes également chers à ceux qui sont nés dans l'une de vos maisons. Cette douce maison qui est la maison paternelle.



MON VILLAGE

Mon village me semble le plus beau parce qu'il est le mien.

J'en connais tous les coins, les rues, les ruelles, les passages, les impasses, les cours et les jardins. J'ai joué à cache-cache dans ses quartiers les plus secrets; j'ai exploré le passage souterrain, le puits, le tunnel, le réservoir et les ruines. Toutes ses pierres me sont familières.

Et pourtant, il garde pour moi tant de mystère...

Je voudrais savoir qui est venu construire ici la première hutte, qui dressa la première muraille sur la côte qu'il domine, qui planta la première pioche dans la terre de ses champs, qui construisit l'église, la maison de commune, qui d'abord, ouvrit le chemin, le bisse, alla capter l'eau de la fontaine, qui édifia le four, qui ?...

Quand je regarde mon village et que je me pose ces questions, je comprends tout ce que nos ancêtres ont fait pour moi.

Je nais et je trouve toute chose à sa juste place ; le chemin m'invite, l'église m'appelle, l'école m'accueille; le four est prêt à me donner du pain, la fontaine, de l'eau, le bisse, à faire tourner la roue de la scie et du moulin. Il y a de l'ordre dans mon village ; chacun sait exactement ce qu'il possède, connaît ses droits et ses devoirs, chacun vit en paix dans le respect de son voisin.

Je dois tout entreprendre pour que mon village devienne toujours plus beau.



LES MAISONS

Au bord des chemins et des ruelles, les maisons attendent, comme de petites vieilles qui se chaufferaient au soleil.

Vieilles, elles le sont presque toutes. On peut lire, au-dessus des portes ou inscrites dans la poutre faîtière, des dates si anciennes qu'elles nous font rêver.

Les maisons de chez nous se ressemblent toutes comme se ressemblent les membres d'une même famille. Et c'est cette parenté qui est belle et qui fait le charme de mon village.

Seules, quelques maisons neuves semblent étrangères. Elles ont d'autres formes que nos chalets de la montagne et semblent parler un autre langage que le nôtre. Personne ne les comprend.

Les maisons de chez nous sont de bois et de pierre ; leur toit à deux pans est couvert d'ardoises ; sous les fenêtres, court une guirlande de géraniums.

Le bois brunit au soleil ; il devient semblable à de la belle croûte de pain chaud, dorée ; les ardoises se couvrent de lichens et le village, vu d'en haut, ressemble à un jardin en fleurs...

Ces maisons sont à l'image de notre vie : simples, un peu pauvres, pas toujours confortables. Il nous appartient de les rendre plus claires et plus agréables.

Nos ancêtres se contentaient d'une chambre commune. Ils ne s'occupaient guère de l'hygiène. Nous devons faire mieux qu'eux.

Tout en conservant aux maisons nouvelles leurs formes anciennes, sachons en améliorer l'intérieur. Qu'elles nous offrent plus d'espace et plus de lumière, plus de confort et plus de joie.

Mais n'introduisons pas chez nous des maisons aux formes étrangères !



MON VILLAGE

*J'aime à te voir sur la colline,
Entre la plaine et les vergers,
Mon beau village que domine
Depuis le temps des origines,
Le haut clocher.*

*J'aime tes toits de bonne ardoise,
Tes chalets de mélèze brun,
Tes jardinets de quelques toises
Où croissent fraises et framboises,
Au doux parfum.*

*J'aime le chant de tes fontaines
Où viennent boire les troupeaux
A l'heure où les cloches lointaines
Répondent d'une voix humaine
Aux voix des eaux !*

*Mon cœur, le sais-tu, mon village,
T'appartiendra jusqu'au tombeau !
J'emporterai dans mes voyages,
Au plus profond de moi, l'image
De mon berceau !*



LE FOUR

Il n'est plus guère qu'un souvenir de la vie de nos ancêtres.

Sous son large avant-toit, pareil à un chapeau de paysanne dont l'aile suit l'ovale du visage, bas sur rue avec son portillon à hauteur de la main, il ressemble maintenant à un rentier nègre.

Noir, barbouillé de suie, il a passé sa vie à jouer avec le feu; noir, il restera pour l'éternité.

Autrefois, les villageois faisaient eux-mêmes leur pain ; chacun, au jour fixé, chauffait le four. De grandes flammes rouges dansaient dans sa gueule noire, se mor-daient les unes les autres et les pierres de la voûte com-mençaient à rougir.

Alors, on apportait le pain. Chaque famille possédait une grande huche étanche ou l'on mélangeait l'eau et la farine. Le levain, on se le donnait de l'un à l'autre. On s'aidait de famille à famille car il fallait longuement pétrir la pâte sous la paume avant de lui donner la forme du pain.

Les pains façonnés sur le moule, on les apportait devant le four. Le père enfournait, puis refermait la petite porte. Une heure plus tard, on venait chercher la fournée avec les hottes.

On entassait les pains au grenier où, jour après jour, on les allait reprendre

C'est fini : le four est abandonné. Un boulanger s'est installé chez nous qui fait le pain pour tout le monde.

Du moins, conservons notre four en bon état comme un témoin de la vie de nos ancêtres.





LES MAGASINS

Autrefois, dans mon village, il n'y avait pas de magasin. Maintenant, nous en avons trois.

Autrefois, les paysans possédaient leur pain, leur viande, leur fromage, leurs pommes de terre; ils tissaient eux-mêmes le drap et l'étoffe dont ils avaient besoin, buvaient le lait de leur troupeau et le vin de leur vigne; ils vivaient ainsi des produits de leur terre.

Aujourd'hui, chaque jour, nous devons aller au magasin.

Parce que nous sommes devenus plus exigeants.

Il est vrai aussi que, de nos jours, il y a beaucoup plus d'argent. Les échanges sont ainsi plus nombreux. Ces échanges s'appellent le commerce.

Le vigneron vend sa vendange; le paysan vend des fraises, des abricots, des asperges, des pommes, des poires; l'éleveur de la montagne vend ses moutons, ses veaux, ses vaches. Avec le produit de ces ventes, ils achètent ce dont le ménage a besoin.

C'est pourquoi, nous avons maintenant trois magasins.

CE QU'ON TROUVE AU MAGASIN

En ville, les magasins vendent les uns des étoffes, les autres le pain, d'autres encore la viande, d'autres, les légumes, d'autres, les ustensiles de ménage. On les appelle bonneterie, boulangerie, boucherie, magasins de primeurs, quincaillerie; on y voit aussi des pharmacies, des chemiseries, des magasins de chaussures et des bazars.

Dans les magasins villageois, en revanche, on achète tout ce dont on a besoin. On y peut aussi bien obtenir du pain, des biscuits, du chocolat que des saucisses ou du lard; avez-vous besoin d'une chemise, d'une paire de bretelles, d'une ceinture ou d'une paire de souliers? Le marchand du village va vous servir.

Au-dessus de sa porte, il a fait apposer une enseigne. On y peut lire : *Epicerie*. Mais il vend aussi des tasses, des assiettes, des verres, des plats comme un quincailler; des clous, des marteaux, des tenailles, des haches, des scies, comme un marchand de fer; du miel, de la confiture, du beurre, du café, du cacao, du riz, des pâtes, de l'huile, des conserves, des balais, des bonbons, de la laine, du fil, des sonnettes pour le bétail, des œufs, des foulards, du velours, des rubans, des fruits, des pommes de terre et même du lait.

Voulez-vous une musique à bouche, une pipe, des cartes postales, de l'encre, un stylo, un crayon, une montre ou les produits usuels de la pharmacie : notre marchand peut vous satisfaire.

Il répond ainsi à tous les besoins du village et rend d'inestimables services.

LES JEUX

Souvent, le soir, les enfants se réunissent sur la place pour jouer.

Ils sont vingt, trente, davantage même, des garçons et des filles. Mais ils n'aiment pas à jouer ensemble parce que les garçons sont trop méchants.

Les filles se donnent la main; elles tournent, elles chantent des couplets qu'elles reprennent sans cesse. Des couplets que les garçons n'écoutent même pas :

*Les portes sont fermées,
Oh ! n'est-ce pas le Roi ?
Les portes sont fermées,
Le joli galonnet...*



Ou bien, elles sautent à la marelle, se comptent, se regardent, s'inclinent. La joie est dans leurs yeux ; elles sont heureuses.

Les garçons ne sauraient se contenter de jeux si tranquilles. Ils se pourchassent, grimpent, sautent, courent, crient, s'injurient, même, parfois, se battent.

Ils rentrent à la maison, dépenaillés, les genoux en sang, les mains dans un état...

Les mamans grondent. — Je ne te laisserai plus sortir, le soir, disent-elles.

Mais, le lendemain, elles ont oublié. L'angélus sonne : les lampes s'allument ; la nuit monte de la rivière. Le village, si bruyant tout à l'heure, s'endort du sommeil des justes.

LA FONTAINE

De jour et de nuit, depuis si longtemps que personne ne pourrait compter les années, la fontaine coule au milieu du village.

L'eau jaillit d'une gueule de dragon ; pressée, elle s'épanouit comme une gerbe, tombe dans un premier bassin.

C'est un large bassin de bois, long de plusieurs mètres, où les vaches et les mulets, matin et soir, viennent s'abreuver.

Du premier bassin, l'eau coule dans un second, plus étroit ; c'est un tronc de mélèze évidé où les villageoises viennent laver leur linge... et celui de leur prochain.

Un toit de planches à deux pans les protège du soleil et de la pluie.

Présence vivante au cœur du village, la fontaine ressemble à une horloge; elle ne s'arrête jamais, ne se tait jamais; elle est l'image du temps.

Presque tous les villageois viennent encore chercher l'eau à la fontaine; ils font un brin de causette, pendant que les récipients se remplissent: c'est là que s'apprennent les grandes *nouvelles*.

Dans le temps de l'école, chaque matin, le maître contrôle la propreté des élèves. Si l'un d'eux a oublié de se laver, le maître dit :

— Va te laver à la fontaine.

Et ceux qui sont aux fenêtres rient et se moquent des enfants sales...

Dans bien des villages, on a remplacé le bassin de bois ou de pierre par des bassins en béton; l'âme de la fontaine s'est en partie envolée.



A LA FONTAINE

Dieu ! Qu'elle est bavarde, la commère !

L'entendez-vous, de jour et de nuit ?

Elle ne saura jamais se taire,

La fontaine amoureuse du bruit...

Elle coule, elle chante et babille,

La fontaine, inlassable témoin

Du temps qui passe; elle s'égosille

A dire notre peine et nos besoins.



Qui donc l'écoute ? Un âne qui se pose

Et boit, le bec aigu dans son eau,

Puis s'envole et se métamorphose

En musique aux branches de l'ormeau.

La fontaine à son chant retournée

Attend le passage du troupeau ;

Mais une chèvre, à la dérobée

S'en vient laver son joli museau !



LES AUTRES BATIMENTS

Mon village ne se compose pas que des demeures des hommes ; les granges, les *racards*, les greniers s'y trouvent en grand nombre. Leur présence est indispensable.

Le paysan recueille son foin dans la grange ; il l'y entasse avec soin afin de pouvoir nourrir son troupeau pendant l'hiver.

Sous la grange, s'ouvre l'étable ; nos étables sont presque toujours trop basses et mal éclairées. L'hiver, toutes portes closes, elles n'offrent aux malheureuses bêtes qu'un air usé et malsain.

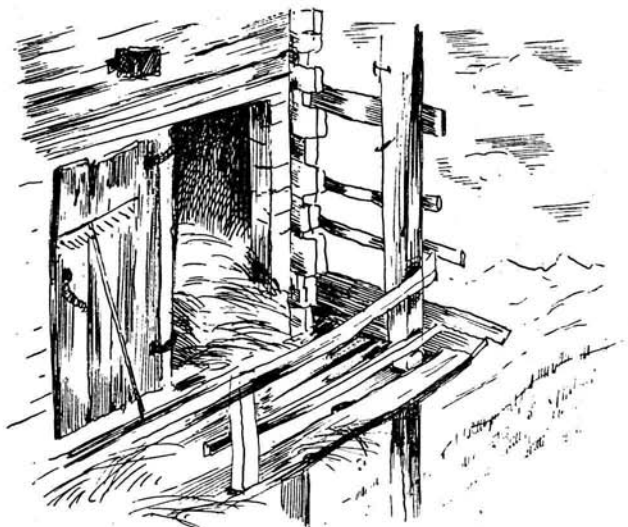
Il est vrai aussi que, devant les étables, les fumières sont mal fermées ; le purin s'écoule dans les ruelles ; la mauvaises odeur règne dès qu'il fait chaud.

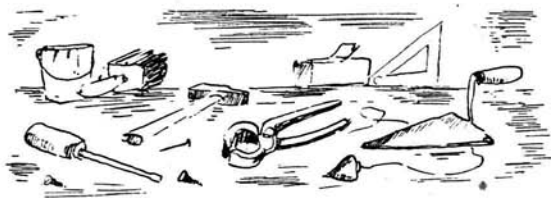
Les *racards* sont des granges à seigle; on connaît bien leur profil gracieux; ils sont construits sur pilotis afin que les souris ne puissent pas atteindre les épis qu'elles videraient de leurs graines.

Quant aux greniers, on leur confie la viande, après les boucheries de fin d'automne, les sacs de seigle, les provisions diverses du ménage. Autrefois, quand on cuisait le pain au four banal, on y entassait la fournée.

Souvent, sous les *racards* et les greniers, s'entassent des chiffons, des os, des boîtes métalliques, des savates et autres débris dont nul ne sait que faire. Le village devient alors répugnant par notre faute.

Ayons soin de notre village comme de notre maison. Qu'il soit propre; qu'il soit fleuri, qu'il soit gai et nous l'aimerons encore davantage !





LES METIERS

Un village est une humanité réduite.

Tous les besoins s'y manifestent, tous les métiers doivent y être représentés.

Le cordonnier répare nos chaussures; son échoppe est au coin du village; dès l'aube, on l'entend qui frappe et cloue.

Le menuisier nous fait toujours attendre, bien qu'il ait deux apprentis. Chaque jour, on lui apporte une fenêtre cassée, des chaises qui ont perdu un pied, des tables boiteuses; on lui commande des meubles; bien qu'il ne soit pas ébéniste. Il promet, le visage barbouillé de sciure comme le visage du meunier, autrefois, était barbouillé de farine. Il promet mais, avec lui, il faut savoir attendre.

Le tailleur, assis en ciseaux sur ses planches, coud, raccommode, répare; il a des mains blanches, le teint pâle parce qu'il ne sort jamais de chez lui. Quand s'approchent les grandes fêtes, chacun désire un costume neuf; le tailleur, alors, est débordé.

Le boulanger pétrit la pâte, chauffe le four; une bonne-odeur émane de chez lui qui rôde, à l'aube, dans tout le village.

Le maçon et le charpentier construisent nos maisons; le couvreur place les ardoises; le coiffeur tond et rase; le tisserand tisse des étoffes qui durent des années; le peintre peint les façades, le boucher abat le bétail. Quand mes habits sont trop sales, maman les apporte chez le teinturier; le ferblantier répare le chéneau de la maison et la conduite d'eau; le cuisinier prépare les repas.

Ainsi, les hommes travaillent les uns pour les autres; ils échangent leurs services. La vie commune n'est possible que grâce à cette entr'aide mutuelle.



LES TRAVAILLEURS DE LA TERRE

Mais, il faut d'abord que la terre soit cultivée car c'est d'elle que nous obtenons tout ce qui nous est indispensable pour vivre.

Sans le paysan, nous n'aurions pas de blé, pas de légumes, pas de fruits, pas de pommes de terre.

Que mangerions-nous ?

Sans le paysan qui traite ses vaches, sans le vigneron qui cultive la vigne, nous n'aurions ni lait, ni vin :

Que boirions-nous ?

Sans l'homme de la terre qui cultive le chanvre et le coton, qui élève les brebis et nous en remet la laine, de quoi nous vêtirions-nous.

Sans le mineur qui descend sous la terre pour en extraire le charbon ; sans le bûcheron qui abat les arbres et nous fournit le bois, comment pourrions-nous nous chauffer, l'hiver ?

Le cuir dont le cordonnier fait nos chaussures, c'est le paysan encore qui le livre au tanneur et le boucher ne peut nous fournir la viande que parce que le paysan lui a vendu d'abord ses porcs, ses vaches, ses veaux et ses moutons.

Paysan, homme du pays, homme de la terre ; mineur, bûcheron, vigneron, arboriculteur et jardinier, nous dépendons de vous, d'abord. Et c'est pourquoi nous vous aimons.

CEUX QUI S'OCCUPENT D'AUTRES BESOINS...

Presque autant que du paysan, du boulanger, du tailleur, du cordonnier et du chapelier, le village a besoin du régent, du médecin et du prêtre.

Le régent nous apprend à lire, à écrire, à calculer ; il nous fait mieux connaître notre pays ; il nous raconte l'histoire du passé et nous invite à rendre l'avenir meilleur.

Sans l'école, sans le régent, nous serions aussi ignorants que les hommes primitifs, ceux qui vivaient dans les cavernes ou dans les huttes de torchis.

Le régent nous parle aussi des autres villes, des autres canton, des pays ; il nous fait connaître le monde.

Quand nous sommes malades, quand un accident arrive au village, nous allons consulter le médecin.

Le médecin a longtemps étudié ; il connaît nos organes, sait comment fonctionne notre corps ; il nous prescrit des remèdes, désinfecte nos plaies, guérit nos maladies.

C'est l'un des meilleurs serviteurs du pays.

Mais les besoins du corps ne sont pas tout. Nous avons aussi une âme qu'il faut élever vers Dieu.

C'est le rôle des parents dans la famille, du curé dans la paroisse.

Monsieur le Curé nous rappelle que cette vie n'est qu'un passage. Que la vie qui compte vraiment est la vie éternelle.

LES MAINS

*Chantons les mains ouvrières,
Les mains calleuses d'ouvriers,
Les belles mains nourricières
De tous ceux qui ont un métier.*



*Mains des hommes qui façonnent
De jour en jour notre destin,
Mains du travail qui nous donnent
Notre maison et notre pain.*



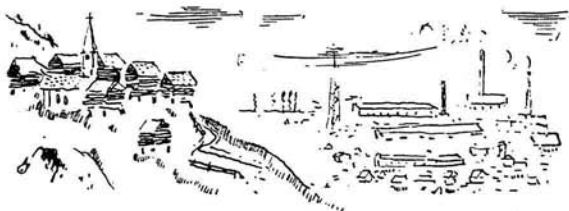
*Mains du travail, mains viriles,
Prenant le manche de l'outil ;
Fragiles mains, mains agiles,
Mains actives, mains de fourmi...*

*Mains de femmes qui rayonnent
Comme un soleil au clair matin,
Mains du labeur qui façonnent
Notre maison et notre pain.*

*Mains du travail jamais lasses
De modeler nos lendemains,
A toutes, nous rendons grâce
D'écarter le froid et la faim.*

*Quand, un soir, ô mains fidèles,
Vous serez jointes pour jamais,
Vous volerez comme des ailes
Vers le royaume de la Paix !*





LE VILLAGE ET LA VILLE

Le village est modeste ; la vie y est simple, familière. Chacun connaît ses voisins, les salue ; on s'y interpelle par son nom ; les misères des uns sont aussitôt connues des autres ; tous ce qui arrive à un villageois est commenté par la communauté tout entière.

A la ville, au contraire, la plupart des gens ignorent le nom de leurs voisins. On se croise dans les rues sans se saluer parce qu'on ne se connaît pas. Chacun vit pour soi.

Tout y est plus grand ; les maisons sont plus hautes ; les rues goudronnées ou pavées sont larges, pour la plupart, et permettent à plusieurs véhicules de passer à la fois.

La vie citadine est plus coûteuse parce que chacun doit acheter tout ce qui est nécessaire à son existence. Il s'y trouve aussi des cinémas ; de nombreux cafés ; des tea-room, où les gens dépensent souvent inutilement leur argent.

La ville est plus propre ; elle offre des plaisirs que le village nous refuse ; mais on n'est nulle part plus heureux que dans le village où l'on a vu sourire sa mère pour la première fois, que dans son village natal.



Chapitre V : LA COMMUNE

MONSIEUR LE PRESIDENT

— Bonjour, Monsieur le Président...

Plusieurs villages se sont groupés et forment la commune. La commune est administrée par un président et un conseil communal. Quand nous rencontrons nos magistrats, nous tirons notre chapeau ; les filles se contentent d'un mouvement de tête ; nous disons :

— Bonjour, Monsieur le Président...

ou bien

— Bonjour, Monsieur le Conseiller...

Nous sommes fiers quand on nous répond :

— Bonjour, mon petit...

Monsieur le Président s'occupe comme un père du grand ménage de la commune. Quand nos parents ont des soucis, ils vont lui demander conseil.

Il porte un chapeau noir, à bords relevés, un col blanc, une cravate sombre. La serviette de cuir sous le bras, il a toujours l'air pressé.



LE GENDARME

Le village le plus important de la commune s'appelle le chef-lieu. C'est au chef-lieu que se trouve la maison communale, là que siège le conseil.

Le gouvernement du canton siège, lui, dans la capitale.

Près de notre maison de commune, se trouve la gendarmerie. Le gendarme porte la casquette et le pistolet. Parfois, il nous fait peur.

Quand nous sommes méchants, maman dit :

— Attendez : je vais téléphoner au gendarme...

Aussitôt, nous redevenons sages et tranquilles comme de petits saints.

Le gendarme maintient l'ordre dans les villages ; il nous défend des voleurs, menace les braconniers ; si quelqu'un de chez nous commettait un crime, le gendarme le conduirait en prison.

LE JUGE

Quand deux hommes ne sont pas d'accord au sujet des limites de leurs champs ; quand il ne peuvent pas s'entendre pour réparer une grange ; quand l'un conteste à l'autre le droit de passer sur une propriété, ils vont chez le juge.

Le juge les écoute tour à tour, les interroge, tâche de les réconcilier, enfin donne raison à l'un ou à l'autre.

Si les deux hommes ne se déclarent pas satisfaits, ils vont consulter un avocat et s'intentent un procès devant le tribunal.

Mon père dit toujours qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Parce que les procès coûtent cher et ruinent souvent ceux qui les font.

LA PLACE

Le dimanche, après la messe, les hommes se réunissent sur la place.

Le président paraît sur le balcon de la maison de commune ; il tire son chapeau, salue la foule et commence à lire les nombreux papiers qu'il porte dans la main.

Jamais nous ne comprenons mieux qu'à cette minute que le village est une grande famille.

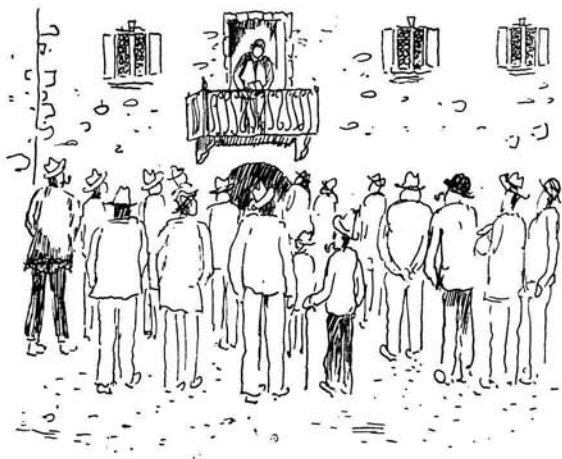
Tout ce qui intéresse la communauté se traite sur la place, tous les hommes étant présents, chacun pouvant faire entendre son opinion. On y annonce la date de la montée des troupeaux à l'alpage, de la *levée du bisse*,

de l'ouverture des bancs, au temps des vendanges. Un villageois interdit à ses voisins de passer sur son champ ; un autre invite les siens à mettre leurs efforts en commun pour capter une source et la conduire là où elle fait besoin.

La place du village, hélas ! parfois est le théâtre de scènes affligeantes. La famille se divise contre elle-même, se sépare en deux clans. Les hommes se dressent les uns contre les autres comme des ennemis.

Apprenons à nous aider, non à nous disputer et à nous haïr. La haine est comme le gel ou la sécheresse : elle dévaste tout ; l'amitié est comme la pluie et la douce chaleur : elle fait pousser les herbes, mûrir les moissons et les vendanges.

Sachons nous aimer et nous entr'aider.





LA MAISON DE LA COMMUNE

Sur la place du chef-lieu, dominant la fontaine, s'élève la maison de la commune.

C'est une grande demeure très ancienne ; on peut lire sur la façade l'inscription suivante :

« Pour être heureux, soyons unis »
au-dessus de nos armoiries.

L'escalier de la maison communale est en granit ; l'encadrement des portes, en tuf ; à la montagne, la maison de la commune est souvent la seule maison de pierre au milieu des chalets de bois.

Au premier étage, se trouve un étroit balcon. C'est de là que le président, chaque dimanche, s'adresse à la foule pour la renseigner sur la marche du ménage communal.

A droite et à gauche du corridor, se trouvent des « bureaux ».

Au second étage, il y a la grande salle où se réunissent les électeurs, les jours d'élection. Au fond de la salle, se dresse une cheminée.

Je me réjouis d'avoir vingt ans ; je serai alors un citoyen et l'on me permettra de voter.

MA PATRIE

Ma patrie, c'est ma maison, d'abord, la maison où j'ai vu le jour ;

Ma patrie, c'est mon village, ses maisons, sa place, sa fontaine ;

Ma patrie, c'est ma petite commune, sa grande maison où se réunissent les hommes, de temps à autre, quand ils ont à décider des choses publiques ;

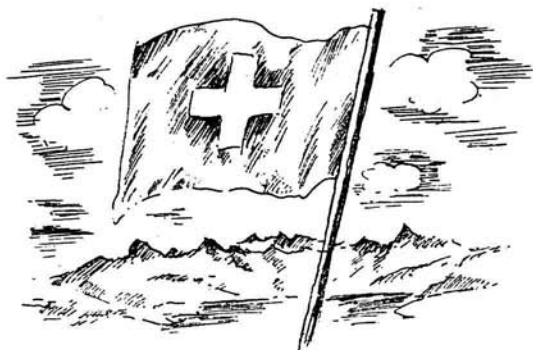
Ma patrie, ce sont les champs et les prairies qui entourent le village ;

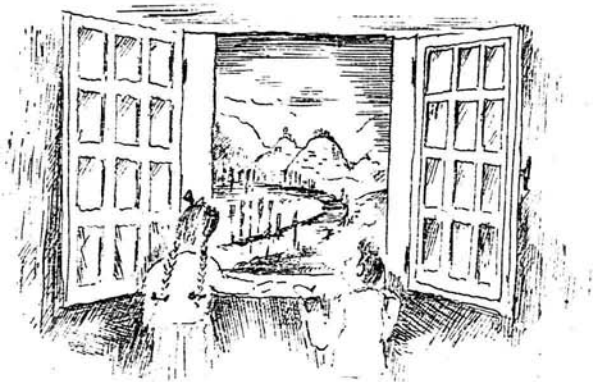
La forêt bleue au-dessus de nous,

La rivière qui chante à nos pieds, descendant au Rhône et, du Rhône, allant à la mer ;

La patrie, c'est aussi l'église et le cimetière, les vivants et les morts.

Quand je serai grand, je serai soldat afin de défendre ma patrie.





MON PAYS

*Chaque matin, à ma fenêtre,
Ouvrant les yeux sur mon pays,
Je rends hommage à notre maître
Qui me fit naître
Entre la grappe et les épis.*

*Le coteau, du Rhône, s'élève
Vers le village et le glacier ;
Sur la colline, un château rêve ;
La plaine en sève
Prépare le pain nourricier.*

*Plus haut que la plaine et la vigne,
La montagne au grand soleil luit ;
Du clocher bleu qui me fait signe,
Blanc comme un cygne,
Un angélus au ciel s'enfuit.*



Chapitre VI

LA VIE RELIGIEUSE

MONSIEUR LE CURE

Monsieur le Curé se promène dans le jardin en lisant son bréviaire. La cure est proche de l'église ; un escalier, puis une allée bordée de buis, conduisent de l'une à l'autre, à travers le cimetière. Le jardin potager est séparé de la terre bénite par un mur.

Monsieur le Curé se lève tôt ; à six heures l'été, à sept, l'hiver, il célèbre la sainte messe. Après la messe, il rentre au presbytère et prépare le sermon du dimanche.

Dans le temps où l'école est ouverte, Monsieur le Curé vient nous donner des leçons de catéchisme. Il frappe, entre ; nous nous levons tous et nous disons :

— Bonjour, Monsieur le Curé...

Il nous répond :

— Bonjour, mes enfants.

En sortant de l'école, il se rend au chevet des malades qu'il encourage et console. il visite aussi les pauvres, les vieillards et les infirmes.

Sa silhouette noire, autrefois, nous faisait un peu peur. Maintenant, nous savons que Monsieur le Curé nous aime. C'est lui qui nous a baptisés, lui qui nous instruit des vérités de la religion. Et quand nous avons commis une faute, c'est lui qui nous la remet au nom de Jésus-Christ.



LA PAROISSE

Le Curé exerce son ministère dans une paroisse dont les limites, en général, se confondent avec celles de la commune.

Il arrive, néanmoins, que deux petites communes se joignent pour former une paroisse unique.

L'église est le cœur de la paroisse. La famille s'y réunit aux heures des prières communes ; elle y entend la messe ; on y baptise les nouveaux-nés ; les fiancés s'y marient ; on y conduit les morts avant de les descendre dans la solitude de la terre.

Quand le carillon de l'église paroissiale sonne, c'est un peu la voix de Dieu qui nous appelle.

NOTRE EGLISE

Notre église est une grande et belle église ; sa tache blanche met de la joie au milieu des chalets bruns, presque noirs.

Nos aïeux l'ont construite il y a plusieurs siècles. Le clocher est si haut qu'on voit mal le coq juché à l'extrémité de sa flèche. Quatre cloches pendent au haut de la tour.

L'église se compose du chœur, du transept et de la nef.

Le chœur est la partie de l'église où l'on célèbre la messe. Il se compose essentiellement de l'autel dont le tabernacle recèle la Sainte Hostie. Au-dessus de la table et du tabernacle, un harmonieux ensemble de statues, de colonnettes, de corniches s'élève jusqu'à la voûte.

Le chœur communique directement avec la sacristie où le curé range les ornements sacerdotaux et divers objets du culte.



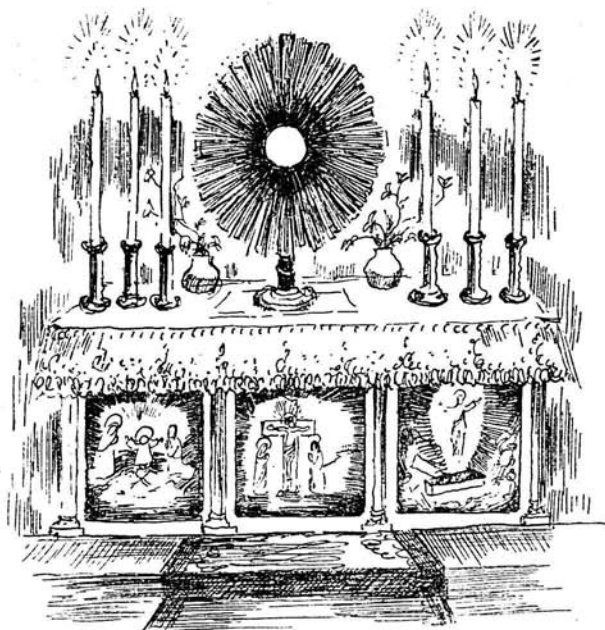
les bras de la croix. A gauche et à droite du transept,

La nef s'étend de l'entrée au transept ; c'est là que se trouvent les autels latéraux.

Le transept sépare le chœur de la nef ; il représente les paroissiens s'agenouillent pendant l'office. Une allée centrale qui s'ouvre à l'extérieur sous un porche ou narthex, divise en deux parties la nef de notre église.

Les chantres se groupent sur la tribune, devant l'orgue, pour chanter.

Telle est mon église paroissiale ; il en est de plus grandes et de plus belles. A mon cœur, il n'en est pas de plus chère.



CE QUI SE PASSE A L'EGLISE

Nulle maison n'est plus vivante que l'église. Devant le sanctuaire, le feu est toujours allumé qui rappelle la présence de Dieu dans le tabernacle.

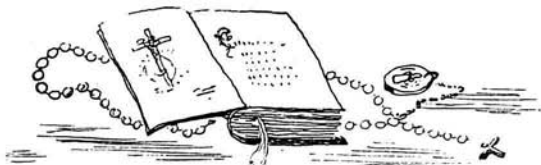
Le matin, l'église est la première éveillée. Le sonneur entre ; on entend résonner ses pas dans la nef vide ; il tire la corde de la petite cloche et l'angélus sème sur les toits les graines de la prière matinale.

Le curé sort de son presbytère ; il monte à l'église pour dire la messe. La lumière des cierges vacille ; des femmes en fichu noir s'agenouillent dans la pénombre. La clochette de l'élévation sonne.

Le sonneur revient à midi, revient le soir et, de nouveau sonne l'angélus. Des enfants entrent à toute heure ; ils prient devant l'autel ou devant la statue de la Vierge ; les vieillards viennent se recueillir et penser à la mort.

Le dimanche est le grand jour de l'église ; elle s'emplit tôt de fidèles. A la grand'messe, toute la paroisse est présente. Le prêtre et les chantres dialoguent par-dessus les têtes penchées ; l'orgue joue ; l'encens se répand en effluves ; les cierges brûlent ; Dieu s'élève au-dessus de la foule recueillie.

L'église nous a reçus le jour de notre baptême ; elle nous recevra, une dernière fois, le jour de notre mort ; l'église de pierre est l'image visible de l'autre Eglise, la vraie, qui est celle des âmes.



LE DIMANCHE

Le dimanche, nous allons tous à la messe.

Maman se lève tôt ; elle tire de l'armoire les beaux vêtements de la famille. Pour papa, elle prépare la chemise blanche au col empesé, une cravate rouge et bleue. Mes sœurs mettront leurs foulards de soie et les petits garçons porteront des chapeaux aux ailes relevées, comme les hommes.

Papa se rase, devant la glace ; le soleil monte au ciel ; ses rayons entrent par la fenêtre avec le chant des cloches. Le monde est heureux, ce matin.

Les cloches sonnent depuis longtemps déjà.

Sur la table, le déjeuner fume.

— Dépêchez-vous, dit maman...

Tout le matin n'est plus qu'un chant de cloches. Les hommes arrivent sur la place, devant l'église ; ils fument leurs pipes. Quand la porte du sanctuaire s'ouvre, une bouffée de musique jaillit. Le curé monte à l'autel. L'âme a besoin de cette nourriture de prières et de beauté. Elle s'élève vers Dieu, elle se sent déjà, pour un instant, en paradis.

Toute la paroisse est maintenant agenouillée devant l'autel ; les cloches se taisent.

LOUANGE D'UNE PETITE CLOCHE

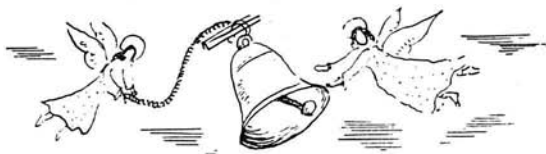
Pour dire ta louange, petite cloche, il faudrait des paroles cristallines, fragiles comme le silence de l'aurore, et de légères cadences à l'image de ton chant.

A matines, tu as la fraîcheur des campanules bleues. Tandis que le jour engourdi se déploie avec peine comme un livre illustré de montagnes roses, de forêts violettes et de pâles prairies, tu secoues sur le monde tes notes d'argent. Le coq, jaloux, te répond, dressé sur la fumière. Mais tu te balances, joyeuse, entre les deux poutres de mélèze ; tu sèmes dans le ciel les germes de la lumière et les pauvres coqs ne s'entendent plus.

A ton appel, les mamans se lèvent et déjà, on les entend trotter dans les maisons. La flamme s'allume sur l'âtre et la vie recommence.

Du haut de ton clocher, tu surveilles le travail sur les parcelles villageoises. Au printemps, la pioche grince dans la terre caillouteuse ; l'été, la faux siffle dans l'herbe humide du matin ; l'automne, la charrue ouvre le sillon et l'hiver, dans le grand silence de la vallée, on entend les voix alternées des fléaux.

A midi, tu rappelles à tous les travailleurs qu'il est temps de prendre un instant de repos. La soupe chaude fume sur la table. Avant de manger, nous récitons à haute voix la salutation de l'Ange à Marie.



Tu coupes ainsi la journée en deux grands morceaux. Le reste du jour, tu somnoles dans la maison remplie d'hirondelles.

Puis, l'heure venue, tu détaches la nuit du jour d'un nouveau signe. La paix descend alors sur le monde et nous dormons jusqu'à ton appel du lendemain.

Petite cloche, tu es la grande horloge du monde ; tu sonnes l'heure que le soleil marque au cadran du ciel.



LE CARILLON

La veille des fêtes, vers le milieu de l'après-midi, le sonneur monte au clocher.

De là-haut, toute la vallée se découvre. Au fond, la rivière s'étire comme une belle couleuvre. De part et d'autre de la rivière, les pentes se cabrent. Ce ne sont d'abord que ravines plantées de chétifs arbrisseaux. Puis, la côte fléchit ; les villages s'agrippent à la montagne, sous la forêt bleue au-dessus de laquelle les cimes tirent leur ligne dentelée.

C'est ce que le sonneur voit, au fur et à mesure qu'il gravit l'échelle du clocher. Le voici dans la cage des cloches. Elles sont quatre ; l'une est plus grosse que la chaudière dont se servent les pâtres pour fabriquer le fromage ; pour la mettre en branle, il faut s'appuyer de tout son poids sur une planchette qui l'oblige à basculer, peser, se reprendre, peser de nouveau. Les trois autres sont plus petites ; celle des angélus, un enfant la pourrait faire sonner.

Le sonneur tire sur la corde. Un premier coup tombe sur le village ; les gens lèvent les yeux ; un second coup vient à la rencontre du premier, puis un troisième, puis un quatrième et maintenant les cloches parlent à tour de rôle, se répondent, se suivent, se complètent, organisent un véritable concert dans l'harmonie de leurs voix accordées. Le clocher ressemble à une gerbe en fleurs d'où se détachent des pétales sonores.

Carillon joyeux comme la lumière dans la vallée attentive ; promesse de bonheur et de repos.

APRES-MIDI DU DIMANCHE

*C'est un dimanche d'été, après midi;
Il fait chaud; les poules se taisent,
Coites dans l'ombre et la poussière,
Le coq n'a plus de voix,
Et le chien s'est brûlé la patte
Sur une pierre plate.*

*A l'écurie, le mulet somnole ;
Il a tant travaillé toute la semaine
Qu'il n'en peut plus.
Il rêve d'un paradis
Où il aurait beaucoup de jolis chardons à tondre
Et des enfants légers à porter.*

*Papa dort sur le bahut,
La main sous la nuque.
Sa pipe est tombée; elle a répandu
Un peu de cendre sur le plancher.*

*Maman, un instant enfin, se repose;
Ses mains sont immobiles sur ses genoux.
Elle pense à nous,
A nos culottes qui ont des trous,
A notre avenir, à tout,
Et sa tête s'incline...
Une mouche, contre la vitre, tambourine.*



LA PROCESSION

Avant que la messe soit finie, le sacristain quitte sa place. Il tire des armoires les gonfanons dont les sonnettes tintent. On voit sur l'un une belle image brodée de la Sainte Vierge ; sur un autre, notre patron saint Maurice, puis encore sainte Catherine, elle aussi patronne du Valais.

Ce dimanche, tous les fidèles s'en vont en procession autour de l'église. Les jeunes filles portent les étendards des confréries ; les hommes retiennent les larges bannières ; les chantres chantent à tue-tête ; derrière eux, notre curé porte le Saint-Sacrement rutilant d'or, sous le dais que soutiennent les magistrats.

Derrière le bon Dieu, la foule prie, les hommes, tête basse, les femmes, le chapelet à la main.

Là-haut, les sonneurs s'en donnent à cœur joie. Le bourdon obéit aux coups de pédale qui l'obligent à se balancer, à jeter dans la vallée son chant grave. Les

trois autres cloches se relaient ; on sait que l'autre sonneur tire du pied, tire des mains ; la mélodie s'organise, monte, s'envole, ponctuée par les lourdes notes du bourdon.

La procession s'enroule autour du cimetière. Les petites croix de bois regardent passer les vivants et elles se disent sans doute que tous ces jolis visages seront bientôt des visages de morts. De hautes tiges de chiendent les enveloppent d'où émergent des iris bleus et les petites clochettes des liserons roses.

La procession s'engouffre maintenant dans l'église ; on range les gonfanons dans les armoires. L'angélus tinte et chacun s'en va prendre le bon repas de midi, le pot-au-feu à la bonne odeur de lard et de choux.

PELERINAGE DU DIMANCHE

Parfois, le dimanche après-midi, maman nous invite à l'accompagner sur le chemin de l'oratoire.

L'oratoire est une petite chapelle cachée à l'ombre des mélèzes. On le découvre après avoir marché longtemps dans la forêt. Tout à coup, ses murs blancs se devinent sous les branches comme une grande marguerite épanouie.

Nos ancêtres ont construit l'oratoire une année de peste ou de sécheresse, pour obtenir que Dieu les épargne. Maintenant, tous ceux qui ont besoin de quelque grâce spéciale s'en vont prier la Vierge de la forêt.

Car, derrière la porte, on voit d'abord la haute statue de la Vierge Marie ; d'un bras, elle porte l'Enfant Jésus ; de l'autre, elle nous fait signe de venir vers elle.

Nous nous agenouillons, nous prions longtemps, les mains jointes. Maman, avant de repartir, dépose un sou dans le tronc de saint Antoine.

De nombreux miracles ont été obtenus dans l'oratoire. Une femme qui vint ici portée par ses fils s'en retourna guérie ; une fillette qui bégayait cessa de bégayer ; de nombreux accidents furent évités parce que les hommes en péril eurent au bon moment une pensée pour la Vierge de l'oratoire.

Aussi, les murs de la petite chapelle sont-ils tapissés d'ex-voto. On y peut lire, sur des images naïves, les bienfaits de la Mère de Dieu dans notre village.





LES GRANDES FETES DE L'ANNEE

PAQUES

L'hiver, enfin, s'est retiré ; la neige a quitté le village ; le long des ruisseaux, fleurissent les primevères.

Pâques consacre le retour du printemps. Fête de la résurrection du Christ, elle est aussi la fête de la résurrection de la lumière, de la chaleur et de la joie. Hier, nous étions plongés dans le sombre hiver ; nous voici au cœur du printemps triomphant.

Pendant trois jours, les cloches se sont tues. On dit qu'elles étaient à Rome, en pèlerinage. Nous avons entendu l'aigre crécelle. Pendant trois jours, Jésus est resté couché dans la mort ; pendant trois nuits, la terre a paru morte sous la neige. Ce matin de Pâques, Jésus repoussa la pierre de son tombeau. Il paraît, radieux, dans sa victoire. Les cloches sonnent ; le soleil brille, clair, au milieu du firmament. Alleluïa !

Dépêchons-nous d'aller à l'église, ce matin de Pâques ; accueillons le ressuscité dans un cœur bien pur et bien joyeux. Pâques sonne dans la vallée : Ecoutez les beaux carillons de Pâques !



LES CLOCHES DE PAQUES

*Les cloches de Pâques sonnent,
Oh ! le joyeux carillon !
La colline aux anémones,
La rivière sous le pont,
Les maisons et les personnes
Ecoutent le carillon !*

*Les cloches de Pâques sonnent
Dans le ciel bleu de printemps;
Aux rameaux, les fleurs bourgeonnent,
Et nos cœurs en font autant ;
Fini l'hiver monotone :
Saluons le beau printemps !*

*Les cloches de Pâques sonnent
D'allégresse et de bonheur.
La sève en secret bouillonne,
Le pardon est dans nos cœurs.
Les cloches de Pâques sonnent
D'allégresse et de bonheur.*



LES ROGATIONS

Ce matin, les villageois, deux à deux derrière le prêtre et les chantres, prient pour leurs récoltes.

Que cette maigre parcelle plantée de fèves et de pommes de terre donne aux hommes leur nourriture ;

Que la sécheresse implacable de juillet et d'août ne brûle ni nos champs ni nos prairies ;

Que le seigle croisse sur le coteau, qu'il devienne haut et robuste ;

Que l'épi s'alourdisse de bon grain, que la paille elle-même dont on fait de jolis chapeaux se dore à point ;

Que la prairie se couvre d'une abondante robe de fleurs et de tiges afin que nos troupeaux n'aient pas faim, l'hiver, et qu'ils nous donnent un bon lait mousseux ;

Que là-bas, sur le coteau qui s'abaisse jusqu'au Rhône, porté comme les champs de la montagne par de successives murailles, notre vigne prospère, qu'elle soit épargnée des maladies qui la guettent, que de nombreuses grappes mûrissent au soleil afin que les tonneaux soient pleins de bon vin pour les ouvriers ;

Que notre travail soit béni, nos efforts récompensés :

Voilà ce que nous vous demandons, Seigneur, en ce jour des Rogations, nous qui sommes les paysans, vos enfants fidèles.

LA FETE-DIEU

Aujourd'hui, Dieu se promène dans nos villages et dans nos villes, porté par la main de ses prêtres.

Il fait doux ; juin a mis sa belle robe de fleurs ; les scabieuses mauves, les esparcettes rouges, les renoncules émaillées tapissent la prairie ; les pavots et les bluets mettent leurs taches joyeuses dans les champs.

Le matin, les cloches sonnent, comme un jour de Pâques. Nous allons à la messe ; les ruelles sont pavoi-sées ; des branches de mélèze piquées aux vieilles parois des maisons semblent les rajeunir.

Après la messe, le cortège sort de l'église et s'avance dans le village. En tête, marchent les porteurs des gonfanons, hommes et femmes sous l'étendard des confréries ; derrière eux, les chantres ; puis, sous le dais, voici Dieu dans la pleine lumière, Dieu qui rend visite à ses fidèles, soleil blanc dans le grand ostensor rayonnant.

Les autorités l'entourent, les soldats le suivent ; les cloches sonnent, le tambour bat, les fifres strident. Ce n'est pas trop de tout cet appareil et de toute cette musique pour accompagner Dieu en visite parmi les siens.

Derrière les soldats, la foule pieuse s'avance. Et l'on va de la sorte, d'un autel à l'autre, dans la joie et la lumière, la pitié et le recueillement.





L'ASSOMPTION

A la mi-août, la Sainte Vierge monte au ciel dans le soleil triomphant de l'été.

Les fenaisons sont finies ; les moissons attendent au *racard* le fléau de l'hiver ; le temps n'est pas encore venu des récoltes de l'automne. Rien ne presse plus ; les raisins *tournent* mais avant un mois et demi ils ne seront pas mûrs. Nous avons donc le loisir de nous recueillir et d'accompagner en pensée la mère de Dieu sur le chemin glorieux du paradis.

Après la messe, la procession s'enroule autour de l'église ; les femmes et les jeunes filles ont mis leurs plus beaux tabliers, leurs rubans jaunes, bleus et rouges. Le soleil est au zénith ; demain, l'été commencera de décliner.

Après la messe, nous nous en allons vers l'alpage, en promenade ; nous cueillons les beaux edelweiss aux pétales de velours gris, l'arnica de vieil or, les asters et les dernières nivéoles. Là-haut, l'air est si pur qu'il ressemble aux pétales des petites gentianes.

Fête de la mi-été, fleurs de l'été sur l'alpage : bientôt, l'automne annoncera les vendanges ; bientôt, les noix tomberont dans le regain ; bientôt, la Toussaint portera le deuil des claires saisons envolées.

LA TOUSSAINT

Il fait gris ; des nuées traînent sur la terre ; des brouillards rôdent, montent, redescendent. La tristesse est sur le monde.

Pourtant, la Toussaint devrait être une fête joyeuse : Elle rappelle le souvenir de ceux qui goûtent auprès de Dieu le bonheur du paradis. Nous n'arrivons pas à nous réjouir parce que nous pensons à nos morts et parce que nous pensons aussi à notre propre mort.

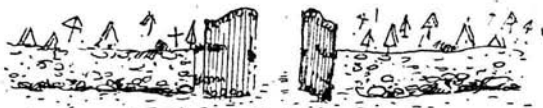
Si courte est la vie qu'elle nous échappera bientôt. Bientôt, Dieu nous rappellera ; notre corps sera séparé de notre âme ; il descendra dans la terre, il y redeviendra boue et poussière.

Notre âme se présentera devant Dieu pour être jugée.

Telles sont nos pensées, en ce jour de Toussaint. Dans la grisaille humide, il semble que la terre elle-même pleure le bel été perdu.

Après la messe, nous rentrons chez nous la tête basse. Dans l'après-midi, nous allons rendre visite à ceux qui dorment au cimetière.





L'AUTRE VILLAGE

Le cimetière tourne autour de l'église qu'il enveloppe d'une couronne de morts.

C'est un champ sur une muraille ; seulement, lui, c'est la mort qui le cultive.

Quand les hommes ont vécu longtemps sur la terre, qu'ils ont beaucoup travaillé, peiné, souffert sur la terre, ils descendent dans le village souterrain.

La cloche a sonné un coup, dans son haut clocher ; le fossoyeur a pris sa pelle et sa pioche ; il a creusé la fosse dans une allée ; dans cette étroite maison bien à la mesure d'un homme, on descend un cercueil ; ainsi s'achève la course visible d'une vie humaine. Tous nos ancêtres reposent là, les tout vieux à grandes barbes dont nous ne savons même plus les noms ; nos aïeux dont nous pouvons voir encore l'image jaunie dans la chambre familiale — et encore notre grand-père que nous avons peut-être connu.

L'autre village est beaucoup plus peuplé que le village de bois que nous habitons durant quelques années.

Un pays se compose de plus de morts que de vivants.

Recueillons-nous sur les tombes de ceux qui ne sont plus, devant les petites croix de bois nues. Ayons soin, aussi, de notre cimetière. Qu'il soit propre et fleuri ! Ceux qui ont tant travaillé, jadis, méritent bien que nous cultivions fidèlement leur souvenir.

NOEL

Le monde fait silence. La nuit précoce est montée de la rivière, par grandes bouffées de bise, bleue et noire, sous le ciel bouché. Des rafales de neige passent dans l'ombre. Nuit d'hiver. Mais celle-ci n'est pas comme les autres.

Voyez : de petites lumières se mettent en marche sur les chemins obstrués de neige. La nuit est encore silencieuse comme les autres nuits mais déjà les fidèles se hâtent vers l'église.

Dehors, le vent aiguise ses dents à l'angle des maisons. Voilà que le sonneur monte au clocher.

Et tout à coup, parce que le carillon sonne, on oublie la neige et le vent, le froid et les rafales. Les cloches sonnent, si douces dans la neige, comme lointaines et prévenantes ! Une étoile se pose sur une étable. Les cloches appellent tous les hommes à se rendre devant la crèche de Noël.

L'Enfant sourit dans la paille fraîche. L'église n'est que guirlandes de cierges et de feux. Des festons de flammes courent le long de l'autel. La Vierge et Joseph regardent l'Enfant.

Des anges montent et descendent, unissent la terre au ciel. La voûte s'entr'ouvre pour les laisser passer. Les flocons rusent dans le vent, comme des plumes d'ailes blanches. De la tribune, tombe le chant joyeux :

Il est né, le divin Enfant

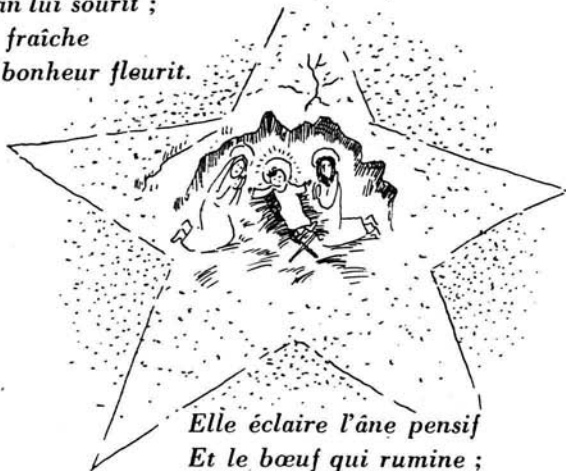
Sonnez clairons, résonnez musettes...

tandis que des bergers entrent dans l'étable en portant des agneaux sur les épaules.

L'ETOILE DE NOEL

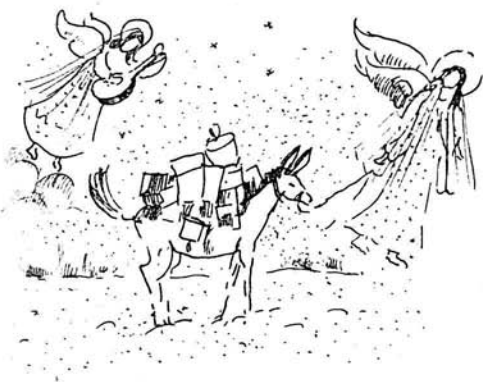
*Je suis l'Etoile de Noël,
J'ai cinq doigts à ma main ;
Du Roi du Ciel
Je montre le chemin...*

*L'Enfant Jésus est dans sa crèche ;
Sa maman lui sourit ;
L'Etoile fraîche
Sur leur bonheur fleurit.*



*Elle éclaire l'âne pensif
Et le bœuf qui rumine ;
On entend l'if
Qui dans le vent s'incline...*

*Vers Bethléem, dans le soir bleu,
Au rythme lent des dromadaires,
Les Rois du Sud, au cœur pieux
Montent, le nez en l'air.*

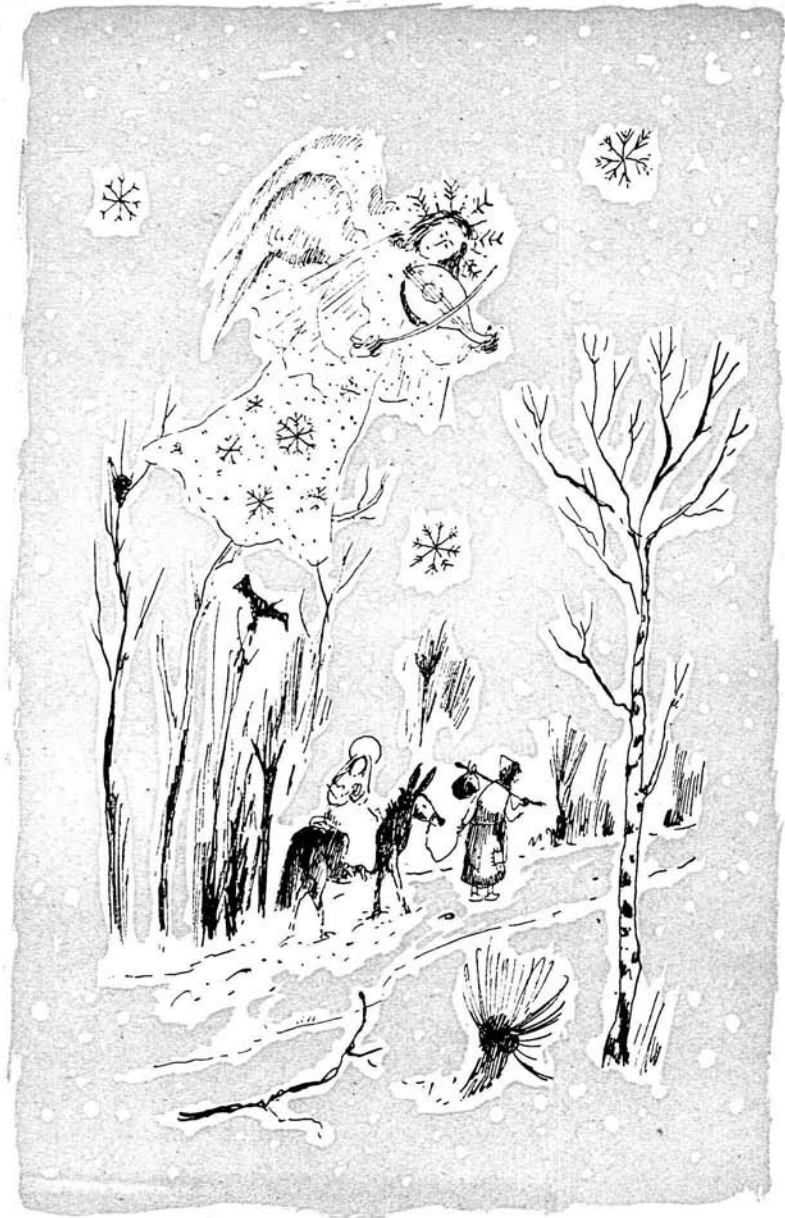


JOYEUX NOEL !

*Cette nuit, sur les collines,
Les moutons n'ont pu dormir ;
L'âne brait, le bœuf rumine,
L'éléphant chemine
Portant le Roi de Myr...*

*La souris dans sa cachette,
L'oreille fine aux aguets,
Entend sonner la clochette
D'un petit mulet
Surchargé de jouets...*

*Animés d'un pieux zèle,
Les oiseaux heurtent au ciel
Des Anges aux larges ailes ;
Leur chœur solennel
Chante : Joyeux Noël !*







CHAPITRE VII

LE DISTRICT - LE CANTON

NOTRE DRAPEAU

Treize étoiles scintillent sur le fond rouge et blanc de notre drapeau,

treize étoiles, les unes blanches, les autres rouges ;
rouges sur fond blanc, blanches sur fond rouge ;

treize étoiles dont chacune représente l'un de nos districts.

Le district se compose de plusieurs communes ;
il a son chef-lieu.

Jadis, nos districts s'appelaient *dizains*. Longtemps, ils furent au nombre de sept, formant une petite confédération d'états libres dans les montagnes.

Déjà, les étoiles brillaient sur les étendards, et quand nos aïeux mouraient sur les champs de bataille, leurs derniers regards caressaient cette image de ciel et de Noël.

Belles étoiles blanches, belles étoiles rouges, que notre cœur vous reste toujours fidèle !



LE VALAIS

Le Rhône a creusé son sillon entre les montagnes du Sud et les montagnes du Nord ; les Romains appelèrent ce pays : La Vallée, le Valais...

Notre canton possède une unité géographique remarquable. De la Furka au Léman, il se confond avec le bassin du Rhône.

Sur la vallée centrale qu'arrose le fleuve, débouchent les vallées latérales ; celles qui descendent de la chaîne bernoise sont courtes, étroites, parfois profondes ; celles qui entaillent la chaîne valaisanne s'enfoncent, au contraire, très loin vers le Sud. La plupart même se ramifient, derrière la gorge qui les sépare de la plaine ; et, jalouses, elles cachent, dans les replis, de beaux villages de pierre et de bois.

Tel est notre pays : Un fond plat où coule le Rhône ; puis, de part et d'autre du fleuve, un coteau ; des vallées enfin qui s'élèvent jusqu'aux cimes.

Le Valais : Une barque dont les rameurs plongent dans les montagnes leurs rames immobiles.

LE RHONE

Il naît du glacier, il jaillit du pressoir de la montagne comme le jus du raisin, à l'époque des vendanges.

Seulement, ici, les vendanges durent toute l'année, depuis des siècles et des millénaires.

Il jaillit du glacier, là-haut, à la Furka ; il n'est d'abord qu'un torrent parmi tant d'autres torrents qui prennent leur course vers la mer.

Mais lui est le torrent-Roi.

Il chante dans la vallée de Conches ; il bondit, roule, tombe et chante parce qu'il est heureux, comme un jeune taureau, d'être en liberté.

Il atteint la plaine. Sous les belles coupoles de Brigue, il s'apaise et prend conscience de sa dignité de fleuve.

De droite et de gauche, les torrents et les rivières lui apportent leur tribut. Il les emporte, il grossit, il s'enfle, se gonfle. De la Viège presque aussi volumineuse que lui, il ne fait qu'une gorgée...

Il descend, berçant dans ses flots l'image des bourgs et des villes. Notre-Dame de Valère le bénit, du haut de son rocher.

Ainsi s'échappe-t-il enfin de ce pays de montagnes. Après Saint-Maurice, il s'étale et rit, puis, taureau fatigué, se couche. Longtemps, il va dormir dans la belle étable du Léman.

Mais au loin, la mer bleue l'appelle. Il se lève, reprend sa course, mugit. Personne ne pourra plus l'arrêter. Le voici qui trempe ses sabots jaunes dans l'eau transparente de la Méditerranée.

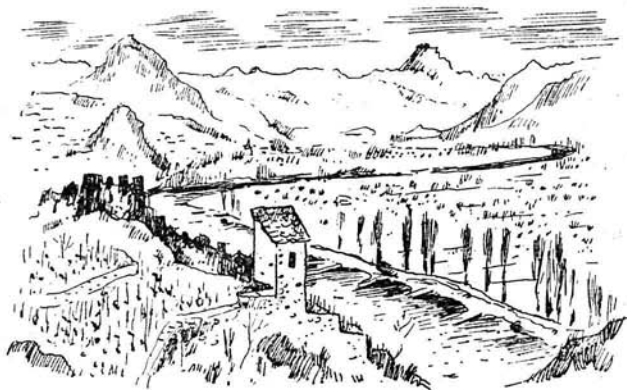
LA PLAINE

La plaine est formée des alluvions grasses du Rhône. Pendant des millions et des millions d'années, les eaux ont érodé les montagnes, entraînant avec elles la terre, les pierres et le sable. La plaine reçoit ainsi ce que les rivières et le fleuve lui apportent sans relâche.

Pendant des millions d'années, le fleuve erra librement dans la plaine. Entre les cônes d'alluvions des rivières, la plaine n'était que marécages coupés d'îles. Elle était malsaine et quasi improductive.

Il y a bientôt un siècle, les riverains du Rhône décidèrent de gagner à la culture les vastes étendues de marais qui n'attendaient que l'endiguement du fleuve pour offrir aux hommes leurs produits.

Pendant trois quarts de siècle, on construisit des digues ; le fleuve, enfermé dans son lit, n'inonde plus la plaine et la plaine valaisanne est devenue l'un des plus beaux vergers du monde.



LE COTEAU

Au-dessus de la plaine, sur la rive droite du Rhône, le coteau, de Fully à Loèche, est planté de vignes.

C'est une région très sèche, caillouteuse, peu propice à la culture. De hautes murailles brisent la pente trop rapide. Seuls, les ceps, qui ont des racines très profondes, peuvent tirer de ce sol leur nourriture.

C'est ainsi que la vigne est devenue l'une des principales ressources de notre pays.

Mais que d'efforts doit s'imposer le vigneron ! De mars à octobre, il pioche, taille, ébourgeonne, désherbe, attache, sulfate, arrose, sulfate de nouveau, désherbe de nouveau, pioche une fois encore et de nouveau arrose et sulfate. La vigne est exigeante et réclame sans cesse la présence de son maître.

Vers la fin de septembre, au début d'octobre, sonne enfin l'heure joyeuse des vendanges.

Le Valais produit les meilleurs vins de Suisse.

Sur la rive gauche, le coteau se prête mal à la culture de la vigne parce que son exposition au soleil est moins favorable.

Les fruits, en revanche, s'y sentent à l'aise. La région de Charrat, de Saxon, de Riddes, en particulier, mûrit de merveilleux abricots.

La réputation des produits de la terre valaisanne est grande. Nous pouvons encore l'améliorer en ne vendant que des fruits de première qualité.

LES VALLEES

Les vallées, vues de la plaine, celle de la rive gauche, en particulier, paraissent inhospitalières.

Une gorge, presque toujours, en barre l'entrée. On se demande comment on peut y pénétrer.

Mais, bientôt, on voit un lacet de route qui monte, se glisse, revient sur lui-même après avoir décrit un audacieux tournant. Et brusquement, il s'enfonce dans la montagne.

Les pins, un moment, l'accompagnent. Puis les sapins et les mélèzes descendent à la rencontre du voyageur. La route se coule toujours entre des précipices.

Brusquement, la colline tourne ; d'ici, la vallée ouverte se découvre.

Les montagnards ont tourné et retourné ce sol ; ils ont gagné sur le ravin des parcelles de champs où ils cultivent, sur des murailles, le seigle, la pomme de terre, les légumes.

Au-dessus des champs, superposés comme les marches d'un escalier, se trouve le village de pierre et de bois.

Au-dessus du village, il y a de jolies prairies en pente, séparées les unes des autres par des *bisses*.

Puis, la robe bleue de la forêt recouvre la terre jusqu'aux alpages qui confinent aux glaciers et aux cimes.

Les hommes vivent ici une existence difficile mais belle parce qu'ils demeurent encore à peu près libres de la plupart des contraintes qui pèsent sur les citadins.



LES GLACIERS ET LES CIMES

Jadis, l'homme avait peur de la montagne, de cette région haute qu'habitaient seuls les animaux sauvages.

Ils la croyaient peuplée de créatures mystérieuses, jalouses de l'inviolabilité de leur royaume.

Mille légendes nous rappellent la présence, au-dessus des alpages, de dragons, de ouivres, de géants, de rois barbares, de revenants, d'âmes en peine qu'il fallait bien se garder d'irriter.

Peu à peu, les chasseurs ont forcé le secret des solitudes.

Puis sont venus les alpinistes.

Aujourd'hui, tous les glaciers ont été parcourus en tous sens ; les arêtes, les cimes les plus escarpées, les plus difficiles d'accès ont été vaincues par d'audacieux grimpeurs.

Beaucoup ont payé de leur vie la conquête de la montagne. Leur mort n'aura pas été vaine puisqu'elle

aura ouvert à d'autres hommes le chemin d'une héroïque aventure.

Les alpinistes nous donnent souvent un bel exemple de courage.

Les villes altèrent de plus en plus le cours naturel de la vie humaine ; aussi, les hommes éprouvent-ils de plus en plus la nécessité de se retrouver dans la nature intacte et primitive.

Le développement de notre tourisme n'a pas de cause plus profonde.

Notre devoir est de défendre l'intégrité de notre nature contre les multiples menaces qui pèsent sur elle.



DE QUELQUES MOYENS DE DEFENDRE SON PAYS

Les soldats défendent le pays à la frontière contre tout agresseur qui manifesterait l'intention d'entrer chez nous.

Il est beau d'être soldat quand on ne menace la paix de personne, que l'on se prépare seulement à défendre son pays.

Cependant, notre pays, il nous faut le défendre contre d'autres agresseurs que les agresseurs armés.

Tout ce qui porte atteinte à la beauté, à la tranquillité de notre pays, à son honnêteté, à sa simplicité, à son silence, fait du tort à la patrie.

Un panneau d'affichage peut masquer le plus beau des paysages.

Une maison laide, aux formes étrangères, peut rompre l'harmonie d'un village.

Une usine bruyante peut tuer le silence d'une vallée.

Un commerçant malhonnête suffit parfois à nuire à la bonne réputation de tout un pays.

L'abandon de nos costumes, de nos patois, de nos traditions nuit à notre renom de simplicité, d'originalité qui nous vaut la sympathie de tant de voyageurs.

Arracher les fleurs, détruire les arbres c'est aussi nuire à son pays.

Accepter de vivre dans des maisons sales c'est encore nuire à son pays.

Détruire les trésors du passé c'est encore et toujours nuire à son pays.

LE BARRAGE

Un jour, des ingénieurs sont montés dans la montagne. Ils ont mesuré le débit de la rivière, étudié la composition des roches, toisé, évalué, calculé. Puis ils sont repartis.

Presque aussitôt après, nous avons vu paraître les entrepreneurs. Ils ont construit une route, un téléphérique, une ligne électrique.

Déjà, les ouvriers éventraient la montagne. De puissantes machines arrachaient la terre ; la dynamite faisait sauter les rocs ; des tunnels s'ouvraient dans la montagne.

Enfin, les bétonneuses se sont mises au travail. D'un jour à l'autre, nous avons pu voir naître le barrage.

Déjà, derrière le barrage, l'eau s'accumulait.

Déjà, dans la conduite souterraine, l'eau tombait sur des turbines ; en tournant, les dynamos engendraient de l'électricité.

Déjà, cette force invisible faisait marcher les locomotives, les machines dans les usines et les fabriques ; déjà, elle éclairait les villes et les maisons.

Le barrage continuait de monter vers le ciel au milieu d'une fourmilière d'ouvriers.

Maintenant, il est fini : Il y a, au fond de notre vallée, ce grand œil ouvert sur le ciel.

Les nuages s'y mirent au passage ; l'image des montagnes s'y renverse.

Le lac est beau derrière son mur infranchissable.

Parfois, le génie des hommes complète la beauté de la nature.



MATHIEU SCHINER

L'âme du Valais s'incarne dans Mathieu Schiner.

Il ne fut d'abord qu'un petit chevrier de village, le fils d'un paysan de Mühlebach, l'enfant pauvre d'une famille nombreuse.

Il apprit à lire et à écrire chez son oncle, le curé d'Ernen. Tôt, il comprit que pour faire de grandes choses, dans le monde, il devait s'instruire. Il étudia dans les écoles de Suisse et d'Italie.

Ordonné prêtre, il revint dans son pays, fut vicaire d'Ernen où ses sermons, son intelligence attirèrent sur lui l'attention de son évêque et d'un riche seigneur : Georges Supersaxo.

Bientôt, Mathieu Schiner devint Evêque de Sion. Il s'adonna à sa tâche avec un zèle dévorant, construisant des églises, visitant les paroisses, dirigeant le pays d'une main de fer.

Le Pape étant menacé par les armées françaises : Schiner se fit chef de guerre pour défendre la papauté.

Ses premières victoires lui valurent de devenir évêque de Novare et légat pontifical. Tous les fils de la

politique européenne, en ce premier quart du XVI^e siècle, il les tient dans ses mains.

Vaincu à Marignan, il ne perdit pas courage; on le trouve à la cour du roi d'Angleterre, à la cour de l'empereur d'Allemagne, à la Diète helvétique. Son but : Restaurer l'unité de l'Europe sous la tutelle du pape et de l'empereur.

Elu cardinal, il vécut les dernières années de son existence à Rome, faillit devenir pape et fut emporté par la peste en 1522. Il fut enseveli dans la Ville éternelle.

L'âme du Valaisan s'incarne dans Schiner. Le pauvre berger de Mühlebach possédait une volonté que rien ne pouvait fléchir ; il avait en lui la rudesse de ses montagnes, le courage de ces paysans qu'aucune épreuve ne décourage.

Homme de foi profonde, il lutta sa vie entière pour son Dieu et son Eglise.

Violent comme ceux de sa race, batailleur, il ne craignit pas la guerre et cet homme d'Eglise fut un chef lucide sur les champs de bataille ; intelligent, dur pour lui-même et pour les autres, il ne recula devant rien pour arriver à ses fins ;

avide de gloire, besogneux d'argent comme les hommes d'un pays pauvre, il acquit gloire et fortune grâce à sa ténacité, à son travail, à son intelligence.

Orgueilleux, inflexible, rude mais vif, intelligent, courageux, il eut tous les défauts et toutes les qualités des Valaisans.



LES VILLES VALAISANNES

MONTHEY

Qui, venant du lac, remonte la vallée du Rhône, trouve, à sa droite, une ville gaie, industrielle, accueillante : Monthey.

Derrière elle, s'ouvre le val d'Illiez que la Vièze traverse. C'est une vallée riante, moins aride que les vallées du haut Rhône, moins sèche aussi ; quand, l'été, les prairies d'Hérens et d'Anniviers ne sont plus que brûlures, les prés de Troistorrents et de Champéry restent verts.

Monthey, au pied d'une forêt de châtaigniers, est le chef-lieu du Valais lémanique. Ses habitants ont des mœurs douces ; tournés vers l'ouest, ils participent à la vie de la Savoie et du pays de Vaud presque autant qu'à la vie valaisanne.

Monthey possède des industries florissantes ; sur sa place de foire, se rencontrent les gens d'Illiez et de Vouvry, du Bouveret et de Massongex, de Collombey et de St-Gingolph. Tout le Valais occidental se serre, aux jours de grand marché, sous les murs du château.

Monthey, petite ville heureuse sur les alluvions de sa rivière, à l'ombre des hautes cheminées.



ST-MAURICE

St-Maurice, porte occidentale du Valais...

La ville se serre entre le fleuve et le rocher ; elle s'appuie au rocher dont s'ouvre derrière elle le demi-cercle, comme une douve.

L'église primitive naissait du rocher lui-même ; sur les reliques des martyrs, de toute l'Europe, les chrétiens venaient en pèlerinage.

St-Maurice fut une des capitales de l'ancienne Bourgogne ; depuis le Ve siècle, une abbaye y dispense les lumières de la science et de la foi.

Cette abbaye possède un trésor où l'on peut admirer des témoins du plus lointain passé.

Ville d'études, St-Maurice accueille encore une jeunesse nombreuse, désireuse de s'instruire.

Au-dessus de la ville, une chapelle est accotée au rocher ; dédiée à la Vierge, elle veille sur la ville et sur le fleuve qui, d'ici, n'a plus qu'une rive valaisanne.

St-Maurice, porte occidentale du Valais.

MARTIGNY

Quelle place est mieux choisie ? Martigny occupe un carrefour ; du Nord au Sud, d'Est en Ouest, les routes se croisent à ce confluent du Rhône et de la Dranse.

Martigny, l'Octodure romaine, a profité de cette situation privilégiée. Elle surveille les routes de France, d'Italie et de Suisse qui se coupent ici au cœur des Alpes.

Le Saint-Bernard est l'un des cols les plus illustres de l'Europe ; par la Forclaz, accèdent en Valais les touristes de Savoie.

Martigny, carrefour, terre de passage.

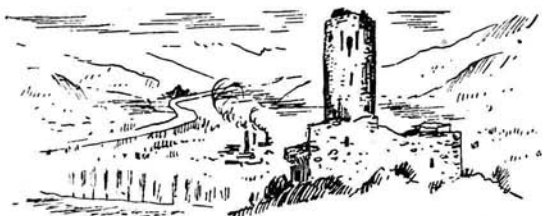
La Dranse, souvent, rabattit les prétentions de la ville ; sans la turbulence de cette rivière, Martigny serait peut-être la capitale du Valais.

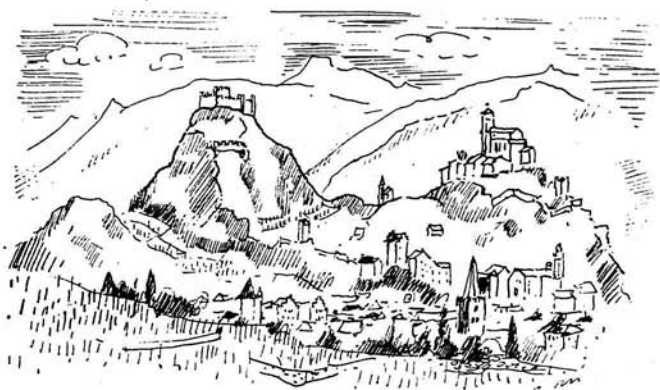
Jusqu'à la fin du VI^e siècle, le siège de l'Evêché était à Octodure.

Mais, Sion, grâce à ses collines rocheuses, fut déclarée plus sûre.

Martigny retomba au rang de bourg secondaire.

Comme Monthey, c'est une cité industrielle et active. Sous la Tour de la Bâtiaz, elle travaille ferme à étendre une prospérité économique réjouissante.





SION

Sion, ville des collines...

Montorge, Tourbillon, Valère, lui tressent une couronne de prince; c'est elle, d'abord, qui lui donne son charme incomparable.

Le château et l'église, sur leur socle élevé de pierre, semblent issus de la pierre même comme une fleur naît de la tige qui la porte.

La plus ancienne ville, qui fut romaine, occupait l'espace qui sépare Tourbillon de Valère; une muraille la coupait de la plaine.

Puis, la cité descendit des collines, s'installa sur les alluvions de la Sionne, s'étendit vers le Rhône.

Sous la tour romane de sa cathédrale, elle prospéra, recevant en ses marchés les habitants de tout le Valais central.

D'Hérens, de Savièse, de Nendaz, de Conthey, de St-Léonard et d'Ayent, d'Arbaz et de Vétroz, d'Ardon et de Chamoson, de Bramois et de Salins, affluent vers la capitale les longs cortèges des jours de foire et des jours de vendanges...

Sion, siège de l'Evêché, du gouvernement, ville d'études, ville de tourisme, se développe de manière réjouissante.

Entre le coteau et le fleuve, sous ses collines, ceinte de vergers et de vignes, elle poursuit dans le temps l'accomplissement de son heureux destin.

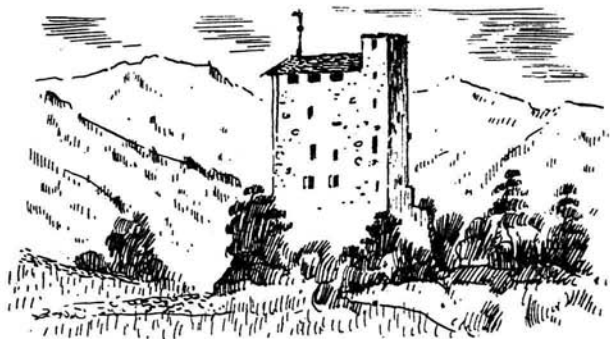


LA CITE

*Petite ville au pied du mont,
Entre le fleuve et la colline,
Que notre destin s'enracine
Dans ton roc et dans ton limon !
Tes vieux châteaux hissent au ciel
Leurs silhouettes de légendes ;
Les clochers tendent leurs guirlandes
Depuis le temps originel.*



*Cité de gloire au long passé
De sang, de courage et de larmes :
Mais le présent mêle ses charmes
Aux charmes des temps dispersés.
Le rossignol, dans tes jardins,
Chante l'amour aux heures lentes
Et les cigales irritantes,
Les jours d'été, sont au lutrin.
Les amandiers tissent leurs fleurs
Sur la colline aux anémones ;
Les pressoirs emplissent l'automne
De vins joyeux et de splendeur.*



SIERRE

Sierre égrène ses maisons le long de la grand' route qui, par le Simplon, conduit en Italie.

Chef-lieu de la Noble Contrée, à la porte du val d'Anniviers, elle attire dans ses murs les voyageurs, les touristes et les montagnards.

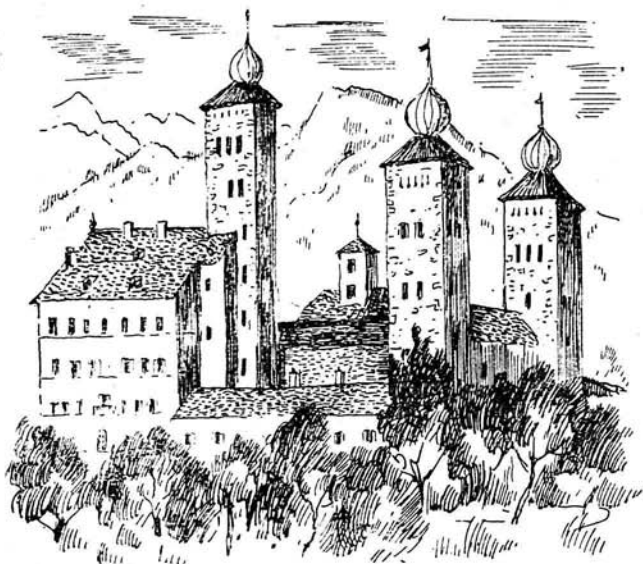
Le Rhône s'écarte d'elle, la laissant jouer à cache-cache avec ses vallons, ses collines, ses creux, ses petits lacs et ses tours.

Tour de Goubing, Géronde, vieux Sierre ; émeraude des eaux paisibles ; pinèdes sèches où chantent les rossignols : Sierre est au centre d'un paysage vivant que dominent les hautes murailles de Venthône.

Non loin, Chippis travaille dans sa fournaise ; au levant, la forêt de Finges tire sa barre de verdure.

Un petit train grimpe contre la pente, scarabée en marche vers la montagne.

La vigne fait son vin, le verger mûrit ses pommes ; Sierre se chauffe au soleil de ses armoiries.



BRIGUE

Brigue occupe une position toute semblable à celle de Martigny.

Au pied du Simplon, à l'endroit où toutes les voies se croisent, elle est une ville de passage.

Les lignes de chemin de fer rayonnent en étoile.

De hautes coupoles la dominent; le château Stockalper rappelle les splendeurs passées.

Chef-lieu du Valais alémanique, Brigue est ville de commerce, ville d'études et ville de tourisme.

Porte orientale du Valais, elle s'ouvre sur l'Italie.

VALAIS, PAYS DE CONTRASTES

Tel est mon pays, ce Valais de pierre et de glace, mais aussi de vergers, de vignes et de fraiseraies...

Pays pauvre et riche ; pauvre en sa montagne rocheuse ; riche des alluvions de son fleuve.

Pays brûlant, l'été, pays de chaleurs méditerranéennes, pays de sécheresse ; mais pays aux longs hivers neigeux où les eaux, parfois, se fâchent et inondent leurs rivages.

Pays de plaine, pays de montagne ; pays de l'aman-dier et pays de l'arolle ; pays du bon vin et pays du fromage à raclette...

Valais, pays des contrastes, mon pays !



MON PAYS

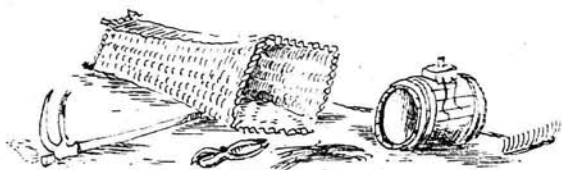
*C'est un pays que symbolisent
Treize étoiles d'argent;
Peuplé de claires églises
Sous les sommets blancs.*

*Les hommes aux visages rudes
Tirent leurs aliments
D'un sol pierreux que dénudent
Le soleil et le vent.*

*Quand le fœhn noir presse vendange
Aux pressoirs des glaciers
Le Rhône enfle sa louange
Sous les abricotiers.*

*Plus haut que la plaine féconde,
Assise au mur, la vigne,
Fidèle à sa consigne
Couve la grappe blonde.*





CHAPITRE VIII

LES SAISONS ET LES TRAVAUX

LE REVEIL DE LA TERRE

La terre a dormi tout l'hiver sous sa couverture de laine blanche.

Blanche, la terre ; blancs, les toits de nos maisons ; blanches la forêt et les montagnes : le pays tout entier semblait dormir sous une couverture de laine blanche...

Mais, un soir, le foehn s'est levé. Rude, violent, il a roulé sur le col ; du col, il est descendu en rafales dans la vallée ; il a atteint la plaine, courbant les arbres, sifflant, hurlant, se réchauffant de sa propre colère ; et quand il est arrivé dans la plaine, la neige s'est mise à fondre.

La neige s'est mise à fondre ; nous avons vu la terre, reparaitre autour des ceps du coteau, la terre noire où bouillonnent les sèves.

La vigne a paru se couvrir de roses noires...

Puis, il n'y a plus eu de neige du tout, sur le coteau, plus que cette grasse terre noire offerte aux travaux des hommes. Alors, ceux des villages sont descendus vers leurs vignes ; ils ont cueilli les premières fleurs d'amandiers.

LES AMANDIERS EN FLEURS

Sur les coteaux de la rive droite, en bordure des chemins et des vignes, dès le début de mars, fleurissent les amandiers.

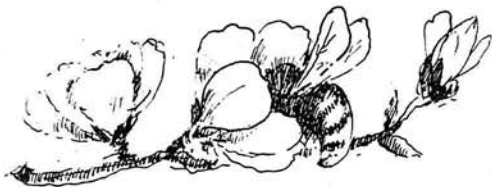
La plaine, encore, paraît morte; la neige, sur le versant nord des montagnes, descend encore jusqu'au Rhône. Au-dessus de la ville, de gros bourgeons n'attendent plus qu'un signe pour déplier leurs pétales.

Les branches aiment à s'abriter le long d'une muraille; les rayons y sont plus tièdes; voici, dans le secret du matin, la première fleur.

Les pétales sont frais et doux, blancs et roses autour d'un cœur rose. Comme on les sait fragiles dans la tiédeur printanière ! Pourvu que la nuit ne les détruise pas, dont la fraîcheur tourne encore au gel !

Le printemps nous offre cette première image de sa joyeuse abondance. Bientôt, les pétales neigeront comme des flocons de Noël; le chemin sera blanc sous nos pas. Alors, paraîtront les premières feuilles.

Aujourd'hui, les amandiers en fleurs sont vivants comme des ruches. Les abeilles, ivres de bonheur retrouvé, plongent, en bourdonnant, leurs têtes dans les pistils puis s'en vont, titubantes. Le printemps leur appartient.





LES VIGNERONS

Les vigneron s'impatientsaient.

Ils avaient bien défoncé quelques parcelles, durant l'hiver, mais en se soufflant dans les mains. Aujourd'hui, ils reprennent la pioche et la pelle; la joie du bon travail leur est rendue.

Ils entrent dans la vigne; la terre molle se marque de l'empreinte de leurs pas; elle semble les reconnaître, elle les accueille, elle leur dit : « Dépêchez-vous !... »

Il faut porter le fumier, du chemin où l'amena le camion, à la parcelle, l'étendre, puis couper les sarments, les lier en fagots, les éloigner de la vigne, aérer cette terre si longtemps contrainte par l'hiver, piocher toute la journée, piocher sans relâche jusqu'à l'heure de midi.

Quand sonne l'angélus du milieu du jour, la mère arrive; elle apporte le repas; ils s'asseyent en rond autour d'un feu que le vent incline en vous chassant de la fumée dans les yeux.

Le soleil joue avec les nuages ; il paraît, disparaît, revient; il fait tiède, tout à coup, puis le vent chasse devant lui une pincée de froid. Une épaisse nuée lâche quelques gouttes de pluie; mais voici la lumière; le coteau se dore; les ouvriers enlèvent leur veste.

Temps des caprices, premier printemps de la vigne ; là-haut, les villages de la montagne sont encore ensevelis dans la neige.



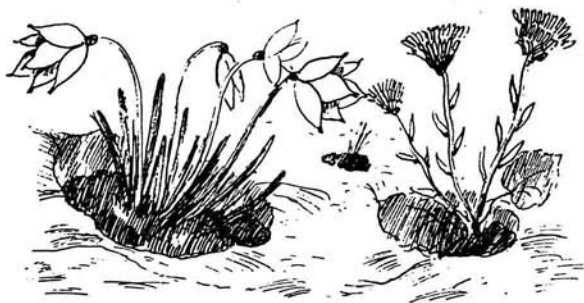
LE PREMIER PRINTEMPS AU VILLAGE

Au village, là-haut, rien, encore, n'a profondément tressailli. Aux toits, pendent de longues chandelles de cristal. Vers midi, dans le jeune soleil, la stillation commence. Les gouttes creusent de petits cratères noirs dans la neige. Les villageois, impatients, vont jeter des cendres sur les champs pour hâter le départ de l'hiver.

Les nuits demeurent très fraîches. Le gel craquant, chaque matin, recouvre la terre. Long, long hiver, sur nos montagnes ! Il n'y aura bientôt plus de foin dans la grange et pas une tige encore n'a pu reverdir.

Il faut attendre le mois d'avril. Alors, quand même, un trou se fait dans la couverture de laine blanche. On voit paraître la bonne terre reposée. Un trou, deux trous : ils vont à la rencontre l'un de l'autre et bientôt, la prairie se découvre tout entière.

De merveilleuses petites fleurs naissent, en bordure de la neige, les crocus, les perce-neige, les tussillages, le long des ruisseaux. Cette fois, le printemps nous appartient, à nous aussi. On ne pourra pas nous le reprendre.





LE PECHER EN FLEURS

A peine le vent arrache-t-il les pétales des amandiers que le pêcher fleurit.

De tout l'hiver, on n'avait pas pris garde à son existence : nu, frileux, collé à la muraille, il tenait si peu de place dans le monde qu'on ne le voyait pas.

Tout à coup, il allume une ronde flamme rose au milieu des vignes et nous n'avons plus d'yeux que pour lui.

Où prend-il tant de force et tant de lumière, cet arbuste délicat ? Il brille comme un feu doux, dans la vigne noire et grise. D'en bas, on découvre cette tache rose, presque irréelle, en bordure des talus.

Pêcher en fleurs ! On ne voit plus que lui, plus que cette poussière rose suspendue, ces taches de bonheur. L'arbuste n'a plus de dessin précis. C'est une note de l'air, une nuance du ciel dans le vent aigret de mars. La couleur hésite entre le rose et le vermillon. Elle semble flotter dans l'espace, sous les longues bandes de pierres grises que sont les murailles.

L'été, nous irons cueillir les pêches de vigne, douces, chaudes, veloutées.

MAINTENANT LA PLAINE...

Maintenant, la plaine est éveillée. Après le passage du premier fœhn, elle avait replié le bras sous la tête et s'était rendormie. Le coteau se couvrait de fleurs délicates qu'elle dormait encore. Tout à coup, elle s'est éveillée. Déjà ! a-t-elle semblé dire, en regardant les pêchers en fleurs. Il est temps.

Rejetant les derniers lambeaux de ses couvertures, elle s'est dépêchée. Les peupliers, le long du Rhône, sont tout à coup devenus blonds, au haut de leurs flèches flexibles. Ils verdiront demain. La forêt des abricotiers s'anime. Dépêchez-vous, dépêchez-vous, crient les pêchers. C'est si bon d'être en fleurs ! Des milliers de radicelles quêtent dans le sol les sèves douces. Des milliers de rameaux boivent du soleil dans l'espace. La vie monte, de cellule en cellule. A l'extrême pointe de l'arbre, se pose la couronne de la première fleur.

Maintenant, c'est comme si un voile rosé était tendu sur la plaine. Il a neigé peut-être des pétales, cette nuit. Pourvu que le gel ne vienne pas tout anéantir !

Les hommes placent les chaufferettes sous les arbres. Ils lutteront de toutes leurs forces au besoin, contre le froid des nuits d'avril.

Ils consultent tout le temps le thermomètre. Les jours passent. La terre s'échauffe. Les pommiers fleurissent et déjà, grattant le terte de limon, le doigt découvre la baguette blonde d'une asperge.

LA VALLEE EN FLEURS

Déjà fondent les flocons sur les abricotiers de la plaine; les cerisiers font une poussée de fièvre. Ils se sont oubliés, sans doute ! Ne doivent-ils pas, les premiers, sur la table des hommes, apporter des fruits mûrs ? Où prendront-ils le temps de les mûrir ?

Vite, ils s'habillent de mousseline, comme les communiantes de Pâques. Comme ils sont purs; comme ils sont blancs ! Un rien les froisse; ils attendent, ils s'impatientent, ils comptent les jours. A fin mai, comme les enfants, ils se mettront en guise de boucles d'oreille, de belles cerises rouges.

Mais la plaine tout entière n'est plus qu'un verger fleuri.

Montons sur la colline; asseyons-nous sur un mur du coteau. La lumière tombe en nappes égales; elle coule sur les pentes où se prolonge l'hiver, tombe sur la plaine. La neige proche donne plus de grâce à la présence des fleurs. Là-haut, la nuit coud encore des dentelles de glace à la frange des torrents. Nous ne voyons plus, dans la plaine, que des fleurs.

Des fleurs, des fleurs, à perte de vue, le long du Rhône, des fleurs blanches, des fleurs roses, des fleurs roses et blanches. Entre les pommiers ronds, s'élèvent les vagues courtes des poiriers. Un prunier n'est plus qu'une torche de givre; la plaine entière n'est plus que neige, givre, mousseline, écume. De vague en vague, de creux en bosse, le regard flotte sur une mer de fleurs.



LES TRAVAUX DU PRINTEMPS

Le vent arrache aux abricotiers des poignées de fruits chétifs. Il y a toujours un peu de vent, dans la plaine. Le matin, il accompagne le fleuve; dès midi, il remonte du lac vers la fournaise de la vallée. Car il fait chaud, déjà. A peine, chez nous, crie-t-on au printemps que voici des chaleurs estivales.

Les paysans ne connaissent plus un instant de répit. Quels efforts exige cette terre pour produire des corbeilles de fruits ! Ils se lèvent à l'aube, gagnent la parcelle plantée d'asperges, la fraiseraie, le verger; le vigneron monte à sa vigne. Gratter le sol, tailler, piocher, désherber, sulfater, sulfater les arbres, planter, repiquer, bêcher, fumer... Les femmes, les enfants même sont au travail, pliés en deux sur la terre, lui arrachant de force ce dont nous avons besoin.

Le dos leur fait mal : Courage ! Il faut. Demain, il serait trop tard. La plaine, au soleil, grouille d'hommes aux torses nus, cuivrés, presque noirs, de jeunes filles en salopette. Les pompes battent le rythme du travail. Les tracteurs, les camions, les jeeps roulent sur les routes et les chemins. Il faut se dépêcher.

Bientôt, les fraises rougiront; les cageots clairs luiront dans la fraiserie; on les verra dans toutes les villes, sur les bancs de tous les marchés. Les belles fraises du Valais feront la joie des enfants de la Suisse entière.

Mais pour qu'elles soient belles, pour qu'elles soient bonnes, nous devons nous dépêcher !



HOMMAGE A CEUX QUI ONT ASSAINI LA PLAINE

Autrefois, le Rhône vagabondait librement dans la plaine. Il y maintenait d'immenses marécages. Les roseaux frissonnaient seuls au-dessus des flaques où pul-lulaient des nuées de moustiques.

Les fièvres paludéennes sévissaient dans les villages riverains.

Ça et là, sur des îlots protégés, s'élevaient des touffes d'aulnes et de bouleaux. Quelques pinèdes s'allon-geaient sur un cône d'alluvions. La route évitait la plaine, suivant le bas du coteau. La plaine était à peu près im-productive.

Il devait être un peu fou celui qui, le premier, osa disputer au Rhône les marécages de la plaine. Mais enfin, il osa. Alors, commença la longue bataille. Il fallut emprisonner le fleuve, lui tracer un chemin entre des digues. Pendant un demi-siècle, les hommes, retroussant leurs manches et leur pantalon, descendirent dans les boues du Rhône, creusèrent, entassèrent pierre sur pierre, élevèrent des murs, sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, exhaussant les berges, commandant aux eaux d'être sages.

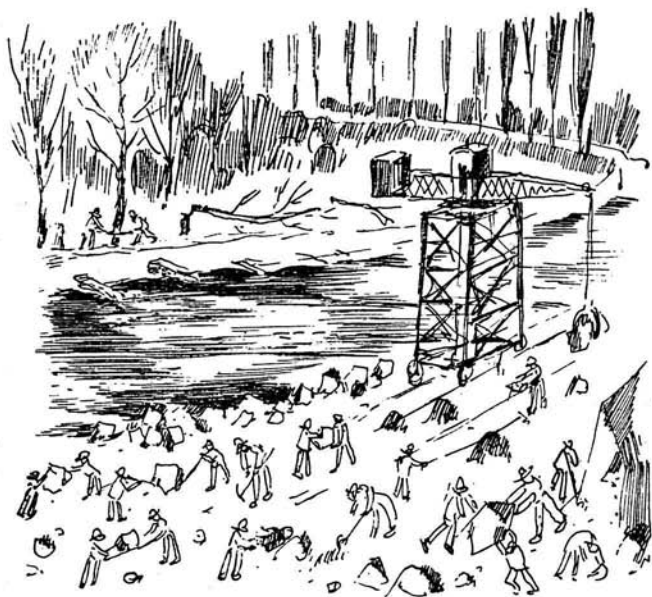
Les eaux riaient, laissaient faire. Sans doute, pen-saient-elles : — Nous verrons bien ! Quand ils auront fini, nous démolirons leurs jouets en moins de temps qu'il n'en faut pour charger une brouette. Dépêchez-vous, pauvres insectes prétentieux !

Un jour, ce fut fini. Le Rhône coula dans son lit endigué. Il souffla, gronda, se fâcha, cogna, enfla ses

bouillons en tumulte : La digue ne céda pas. Le Rhône était prisonnier.

Alors, on se mit à défricher la plaine. Il fallut raser les taillis, tourner, retourner ce sol trop lourd, l'aérer, le rendre meuble. Des années et des années encore à l'arroser de sueurs, à le pétrir comme une pâte. Années de peines, années de doute, années de craintes. Il suffirait que le Rhône de nouveau, commande, pour que ce long effort des hommes soit anéanti.

Les marécages d'hier, regardez, préparent aujourd'hui les plus beaux fruits du monde. Une forêt féconde balance au-dessus des herbages sa chevelure au vent.





PRINTEMPS DE LA MONTAGNE

Et là-haut, que font-ils en ce printemps qui maintenant, à grands pas, s'avance ?

Le village ressemble à un rucher au soleil. Le chemin zigzague entre les prés et les champs. Il fait chaud, déjà. L'école est fermée. Mai triomphe.

Il faut porter la terre du bas au haut de la parcelle ; la pente est si déclive que la terre glisse. On la reprend, chaque printemps, dans la civière ; on la remonte.

On fume les prairies et les champs. Les mulets se suivent, à la queue leu leu, sur les chemins. De part et d'autre du bât, pendent les sacs dégoulinants. Les hommes sont descendus aux vignes ; les filles tirent la longe, en tricotant.

Au retour, elles se hissent sur le bât.

Ce n'est pas encore tout à fait le printemps, dans la montagne. Il suffit d'une rebuffade pour replonger le village dans la neige. Le soleil met tout à coup de grandes taches sur la pente ; l'ombre d'un nuage passe, comme l'ombre rapide d'un oiseau.

On entend chanter le coucou.



LES TRAVAUX DU PRINTEMPS, A LA MONTAGNE

Donc, on remonte d'abord la terre du champ. Le père pioche et remplit la civière; la fille et le garçon, elle devant, lui derrière, portent le fardeau. Ils montent, ils descendent, remontent. Ainsi tout le jour.

Les mains crevassées leur font mal; d'un balancement vif, il font basculer la caisse remplie de terre. La fille lâche l'une des poignées et la terre s'éboule en mince pyramide.

Puis, on attelle les mulets à la charrue. Au printemps, on sème du seigle, de l'avoine, de l'orge. Puis vient le moment de planter les pommes de terre. Le père, les grands fils, ouvrent le sillon à grands coups de pioche; les petits alignent les tubercules dans la terre. Il fait presque chaud, déjà.

Entre les maisons, s'étendent de petits jardins. Ils ne sont guère plus larges, souvent, qu'un tablier. On y plante quelques choux.

L'automne, dans la marmite, maman fera cuire les choux avec un morceau de lard.

Il faut aussi nettoyer les prés, les râtelier, étendre le fumier. Monter, descendre, descendre presque vers la rivière, remonter au village; monter *au mayen*; redescendre au village... Ils passent une partie de leur vie sur les chemins.

Déjà, le sol s'impatiente parce qu'il ne pleut pas. La terre s'écaille, à ras des gazons où fleurissent les esparcettes, le thym, la dent-de-lion. Il faut songer à aller lever le bisse.

ON LEVE LE BISSE

Parce qu'il fait déjà chaud, que l'herbe, sur les innombrables parcelles, fatiguée, se penche, ils vont *lever le bisse*.

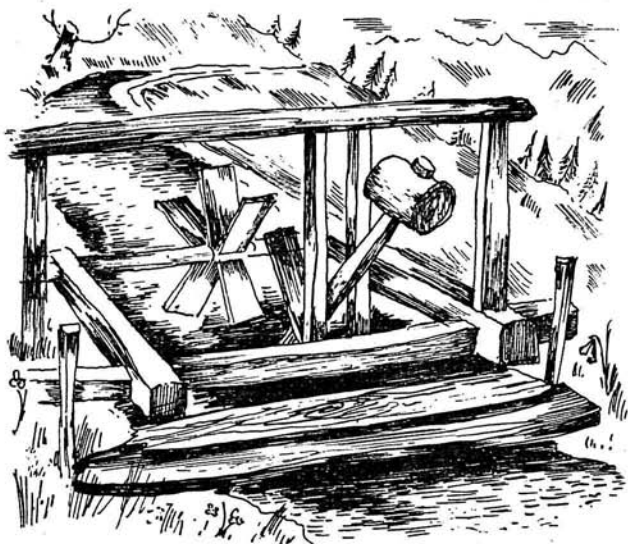
Ils se réunissent, tôt le matin, sur la place du village; les hommes portent des haches, des pics, des scies ou des maillets; les femmes ont la pelle sur l'épaule.

Le procureur dit à chacun ce qu'il doit faire. Par équipes, ils s'en vont vers le torrent. Les hommes réparent les chéneaux pourris ou détériorés par des chutes de pierre; les autres minent, faisant sauter des cailloux qui encombrent le canal; les femmes, enfin, vident le lit du bisse.

Tout le jour, ils travaillent de la sorte, allant à la rencontre les uns des autres. On entend des détonations sourdes; les haches s'enfoncent dans le tronc des mélèzes; les jeunes filles égrènent leurs rires jusqu'au soir.

Ainsi faisaient les pères, ainsi faisaient les grands-pères et toute la longue chaîne des aïeux jusqu'aux origines des temps. Le même *bisse* ouvre son sillon dans la pente; l'eau du même torrent apporte à nos prés, depuis les siècles des siècles, un remède contre la sécheresse.

Nous accomplissons les mêmes gestes; l'eau, de même, accomplit les mêmes gestes. Voyez : le canal est ouvert; l'eau entre dans le bisse; elle s'avance, elle tâtonne, elle coule. Bientôt, elle se répandra sur la prairie, de parcelle en parcelle. Chacun connaît ses droits, chacun prendra son exacte part. Elle se répandra sur le gazon menacé de brûlure. Elle est la vie et l'herbe croîtra. Le paysan, grâce à elle, ne connaîtra pas la famine.





LES EFFEUILLAISONS

Déjà, voyez la vigne : Les sarments s'enchevêtrent comme les broussailles d'un taillis. Ils poussent de tous les côtés à la fois, leurs vrilles blondes, leurs feuilles découpées comme des péninsules. Les grappes dessinent leurs grains plats... Il est temps de mettre de l'ordre dans cet emmêlement touffu...

Les effeuilleuses descendent par bandes des villages. Beaucoup d'entre elles sont encore des enfants à peine échappées de l'école. Elles sont toutes menues, dans la forêt désordonnée de la vigne. A peine voit-on paraître la tache claire de leur foulard.

Mais leurs mains ont appris les gestes essentiels ; prestes, elles dépouillent le sarment de ses entrejets puis nouent la touffe, à l'aide d'un fil de raphia, autour du cep. Les effeuillaisons n'ont pas d'autre mystère.

Quand sonne l'angélus de midi, on voit les filles se redresser sur la muraille. Elles sont vêtues de leurs fourreaux bleus, rouges, jaunes ; les foulards sont rouges ou blancs, noués sur la nuque ou sur le menton. Elles vont prendre leur sac, suspendu à la branche du pêcher. Elles mangent en silence dans l'ombre mince de l'arbre.

Que les journées sont longues dans l'implacable chaleur ! De nouveau toutes petites entre les ceps, pliées en deux pour désherber, puis, de nouveau, debout, elles se hâtent. Bientôt viendra la Fête-Dieu. Avec l'argent qu'elles auront gagné, elles pourront s'acheter de jolis souliers et un ruban neuf.

LA MONTEE A L'ALPAGE

Au début de juin, les troupeaux ont gagné les *mayens*. Maintenant, la saison les pousse plus haut encore, vers l'alpage.

Fin juin, début de juillet, les alpages accueillent les troupeaux. Tandis que les prairies basses attendent la faux, les bêtes foulent l'herbe courte des monts. C'est presque une fête que la montée à l'alpage.

Les petits bergers agitent des fouets sonores. Les vaches meuglent, se mêlent les unes aux autres, se battent, se donnent une reine pour la saison.

Les paysans aiment ces batailles, ces joutes impitoyables. Les bêtes belliqueuses s'observent d'un regard féroce, s'épient, se défient, s'affrontent. C'est en vain qu'on voudrait les séparer.

Elles sont chez elles, les petites vaches, dans leur royaume d'herbe, de pierre et de bois. Tout l'été, elles erreront sur les pentes rocheuses, au-dessus du monde des hommes, conduites par deux ou trois bergers. Plus de chaîne à leur cou, le soir, plus de place mesurée à l'étable. Le vaste espace est ouvert nuit et jour devant elles. Quand elles sont fatiguées, elles se couchent dans l'herbe, à l'ombre d'un rocher.



L'ETE

Nul ne l'entendit venir. Il s'est trouvé là tout à coup, au milieu des arbres, au milieu des ceps, dans le silence d'un monde surpris.

A peine avons-nous un printemps. Nous ne connaissons pas la douce chaleur mesurée. Notre pays est un pays excessif et nous allons sans transition des menaces du gel à la chaleur intense.

Dans la plaine, mai brûle quand la montagne demeure enveloppée de neige. Le calendrier ment.

On monte et chaque pas vous fait reculer dans le temps tandis qu'il vous porte en avant dans l'espace...

Dans la plaine, dès la mi-mai, nous nous trouvons en plein été.

L'été, maintenant, a gagné la montagne. Il est monté par vagues lourdes, chauffant les pierres, au passage, aiguisant la lame du chiendent, le long des talus, peignant en jaune les seigles, sur les parcelles.

L'été chauffe sa forge. L'air brasille et tremble; les chemins sont recouverts d'une épaisse poussière et

quand le car passe sur la route, il soulève comme un tourbillon de fumée.

L'absinthe argentée sent très fort. Le bisse chante jour et nuit. Le ciel est si bleu qu'il ressemble à une immense gentiane.



JOURNEES

Notre horloge, maintenant, c'est le cadran du ciel; nous nous levons à l'aube et, quand la nuit tombe, nous sommes si fatigués que nous allons dormir.

L'aube est humaine et douce; il fait bon travailler aux premières heures de la journée; on voit dans la

fraiseraie de petites formes rondes; la cueillette a déjà commencé.

Dans la vigne, le moment est venu des grands sulfatages. Les effeuilleuses sont reparties et déjà les grappes, maintenant nouées, tendent la peau de leurs graines. Le vigneron, plus que jamais, doit être attentif.

On voit s'iriser dans le soleil levant des nuages de liquides bleus qui flottent autour des ceps. L'homme pompe, pesant sur la poignée, tenant la lance de l'autre main. Il porte un large chapeau de paille. Il est bleu lui-même comme cette marchandise qu'il délaie dans le bassin. Il pompe. Il est lui-même semblable à une machine, apparemment insensible à la chaleur, à la fatigue, à la soif, à la longueur de la journée. Parce qu'il faut.

La journée s'avance : Elle n'épargne plus personne. On se plaindrait du soleil si l'on ne savait pas que rien ne nous est plus nécessaire que ses dons. Déjà, les abricots s'alourdissent au bout des branches ployées : *Encore, encore*, demandent-ils, au lieu de gémir et de se plaindre. Encore pour qu'ils deviennent beaux dans l'éclat de leurs couleurs. Encore pour que mûrissent la grappe du coteau ; encore pour que mollisse la chair des pommes ! Jamais nous n'aurons trop de cette bonne chaleur indispensable. C'est elle, la mère des fruits et des nourritures; elle les enfante à la maturité.

A midi, la plaine un instant déserte dort sous le poids du jour. Le soleil est immobile à l'extrême pointe du peuplier. L'ombre de l'arbre est si courte qu'elle abrite à peine le sommeil du paysan.

LES CRUES DU RHONE

Entre ses digues et ses peupliers, le Rhône enfle la voix. Là-haut, la neige fond, ruisselle. Mille torrents tombent de la montagne. Le soleil presse même les glaciers ; les rivières roulent avec fracas dans le fond des vallées ; de sourdes rumeurs emplissent la montagne. Tous ces flots convergent vers le Rhône qui, sous les peupliers, les emporte vers la mer.

— Pourvu qu'il ne déborde pas ! se disent, craintifs, les hommes...

On ne voit plus les digues ; le Rhône roule à pleins bords des eaux tumultueuses. Il suffirait de peu, d'un orage, encore, d'un trou de taupe dans la digue et le Rhône prendrait sa revanche. Il se ruerait dans la plaine, reconquérant son ancien royaume, dévastant les vergers, ensevelissant les fraiseraies sous des masses de pierres et de boue. Toutes les richesses seraient anéanties de ce Valais d'abondance. Près d'un siècle d'efforts, de luttes, de travail, le Rhône le détruirait en une nuit...

Mais il continue de couler entre ses berges. Il passe, il gronde, il noue son écharpe autour des alluvions des rivières et va, une fois encore, de part et d'autre de la plaine. Nulle issue que ce chemin que les hommes lui ont tracé, qui le conduit au lac. Il rase le tablier du pont mais il passe. Bientôt, les crues baisseront ; notre peur se dissipera et nous n'entendons plus la haute rumeur qui nous empêchait de dormir.



CHALEUR

Tant de rigueur accable la plaine que tous ceux qui peuvent reprennent le vieux chemin de la montagne.

Trente, trente-cinq degrés à l'ombre, marque la veine bleue du thermomètre. Le vigneron est à sa vigne ; le fonctionnaire sue, assis à son bureau. Les enfants et les femmes gagnent le petit chalet, au bord de la forêt de mélèzes.

Des camions ronflent au milieu d'un nuage de poussière. Les objets les plus hétéroclites s'entassent sur le pont. On monte : Déjà, un filet de fraîcheur descend de la montagne.

Là-bas, les villes, les bourgs dorment dans la torpeur inhumaine. L'intolérable chaleur accable les marronniers dont les feuilles pendent comme des mains coupées. Pas une fenêtre ouverte, pas un contrevent. Les rues sont désertes et la ville ressemble à une nécropole.

Là-haut, le vent du glacier roule sur la cime des arbres ; il chante le long du bisse où l'eau des arrosages bouillonne.

Cependant, les hommes peinent sur les prés trop secs. On les voit qui, d'un revers de poignet, s'essuient le front avant d'aiguiser la faux et de recommencer l'andain.



LES FENAISSONS

Ils ont tondu la croupe des collines, ils ont rasé le creux tendre du mont.

Dès l'aube, ils arrivent sur la prairie ; ils cherchent l'emplacement de la borne qui limite la parcelle et tracent, traînant le talon, la ligne droite que la lame va suivre. A chacun le sien.

Maintenant, ils fauchent. L'herbe humide du matin chante doucement sous la lame. Les enfants éparpillent les andains avec des fourches de bois. Les hommes vont de haut en bas, sans s'arrêter. L'andain terminé, ils affûtent la lame. La petite meule trempe dans l'eau du

coffin, suspendu à la ceinture.

Quand ils ont fauché la parcelle entière, ils vont boire à la régalade au petit baril de genièvre. Pour les femmes et les enfants, il y a du café au lait dans un seau.

Ayant repris souffle, ils gagnent une autre parcelle. Ils en possèdent tous un grand nombre et perdent beaucoup de temps sur les chemins. En marchant, les hommes allument leur pipe ; les jeunes filles rajustent leur foulard. Maintenant, le soleil est levé.

Le foin sèche au soleil. L'après-midi, les femmes prennent le rateau, étendent la serpillière, l'emplissent de tiges craquantes. — Une, deux... le fardeau est hissé sur le mulet. La charge, que le père retient d'une main sûre, brimballe sur la bête que les taons harcèlent. Ainsi, jusqu'à la grange.

Les enfants sautent sur la meule. Une fois, du moins, on leur permet de s'ébattre jusqu'aux limites de leur plaisir. Ils montent le long de la paroi, jusqu'au chas, se laissent tomber, crient de joie : Jeux utiles car ainsi se tasse le foin comme le tabac dans un paquet.

LA SECHERESSE

Depuis quand la pluie nous boude-t-elle ? De temps à autre, des nuages se bourrent le long des montagnes. Le vent semble rouler des outres pleines. Enfin ! Non. L'orage se déverse au fond de la vallée. Chez nous, il est tombé trois grosses gouttes chaudes...

La côte est comme du cuivre. Les foins étaient maigres : Nous n'aurons pas de regain.

Heureusement, au printemps, ils ont levé le bisse. Grâce à l'eau qu'il amène, ils peuvent, dans une certaine mesure, combattre la sécheresse.

La serfouette sur l'épaule, ils vont, jour et nuit, du torrent à leurs prairies. La nuit, on voit des feux qui errent dans la campagne : petits falots des hommes traqués par la sécheresse. Il n'y a pas de fatigue qui compte. Le jour, la nuit, ils conduisent l'eau du bisse sur le pré.

Chacun reçoit sa juste part qu'il ne faut point laisser perdre. L'eau déborde, se répand, pénètre dans le gazon de cuivre : Demain il reverdira.

Ils avaient fauché tout le jour ; quand se reposent-ils ? Ils se reposeront l'hiver. Maintenant, le travail presse, la sécheresse les talonne.



LES MOISSONS

A peine ont-ils entassé leur foin dans la grange qu'ils doivent penser à leur seigle. Depuis quelque temps déjà, nous admirions ce bel escalier d'or qui montait par degrés réguliers jusqu'au village. Jamais la vallée n'est aussi belle que dans cette robe de paille jaune. La pauvreté disparaît dans l'éclat des moissons mûres.

Les yeux s'attardent à contempler le spectacle des champs magnifiques. Qu'ils se dépêchent, car l'heure des moissons est venue; demain, les parcelles seront nues et le chaume craquera sous les semelles des glaneuses.

Le père porte sa faux sur l'épaule, comme les autres jours. Mais la mère et les enfants ont pris une faucille.

La lame chante haut dans les fétus épais et secs. Le seigle se couche; la faucille le ramasse en gerbe que, d'une main preste, les moissonneuses lient avec une poignée de paille.

Il ne reste plus qu'à étendre les gerbes les unes sur les autres. Il ne faut pas que les épis touchent le sol car ils ne tarderaient pas à germer. Si le ciel menace, on dresse les gerbes en moiettes.

Que la main soit délicate en ces travaux paysans !

Le seigle, serré dans la serpillière, prend le chemin du *racard*. L'hiver, on le battra sur l'aire lisse; le grain vanné sera conduit au moulin; le meunier rendra de la farine et le boulanger pourra cuire notre pain.

LES BERGERS

Tandis que ceux des villages, pressés par la sécheresse, courent d'un champ à l'autre, ceux de l'alpage trouvent le temps long.

Le troupeau rumine à l'ombre des derniers arolles; il s'est repu d'herbe tendre, tout le matin; l'heure n'est pas encore venue de la traite. Les bergers regardent vers la vallée. L'un d'eux saisit le cor et joue un air mélancolique qui tombe comme un appel jusqu'aux haumeaux.

Il est vrai que ceux de l'alpage aussi se lèvent tôt, à la pointe du jour. La traite est pénible; souvent, là-haut, il fait froid... Puis ils mangent du pain et du fromage, boivent le lait frais; les bergers conduisent alors les troupeaux au pâturage; le fromager pousse la chaudière sur le feu.

Une seconde traite a lieu à la fin de l'après-midi. Les bergers portent, fixée par une ceinture au bas de leur dos, une chaise à pied unique; ils s'accroupissent : la chaise est à la bonne place. Ils n'ont pas à s'en occuper.

La nuit vient; groupés autour du feu, ils jouent à la *mourra*, rient, plaisantent. Mais, souvent, le temps leur semble long.

Ils ont le teint frais des bébés qui se nourrissent de lait, la barbe longue; ils portent de grosses chaussures crottées. On aimerait à leur dire, parfois, de se laver plus souvent...



DES LA MI-AOUT...

Dès la mi-août, tout le pays attend.

La vigne, d'abord. Le vigneron s'est assis devant la guérite. Il attend. Que pourrait-il entreprendre encore qui faciliterait la maturité des raisins ? Une fois encore, il a désherbé afin que le soleil puisse entrer librement entre les ceps. Le soleil n'est plus le même. Il chauffe encore les pierres : il ne les brûle plus. La nuit dépose sur les grappes une buée grise que le soleil absorbe, le matin ; puis il dissipe les premières traînées de brume, le long du fleuve.

Les grappes sont « tournées » ; les enfants s'impatientent.

Nous sommes encore loin, pourtant, des vendanges et le village, lui aussi, attend. La grande hâte est passée, des fenaïsons et des moissons. Les collines ne résonnent plus du chant des enclumes. Les ombres s'allongent déjà sous les frênes mais ce n'est pas encore l'heure des regains.

La plaine attend, elle aussi; on a fauché les regains; les pommiers sont chargés de pommes mais, sauf les variétés précoces, les pommes ne sont pas mûres.

Trop tôt pour les semailles, trop tôt pour les vendanges, trop tôt pour dépouiller les arbres : Le pays attend.

Ceux de la montagne préparent du bois pour l'hiver. Enfin, ils ont un peu de loisirs entre l'été et l'automne qui frappe à notre porte.

L'AUTOMNE

Un peu de neige saupoudre la cime des montagnes. Il faisait chaud : Un peu de pluie est tombée, cette nuit. Le matin, nous avons compris que tout était changé.

Qu'est-ce qui est changé ? Le soleil est plus bas à l'horizon. La vie se retire des montagnes. Les troupeaux descendent des alpages. Pourtant, le ciel reste pur et les journées sont douces plus qu'elles ne l'ont jamais été.

Il semble que l'année, avant de nous jeter au visage ses neiges et ses glaces, nous veuille combler. La grâce est partout, dans la lumière, dans les lignes adoucies du paysage, dans la forme des choses dont l'impré-



cision incline au rêve, dans les couleurs fondues où se dissipent nos contrastes.

La plaine, sous le coteau où les grappes achèvent de mûrir, ressemble à une forêt aux arborescences d'or. Quelques peupliers fusent seuls comme de grands cierges allumés. L'ardoise bleue vibre doucement dans le soleil.

L'animation a quitté la campagne; elle règne à l'intérieur des villages qui, morts, l'été, grouillent de gestes, d'allées et venues. Devant toutes les portes, on lave à grande eau les seilles, les brantes, les fustes. Des caves, s'échappent des bouffées d'odeurs soufrées. Le marteau fait retentir les douves. On ajuste les cercles de fer autour des tonneaux vides. Demain, commenceront les vendanges.



VENDANGES

Il a tourné, retourné la grappe dans sa main après avoir savouré les graines, une à une; puis, clignant de l'œil dans le soleil, le vigneron a dit :

— Demain...

Alors, elles sont redescendues, les effeuilleuses de mai, sous leurs foulards blancs, rouges, bleus. Elles ne portent plus le raphia à la ceinture mais le seau à la main, et le sécateur. Il fait frais, à l'aube. Elles se soufflent sur les doigts, au-dessus de la plaine enveloppée de brume, et elles commencent.

Les grappes sont pareilles à des tresses serrées. Le

sécateur, d'un coup sec, tranche le pédoncule. Quelles sont douces, les graines dorées du fendant, cuivrées du muscat, bleues de la dôle ! Les vendangeuses picorent, sans se redresser, jetant ensuite dans le seau, jetant. Déjà leurs mains sont poissées de sucre et noires. Le sécateur colle à la peau. Il tranche; elles jettent, faisant le tour du cep, écartant les feuilles afin de ne rien oublier.

Maintenant, le soleil réchauffe la côte. Il a dissipé les brumes qui flottaient le long du Rhône; les graines sont belles dans la lumière transparente d'octobre.

Les hommes portent la brante ou les caissettes: on les voit descendre par ces petits escaliers, faits de pierres plates fichées à même la muraille. Ils versent le contenu de la brante dans la fuste et remontent à la vigne.

Quand la fuste est pleine, le char roule vers le pressoir.

Le pressoir gémit dans la cave. Le moût bouillonne; un parfum très doux emplit le village :
le doux parfum des vendanges.



LES SEMAILLES

Matin brumeux de l'automne; dès que le soleil paraîtra, la brume se dissipera comme une fumée chassée par le vent; la journée sera limpide comme l'eau de la source.

Chaque saison apporte au paysan des soucis, des peines et des joies. Ayant rempli sa cave, sa grange et son *racard*, il faut qu'il songe aux récoltes prochaines.

Dès la fin août, on rencontre sur les chemins de la montagne des garçons tirant le mulet chargé de fumier. On fume les champs de seigle.

La fumure achevée, la terre remontée, le champ est prêt à recevoir de nouvelles semences.

Le jour des semailles, ils déjeunent avant l'aube. A la pointe du jour, l'attelage prend le sillon. Le soc entre profondément dans la terre; les mottes s'éboulent. Au loin, on entend roucouler les ramiers.

Le charruagé terminé, le père s'avance en jetant le grain d'un geste toujours identique. Les grains volent en arc de cercle, la herse passe. Les semailles sont terminées.

Il n'y a plus qu'à laisser faire le champ. Bientôt, le seigle montre ses pointes violettes. Les perdrix ne connaissent pas de meilleure nourriture que ces pousses tendres. Elles s'invitent par bandes. Dès qu'on s'approche, elles s'envolent dans un lourd battement d'hélices.



L'AUTOMNE REMPLIT CAVES ET GRENIERS

De tous les chemins qui convergent vers les maisons, arrivent, l'automne, les produits de la terre.

De la vigne descend la vendange sur le char grinçant, les fromages affluent de l'alpage; les jardins nous envoient leurs choux, leurs pommes de terre, leurs poireaux et leurs carottes; les vergers, leurs pommes rouges et les grosses poires qui semblent en bronze.

Le village ressemble à une ruche qui fait ses provisions pour l'hiver. Il faut amasser du bois afin que la flamme nous réchauffe; les courges rondes, les betteraves nourriront le porc. Le grange est pleine, plein le *racard*. L'hiver peut venir.

La terre éventrée, pillée, retournée, a livré, avec une générosité maternelle, tout ce qu'elle possède. Le village s'est bourré de ses richesses; le hameau maigre a la panse pleine.

Mais l'hiver est long; le tas de bois va baisser de jour en jour, devant la maison; la réserve des pommes de terre s'épuisera, livrant chaque jour le repas de la famille. Déjà, il n'y a plus de grain dans la huche et il faut acheter le pain. Long, long hiver qui ronge tout ce qu'il trouve, comme un rat affamé.

Oui, le village est une ruche qui tout au long de trois saisons fait son miel.

L'hiver, il le mange.



FEUX D'AUTOMNE

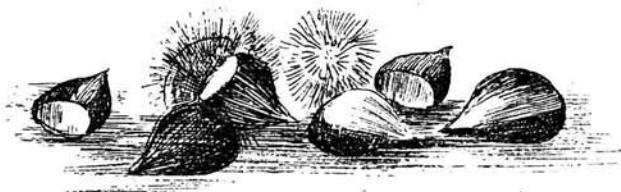
Les bergers gardent maintenant leurs troupeaux dans les vergers de l'automne; pour se distraire, pour se réchauffer, ils allument de grands feux sous les arbres. On en voit de loin les délicates fumées.

Les branches mortes du taillis, les feuilles sèches, les fanes rousses alimentent tour à tour ces foyers rustiques dont la flamme n'est jamais haute. Mais, dans la braise rouge, les bergers font rôtir les pommes, les noix et les châtaignes.

On voit la peau des fruits éclater sous la brûlure. Assis en rond autour du feu, les petits bergers se réjouissent, piaillent et rient tandis qu'au-dessus d'eux les hautes colonnes bleues ou grises se balancent paresseusement dans l'air léger.

Elles montent toutes droites, déjà s'inclinent; les unes demeurent compactes; les autres s'éparpillent et se perdent; au-dessus des arbres, elles se nouent les unes aux autres, étendant sur la terre un mince rideau que balance le vent.

Douces fumées de l'automne, mobiles fumées, sans vous, la saison des fruits perdrait la moitié de sa séduction et de son charme.





LA FOIRE

Des sonnettes, avant le jour, tintent sur le chemin. Il fait froid ; novembre souffle ses bises ; le givre couvre chaque matin l'herbe du pré. Où donc s'en vont ces sonnettes qui tintent ?

De tous les chemins des villages, de toutes les routes de la plaine, arrivent vers le champ de foire des files bariolées où se mêlent hommes, femmes, enfants, vaches, chevaux, chèvres et moutons. Une auto claksonne, demande le passage. Qui l'entendrait ?

Des centaines, des milliers de personnes entrent en ville au petit matin. La foule se mêle dans une confusion bruyante. Les vaches beuglent, les moutons bêlent, les chevaux hennissent, les cochons grognent. La ville ressemble tout entière à un champ de foire.

Les marchands vont d'une bête à l'autre ; ils palpent, examinent, se renseignent ; les paysans articulent un prix ; on marchande. Marché conclu, vendeur et acheteur vont boire ensemble un verre de vin.

Les jolies villageoises se croisent dans leurs costumes différents. Les robes brunes d'Evolène, les robes noires de Savièze, les robes claires d'Anniviers passent ;

les magasins sont remplis de monde. Sur les bancs des promenades publiques, des paysans mangent un morceau de pain et de lard. Les terrasses des cafés sont encombrées.

Vers midi, ceux qui ont une vache à conduire repartent vers le village. La marche est longue. Et déjà la nuit vient tôt, en novembre.

Ceux qui n'ont pas pu vendre leur vache retourneront à la foire samedi prochain.

L'HIVER

Les heures, les jours, les semaines semblent arrêtés au-dessus du monde. Il fait froid ; la bise souffle. Voici l'hiver.

Il n'a pas encore neigé. Mais le givre couvre les arbres, les prés et les champs. Certains jours, traînent sur les toits des lambeaux de brouillard.

Ce n'est pas encore le bel hiver d'après Noël, l'hiver de la neige haute sous le soleil. Les jours sont gris, tous pareils ; les heures, froides, hargneuses ; le temps nous boude.

L'almanach suspendu à la paroi, entre une image de la Vierge et une photographie, nous promet la neige pour bientôt. Qu'elle vienne, oh ! qu'elle vienne ! Qu'elle nous délivre de cette grisaille !

Nous, les écoliers, nous sommes de nouveau à l'école. La chambre, heureusement, est bien chauffée. Nous répétons, depuis la Toussaint, ce que nous avons appris l'an passé ! Que nous avons oublié de noms, de dates, de règles durant ces trop longues vacances !

IL NEIGE

Enfin, il neige. Il n'y eut, d'abord, dans le ciel gris, que de rares flocons, si légers qu'on ne fit guère attention à leur présence. Ils tombaient mais ne laissaient nulle trace sur les chemins. Un peu de vent, d'ailleurs, les chassait, les roulait en des lieux invisibles.

Le vent est tombé. Alors, le ciel s'est mis à trembler. Tout vacilla, les arbres, les maisons, le clocher. Une joie profonde descendit du ciel avec des milliers et des milliers de flocons.

La terre, peu à peu, se couvrit. Les collines, les montagnes s'estompèrent derrière des flocons si drus qu'on ne voyait même plus les cheminées. Il semblait neiger du mystère.

Déjà, des oiseaux solitaires, harcelés par la faim, se hasardent sur le bord des fenêtres. Quelle pâture découvrirait-ils dans la vallée ensevelie ? Peut-être, une vieille dame charitable a-t-elle mis quelques miettes dans le nichoir. Le peuple des moineaux piaille sous l'auvent. Les mésanges, la tête sous l'aile, dans l'abri précaire d'un buisson d'épine-vinette, prient pour que Dieu leur permette de revoir le printemps. Quand le froid les pénètre, elles rament dans l'océan des flocons dont la mollesse cède à chaque coup d'ailes. Une cloche tinte, lointaine, à peine perceptible.

Sonne-t-elle la mort de la petite mésange ?

Il neige, sur le sommeil de la terre, sur les feuilles mortes, sur le blé qui pointait, sur les toits des maisons et sur les petites croix du cimetière !

Silence de l'hiver, silence de la mort. Il neige.

JOURNÉE D'HIVER

Il a fini de neiger ; la neige nous a roulés dans son silence ; les nuits glacées sont si longues, si profondes, que la lumière, chaque matin, hésite à revenir.

Plus un souffle, plus une fleur, plus un parfum : la mort règne. La fontaine disparaît dans les glaçons. L'hiver porte des verges de bouleaux pour les enfants paresseux. Tel du moins le représente notre vieil almanach.

Les vitres, à l'aube, sont recouvertes de palmes de fougères. — Encore un tout petit moment... demande l'écolier à sa maman qui lui ordonne de se lever. Mais la cloche de l'école tinte. Il faut se dépêcher.

Que l'eau est froide ! Que les chemins sont mauvais !

Le père est parti avant le jour, soigner les bêtes. Rentré de l'étable, il prendra la luge, ira chercher du bois à la forêt. Il porte un béret de laine qui lui recouvre une grande partie du visage, et des moufles chauds.

Un lien fragile relie encore les villages de la montagne à la plaine : Le car bleu, qui descend chaque matin, remonte, le soir. Mais, parfois, la route est coupée par une coulée de neige.

Les avalanches, certaines nuits, fondent dans le couloir. Elles nous font encore plus peur que l'orage. Pourtant, notre village est bien placé sur sa colline. Et Dieu le protège.





CHAPITRE IX

LES ANIMAUX

LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Les premiers hommes ignorèrent sans doute que les animaux pouvaient leur rendre service. Ils se contentaient de tuer les bêtes qu'ils pouvaient atteindre ou prendre dans des pièges, et de les manger. Ils ne surent pas que le chien, un jour, garderait leur maison, que le cheval porterait son maître sur le dos, que la vache donnerait son lait aux enfants et aux grandes personnes.

Peu à peu, néanmoins, l'homme s'aperçut que son voisin de la forêt pouvait être doux et agréable ; certains animaux aimèrent à s'approcher de la caverne où ils se sentirent plus en sécurité que dans leur jungle. Le chien, le premier, peut-être, vint lécher la main d'un enfant.

De ce jour, l'amitié s'établit entre l'homme et l'animal.

Les animaux domestiques sont ceux qui vivent dans une maison que l'homme a construite: le chien partage la demeure même de son maître, de même que le chat ; le lapin a son clapier ; la poule, le poulailler ; le cheval, son écurie et la vache, son étable.

L'homme nourrit et protège ses serviteurs sans paroles ; il les soigne quand ils sont malades. Mais il retire des services que les animaux lui rendent d'incomparables avantages.

LE CHIEN

De tous les animaux, celui qui vit dans la plus grande intimité de l'homme est sans doute le chien.

Par son intelligence, sa fidélité, il mérite bien les égards que les humains lui témoignent.

Intelligent, le chien semble souvent comprendre tout ce que son maître lui dit ; il obéit à un geste, à une parole. Beaucoup d'enfants pourraient à cet égard prendre exemple sur lui.

Fidèle, il garde la maison, surveille la propriété de son maître, aboie dès qu'un danger menace celui qu'il est chargé de défendre. Au besoin, il mord.

Il existe de nombreuses races de chiens. Le chien courant est le plus connu dans nos campagnes. De taille moyenne, il chasse le lièvre et le renard ; son flair est remarquable.

Le chevrier, le berger possèdent un chien-berger qui excelle à ramener dans le pâturage les chèvres, les moutons, les vaches qui s'égarerent. Vif, tenace, agressif, ce chien de taille plutôt petite est un bon serviteur de nos paysans.

Dans les maisons éloignées, il est utile d'avoir un chien-loup. Chien de garde redoutable, il éloigne les rôdeurs par sa seule présence. Vieux, il lui arrive de devenir méchant. Enfant, ne vous approchez pas de lui.

L'épagneul, en revanche, est très docile ; c'est un chien à long poil et à oreilles pendantes ; les chasseurs le dressent pour la chasse à l'arrêt.

Dans les appartements, on trouve des caniches, des loulous et d'affectueux petits bouledogues.

LE CHAT

Le chat, comme le chien, vit dans l'intimité de la vie familiale.

Regardez-le : couché sur le fauteuil, somnolent, les yeux fermés, n'est-il pas chez lui en cette maison qu'il protège des rongeurs ?

Le maître rentre : le chat ouvre les yeux, paresseusement s'étire et, d'un bond, gagne le plancher. La queue haute, miaulant, il se frotte à la jambe de l'homme avec une tendre confiance.

On le dit faux, hypocrite, indifférent aux peines et aux joies de son maître : Rien n'est plus erroné. Jeune, le chat domestique est gai, caressant, affectueux. Il aime la présence de l'homme, ronronne de plaisir dès qu'une main le caresse.

Il est des chats qui suivent leur maître comme le chien.

Vieillissant, le chat se fait taciturne, il est vrai. Il préfère au bruit le silence d'un coin chaud, près de l'âtre ou de la cheminée, dans le voisinage du poêle. Là, il n'aime pas trop à être dérangé.

Mais une souris s'aventure-t-elle dans la demeure de l'homme : l'oreille du chat palpite, se dresse ; il est aux aguets. Sa marche, alors, est silencieuse ; il sait se tapir, attendre, faire semblant de dormir. Et tout à coup, il se détend. Alors, cruel, il lui arrive de jouer avec sa proie avant de la manger.

LA VACHE

On la dit peu intelligente.

On prétend que son regard est vide, sans expression. Quand elle contemple un train qui passe, il est vrai qu'elle ne semble pas avoir des idées très claires sur l'utilité de la traction électrique.

Mais, les Hindous en ont fait un animal sacré.

Dans les Indes, attenter à la vie d'une vache est un sacrilège.

Parce que la vache est presque la seconde mère de l'humanité.

Qu'auriez-vous bu, enfants, si la vache ne vous avait pas nourris de son lait ?

Que buvez-vous chaque matin, à votre déjeuner ?

Le fromage que votre maman place sur la table, d'où vient-il ?

La viande qui cuit dans la marmite ?

Les souliers qui protègent votre marche ?

Bonne vache, généreuse vache ! Et vous lui donneriez des coups de bâton !

Si la vache regarde ainsi les choses avec l'air de ne pas comprendre c'est qu'elle souffre de l'ingratitude des hommes.

Elle leur donne tout ce qu'elle a, son lait, sa peau qui tannée, devient du cuir, sa chair..

Son étable est sale, mal aérée. Et les hommes, injustes, souvent, la maltraitent . Il la frappent.

Et, suprême injure, ils l'appellent : la vache !

LE MULET

En voilà un qui travaille !

Il dort debout afin d'être prêt au premier signe...
L'homme arrive, tend la main vers la longe : « Hue ! »
Les voilà partis.



Le chemin se cabre contre la pente ; l'homme se prélassant sur le bât, d'un coup de talon pousse la bête. La journée commence bien.

Le mulet n'a pas déjeuné ; il voudrait bien tondre un petit bout de talus, enlever sur son passage une tête de chardon, sa gourmandise. Mais l'homme tire sur la

corde ; les anneaux se serrent sur le nez du quadrupède qui, de douleur, esquisse un petit trot.

Là-haut, la charge est prête. Une, deux... La voici sur le mulet. Il se hâte, redescend, remonte, charge à l'aller, charge au retour. L'été, les mouches le harcèlent, le dévorent.

— Hue !

Une nouvelle charge, une nouvelle course. Il monte, descend, sue. Jusqu'à la nuit. Enfin, il souffle, enfin, il va pouvoir se reposer. Trois coups à la porte : C'est Luc, le voisin :

— Vous ne pourriez pas me prêter le mulet ? Je n'ai pas fini de rentrer mon foin...

— Bien sûr...

Le mulet, soumis, repart. Luc somnole sur le bât. Un falot tremble. — Une, deux ! Un nouveau fardeau...

— Et hue !

Que feraient les paysans des vallées sans cet incomparable serviteur ? Il ne se repose jamais, ne refuse jamais ses services, va partout, ne craint rien, monte, descend, de son petit pas nerveux.

Au paradis des bêtes, le mulet occupera sans doute l'une des premières places.

LA CHEVRE

Deux fois le jour, tôt le matin, tard le soir, les paysannes vont traire la chèvre.

C'est la vache du pauvre.

Les chèvres dorment, l'été, dans l'étable commune. Elles sont une centaine, des blanches, des noires, des blanches et noires. Dès l'aube, elles sont levées, guettant. Leurs flancs maigres se creusent quand elles bêlent

Le chevrier paraît, accompagné de son chien broussailleux comme un buisson d'épine-vinette. La porte s'ouvre; elles se poussent, se bousculent, se ruent vers la liberté.

Le fouet claque; le chien aboie; là-haut, le soleil trace son andain de lumière sur la montagne.

Elles s'en vont vers la montagne, par bonds, par saccades, avides, curieuses, affamées et gourmandes. Un bourgeon par-ci, une feuille par là, une tige, une fleur : elles ont la bouche pleine. Leurs prunelles sont fendues comme des ouvertures de tire-lire; leurs longues oreilles frémissent comme des antennes, se baissent, se redressent; leurs cornes, au-dessus du troupeau, ressemblent aux aspérités d'une herse.

Tout le jour, elles courent dans la montagne, se disputent, se battent pour une touffe d'herbe, pour un rameau. Le chien aboie, les mordille; elles se défendent puis, à contre-cœur, cèdent.

Elles rentrent au coucher du soleil. De nouveau, la ménagère prend le pot blanc à points rouges. Elle traite sa chèvre.

Le lait mousse et les enfants des pauvres boivent du café blanc à leur repas du soir.

LES MOUTONS

— Dis-moi, mon enfant, que fais-tu quand il fait froid ?

— Je mets mes habits de laine.

— Dis-mois, mon enfant, que fais-tu quand tes pieds sont de glace ?

— Je mets des bas ou des chaussettes de laine.

— Dis-moi, mon enfant, quand le vent siffle dans la vallée, qu'est-ce qui protège ta tête ?

— Un gros béret de laine...

— Bien, mon enfant. Et sais-tu d'où vient la laine ?

— Maman l'achète au magasin.

— Maman l'achète au magasin; le magasin la reçoit de la fabrique. La fabrique l'a filée, teintée, vendue. Mais ne l'a pas fabriquée. La vraie fabrique de laine, la connais-tu ? C'est ce joli mouton...

Le père-mouton est un bélier;

La mère, une brebis.

Chaque année, la famille s'accroît de deux ou plusieurs agneaux.

Le mouton est doux et paisible; il aime la vie en société; la solitude lui pèse. Il n'aime pas à réfléchir et fait ce qu'il voit faire.

Peu exigeant de nature, il vit de mauvaise herbe et d'eau. Tout est toujours assez bon pour lui. La chèvre ne broute que la fine pointe des plantes et, encore, les choisit-elle. Lui passe : On dirait une tondeuse : il broute tout, à ras du gazon.

Deux fois l'an, il faut le tondre.

Oh ! la belle laine !...

Tu auras des chaussettes chaudes, mon enfant, un béret, des habits pour l'hiver parce que le mouton a travaillé pour toi.



LE COQ ET LES POULES

— Coqueriko !

— Laisse-moi dormir.

— Coqueriko !

Le coq est sur la fumière. Il appelle le soleil et le jour. Dressé sur ses ergots, il n'aura donc jamais sommeil.

Il est vrai qu'il se couche à l'heure des poules...

Sa crête se hérisse à la pâle lumière de l'aube. Sur la fumière voisine, un autre coq à répondu.

— Je voudrais bien voir qui commande ici ! Coqueriko.

— Coqueriko !...

Le village n'est plus qu'un concert de chants de coqs.

Cependant, les poules sortent du poulailler. Elles caquettent, grattent, d'une patte leste, lèvent la tête, l'inclinent; leur œil rond comme une tête d'épingle surveille le monde. Rien. Du bec, elles trient la terre sale, fouillent, happent. Qu'ont-elles trouvé ? Une graine, un ver, une chenille : Tout leur est bon.

Surprises, elles volent lourdement; l'air n'est plus fait pour elle. Déjà, elles retombent. En revanche, elles courent vite, sur leurs deux pattes jaunâtres, écailleuses.

Quand elles réfléchissent, l'une des pattes se met au chômage.

Elles pondent; elles sont si fières de savoir faire des œufs qu'elles annoncent l'événement aux quatre points cardinaux.

Et elles croient toujours que leur œuf est le plus beau.

Il est vrai qu'elles s'appliquent; l'œuf a une forme ovale, d'un contour très régulier. D'une jolie couleur blanche, il est lisse comme le crâne chauve de grand-papa.

Au printemps, les poules pondent des œufs de Pâques.



LE LAPIN

— Le connaissez-vous, celui qui a toujours faim ?

— Oui, Monsieur ; c'est le lapin.

Regardez-le dans le clapier : il mange.

Son mets préféré : une feuille de chou.

Mais il ronge tout ce qu'il trouve.

Les longues oreilles à plat sur son échine, il s'applique. On pourrait croire que ses yeux sont plus gros que son ventre ; non, il ne laisse jamais rien dans son assiette.

Il mange.

En attendant d'être mangé...

Le lapin est l'un des plus prolifiques de nos amis les animaux. Après quelques semaines de vie commune, le couple est entouré d'enfants. Les petits ne sont pas plus gros que des souris. Sûrement qu'ils vont mourir : non, ils grandissent ; leur peau se couvre de poils ; déjà, ils savent courir ; déjà, ils savent manger.

Ils ne perdent pas de temps.

— Le connaissez-vous celui qui a toujours faim ?

— Oui, Monsieur ; c'est le lapin.

Quand on ouvre la porte du clapier, il saute, court, joue au lièvre ou au lapin de garenne. Pauvre maladroit ! Le chien, en trois bonds, l'a rejoint. Tapi contre un mur, notre héros n'ose plus bouger. Il croit sa dernière heure venue. Il faut le prendre par les deux oreilles, le ramener comme on fait avec les enfants méchants.

— Là ! N'essaie plus de sortir ! La liberté serait ta mort.

LE COCHON

Il grogne.

Content ou mécontent, il grogne.

Grogner, chez lui, est une vocation.

Il est vrai que son destin n'est guère enviable.

On se gêne même de l'appeler par son nom. On dit le porc; mais un porc n'est jamais qu'un cochon.

L'homme paie ainsi d'ingratitude un animal domestique entre tous précieux.

Toutes les parties de son corps, ses entrailles elles-mêmes, sont comestibles.

Sa chair se conserve dans la saumure. Sa graisse, adhérente à la peau, se nomme lard.

Le cochon n'est donc cochon qu'en apparence. Dans la réalité, il se comporte en ami dévoué de l'homme.

Le poil rude est utilisé dans la fabrication des brosses.

Il mange tous les restes, exige peu de place, se contente de tout ce qu'on apporte dans son auge. S'il grogne, c'est par habitude.

Sa vie est courte; après une année, il a si bien profité des soins de la ménagère qu'il se trouve gras... comme un cochon.

Déjà, son temps est fini sur la terre.

On appelle le boucher.

Le cochon grogne, bien sûr; il grogne même à voix haute. Puis c'est fini...

On lui enlève de charmantes petites bottines dont on fait des jouets.

LE CHEVAL

Autrefois, le cheval était le roi des animaux domestiques.

Sellé, il portait son maître.

Attelé, il tirait carrosses et chariots.

A la guerre, il plastronnait en première ligne, se cabrait, galopait sous la mitraille.

Au-dessus des places publiques, immobile dans sa raideur de marbre, il portait les rois et les conquérants.

Son poitrail symbolisait la force.

Pauvre cheval !

Sa royauté a été renversée par le moteur.

Moins rapide que l'auto, moins fort que le tracteur, moins audacieux que la jeep, il ne sait plus que faire en notre ère mécanisée.

S'il avait des bras, il les croiserait sur son poitrail...

A la guerre même, on trouve sa présence ridicule. Que pourrait-il faire contre les chars d'assaut ?

Malheureux cheval !

On le rencontre encore en quelque ferme modeste. De temps à autre, un cavalier traverse la plaine.

Là-haut, sur les pentes de la montagne, le mulet, qui a le pied plus sûr, fait mieux l'affaire. Le cheval songe au jour prochain où personne n'aura plus besoin de lui.

Lui, la plus noble conquête de l'homme...

Son avenir, vraiment, lui donne beaucoup de souci.

Il en perdrait l'appétit si, justement, il n'avait pas un estomac de cheval.

UTILITE DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Merci, bon chien, de garder notre maison; tu es un brave serviteur; quand tu me regardes d'un œil si tendre, il me semble qu'il ne te manque que la parole pour ressembler à un enfant sage !

Chat, frère mystérieux des grands félins de la jungle, policier exemplaire de ce petit monde qui nous menace, j'aime ta démarche souple de bielle, ta légèreté et ta grâce ; sans toi, le monde serait la proie de ses ennemis.

Vache aux mamelles généreuses, chèvre tout en caprices, mouton bon enfant, citoyen d'une république où le chef pense pour tous les autres;

et toi, malheureux cochon dont le sang rougit dans le jardin les premières neiges de décembre;

mulet, laborieux et sobre sur les chemins de la montagne,

cheval pensif devant un destin hier glorieux; bons serviteurs, bons compagnons de l'homme, immolés à ses besoins,

nous devons être bons pour vous,

ne pas vous frapper,

ne pas vous laisser dans la faim et la soif,

ne pas négliger les soins que réclame votre santé ;

nous devons vous traiter d'un cœur tendre,

vous, nos frères inférieurs, si souvent meilleurs que nous !

LES PAPILLONS

Mes enfants, vous avez déjà observé, sans doute, autour d'une tige d'herbe, une légère bague faite de petits points noirs : Ce sont des œufs de papillons.

Mais oui, ces merveilleux papillons qui vont de fleur en fleur, jaunes, oranges, bleus ou roses, furent d'abord ces minuscules têtes d'épingle groupées sur une feuille, dans le pré.

La maman papillon pond plusieurs centaines de ces petits œufs qu'elle abandonne à leur destin.

L'œuf évolue rapidement : après une dizaine de jours, de cette coque mince, se dégage une chenille tout juste bien visible à l'œil nu mais déjà elle se met à manger la feuille qui l'a portée.

La chenille grandit vite ; elle a un appétit vorace ; vous connaissez tous ces feuilles d'aunes, de saules, de bouleaux rongées jusqu'à la nervure par des bouches invisibles : C'est le dîner des chenilles.

Vous n'aimez pas les chenilles ? Regardez-les mieux Elles ont souvent de belles couleurs, vertes, brunes ; elles se déplacent sur des pattes qui sont de véritables ventouses : couvertes de poils, il est vrai qu'elles font un peu peur : C'est d'elles, pourtant, que vont naître les papillons.

Certaines de ces chenilles vivent en société ; elles secrètent des fils de soie dont elles fond des nids, dans les arbres ; elles s'y réfugient par milliers et se déplacent en colonie. Vous avez tous vu ces cortèges de chenilles

processionnaires en train de déménager. Ne les écrasez pas, ne coupez pas le fil qu'elles suivent toutes ; prenez plutôt votre plaisir à observer ces merveilles de la nature.

Il est vrai que certaines chenilles ont un aiguillon à l'allure agressive : Ces armes sont parfaitement inoffensives.

La chenille *mue* plusieurs fois, rejetant l'habit qu'elle porte, s'habillant de neuf. Puis, tout à coup, elle semble s'arrêter de vivre. Elle s'enveloppe dans une ceinture de soie qu'elle a secrétée, se suspend à une tige, s'enroule dans une feuille et fait la morte...

N'avez-vous jamais trouvé ces jolis cocons qui ressemblent à de petites barques ? C'est le berceau d'un papillon.

Ainsi commence la *métamorphose*. La chenille s'est rétrécie, est devenue toute petite. Une dernière mue fait apparaître une *nymphé* délicate, blanchâtre, molle. A la surface de cet être transparent, se dessinent bientôt les antennes, les ailes, les pattes. Les couleurs se devinent, se précisent sur les ailes. Vivant des réserves accumulées par la chenille, le papillon prend forme.

Ces transformations sont très lentes ; chez certaines espèces, elles durent trois ou quatre ans.

Enfin, le papillon se dégage de son enveloppe ; il rejette le cocon qui lui servit de berceau, ouvre ses ailes. Dans la prairie en fleurs, on dirait, justement, qu'une fleur s'est mise à voler.

Les papillons vivent, normalement, une dizaine de mois.

Les papillons se nourrissent uniquement de li-

guides sucrés qu'ils aspirent au moyen d'une trompe dans le calice des fleurs.

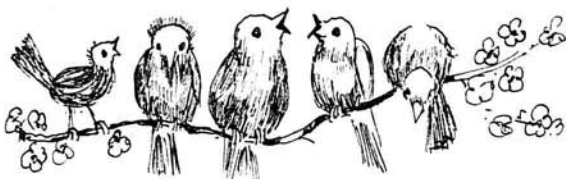
Le papillon possède deux antennes qui lui permettent de se diriger, une trompe, deux yeux à facettes.

Le thorax porte trois paires de pattes et deux paires d'ailes. Les pattes sont grêles et se détachent facilement. Ne jouez pas avec les papillons : Vous ne pourriez que les faire souffrir.

Les ailes sont recouvertes de très minces écailles colorées.

La grâce du papillon lui vient de ces ailes qui ressemblent à des pétales de fleurs.





NOS AMIS LES OISEAUX

Tout ce monde ailé, ce monde léger de l'air qui, souvent, presque nous frôle, comme nous le connaissons mal !

Savons-nous distinguer le pinson de la fauvette, l'alouette de la grive, la chouette de l'effraie ? Reconnaissons-nous le chant du merle entre tous les chants du printemps ? Ne fermons-nous pas les oreilles à la musique fidèle des oiseaux ?

Hôtes de nos avant-toits, de nos jardins, de nos tailis et de nos forêts, les oiseaux accompagnent toutes nos saisons et tous nos travaux. Ils sont toujours les premiers levés ; quand le paysan, l'été, arrive, à l'aube, sur la prairie, sa présence est saluée par la bergeronnette. Non, le paysan n'est jamais seul ; du matin au soir, de la rivière à l'alpe, les oiseaux l'accompagnent.

Ils font davantage ; ils l'aident dans sa lutte contre les vers et les insectes nuisibles. Eux aussi sont sans cesse à la brèche, aidant les arbres à fleurir, visitant les écorces afin de les nettoyer des présences indésirables, gobant mouches et mouchérons.

Enfin, pour que la vie des hommes soit plus gaie, les oiseaux chantent.

Oui, les oiseaux sont vraiment nos amis.

LES NIDS

En avril et en mai, quand les petits bergers vont garder les chèvres et les génisses, dans les taillis, ils découvrent, souvent, à ras du gazon, à la fourche d'un arbre ou dans la fente d'une écorce, quelques nids d'oiseaux remplis de leur trésor.

Ces berceaux légers sont presque toujours des merveilles de finesse, d'ingéniosité et de patience.

On reste confondu d'admiration devant l'habileté du merle et du pinson, de la grive et du roitelet, de tant d'autres hôtes de nos campagnes qui construisent pour leurs nichées ces chefs-d'œuvre.

Que divers sont les matériaux employés ! La laine que le mouton laisse aux buissons, les crins abandonnés par la queue du mulet, les poils arrachés à la vache par l'étrille, les fétus d'herbe sèche, les feuilles, les brindilles, les plumes, la soie des araignées, la mousse, la boue, tout, entre les pattes fines de l'oiseau et son bec, devient poutres, planches, ciment, laine, ouate et douceur... La maison ne tarde pas à attendre la couvée.

Regardez, sans vous montrer, travailler les oiseaux. Ils se hâtent en chantant, ils se dépêchent avec entrain, entre-croisant les crins ou les brindilles, tissant un plancher ample et serré, arrangeant avec amour la chambre douillette où, bientôt, éclore les petits œufs verts, bleus, gris, tachetés, ou bruns.

Dès que l'enfant paraît, à peine revêtu d'un duvet soyeux, le couple ne connaît plus un instant de repos. Il faut sans cesse répondre à la voracité des nouveaux nés,

remplir ces becs affamés, toujours ouverts, toujours piaillants. Ils vont, viennent, sans relâche, heureux, gobant à qui mieux mieux tout ce qui s'offre sur leur passage.

Enfants, avez-vous pensé à la cruauté de ces enfants qui dénichent les couvées ? Ils détruisent une maison qui a coûté beaucoup de peine et demandé beaucoup d'amour. Ils anéantissent la vie d'un foyer, font saigner le cœur d'une mère. Ils privent aussi la campagne de ses meilleurs défenseurs.



LE PINSON

Le pinson est l'un des oiseaux les plus communs de notre pays.

On le voit partout, dans le jardin, la vigne, le pré, le taillis. Et partout, il chante.

C'est pour cette raison que d'un enfant joyeux on dit qu'il est gai comme un pinson.

Il porte une casquette d'un joli bleu de cendre, une visière sombre sur une tête robuste, dont le bec, solide et pointu, prolonge le profil arrondi.

Le corps est grassouillet, vêtu d'un habit sobre mais élégant ; la chemise est grise chez la femelle ; chez le mâle, d'un rose discret glissant à la couleur du cuivre. Deux taches claires signalent la naissance des ailes ; le dos est recouvert d'une jaquette verdâtre que prolonge une queue longue, légère et grise.

On le voit souvent sautiller sur les chemins, cherchant les grains de blés tombés de la serpillère. Nullement sauvage, il ne s'envole qu'au dernier moment.

Le pinson picore surtout les graines ; dans le temps où il doit nourrir ses petits, il dévore pucerons et chenilles. S'il lui arrive de chagriner le jardinier en faisant quelques dégâts à ses semis, plus tard, largement, il se rachète.

Le pinson chante toute l'année ; l'hiver, par bandes, ils errent, affamés mais chantant. L'été, aucune averse ne le fait taire ; quand reviennent les beaux jours, le pinson, bon prophète, du haut d'un pommier, nous l'annonce.

LES HIRONDELLES

Notre printemps et notre été ne seraient pas si joyeux si les hirondelles n'habitaient pas notre ciel.

Elle reviennent vers la mi-avril. D'où reviennent-elles ? On dit qu'elles passent la mer, craignant les hivers froids du Nord ; on dit qu'elles vont très loin, très loin, de l'autre côté de la mer, vers l'Afrique noire...

Elles reviennent ; tout à coup, nous découvrons ces faucheuses dans les prés bleus de notre ciel et nous sommes heureux parce quelles sont une promesse de beau temps.

Il y a deux sortes d'hirondelles ; l'hirondelle des fenêtres et l'hirondelle des cheminées.

L'hirondelle des fenêtres a les reins, la poitrine et le ventre blancs ; le reste de son manteau est d'un noir très doux, bleuté même. Elle fait son nid sous l'avant-toit des maisons, à un angle de parois, près d'autres nids suspendus en colonie. Ces nids ressemblent à de petits sacs de boue. Ils sont faits de terre que l'hirondelle humecte de sa salive, gâchant le mortier comme un maçon. Au haut, la porte n'est qu'un petit trou rond.

L'hirondelle de cheminée, sa cousine, porte un plastron couleur de châtaigne ; on la reconnaît aisément parce que sa queue est plus longue et plus effilée. Quand elle vole, elle ressemble à un fer de lance.

Le vol de l'hirondelle est rapide, élégant, souvent anguleux et brusque. Elles chassent haut, par beau temps ; quand la pluie menace, elles rasant les toits et même le sol.

Tombée à terre, l'hirondelle de cheminée a de la peine à repartir.

Vers la fin d'août, les hirondelles préparent leur migration. Elles se rassemblent en larges bandes, tiennent de longs conciliabules, sur des fils de téléphone, sur la tour d'un clocher. Un jour d'automne, adieu ! Elles sont parties. Alors, la tristesse nous vient au cœur parce que l'hiver ne saurait plus tarder.

LE MERLE

Monsieur porte un bel habit noir, luisant, des guêtres jaunes; il fume un cigare doré !

C'est un chanteur d'opéras.

Madame est beaucoup plus modeste ; elle se promène en robe grise et fait elle-même son ménage. Pendant que Monsieur chante, elle bâtit le nid, couve, fait éclore. Aussi, reste-t-elle petite tandis que Son Excellence, prenant de l'embonpoint, ressemble à un gros roi nègre.

Mais il ne faut pas médire du merle. Quand l'hiver tarde, c'est son chant qui, brusquement un soir, nous délivre...

Le merle a chanté : le printemps peut venir.

Il essaie d'abord sa voix ; tout l'hiver, il s'est tu et peut-être ne trouvera-t-il plus la mélodie. C'est un air difficile que le sien, nuancé, plein de reprises, de surprises, de variations. A-t-il entendu un pinson : il l'imité, pour s'en moquer, pour montrer qu'il fait mieux, lui, le MERLE... Il chante le matin, le soir. Durant la journée, il se repose.

Il ne chante qu'à bon escient, quand le temps est beau, ou qu'il va se remettre au beau, après la pluie douce qui mouilla le jardin. Mais quand il chante, il faut bien le connaître, on n'entend plus que lui.

Le Monsieur à l'habit noir et aux guêtres jaunes ne l'ignore pas. Comme les chanteurs d'opéra, il a besoin qu'on l'applaudisse.

LA CRECERELLE

Avez-vous essayé de demeurer sur place, les pieds sur les pédales d'une bicyclette ?

Ou bien de vous maintenir à la surface de l'eau sans faire un geste de vos jambes ou de vos mains ?

Imaginez-vous un avion qui s'arrêterait au-dessus de vous, immobile comme le coq sur la flèche du clocher ?

La crécerelle connaît ce secret.

Regardez-la : elle file en flèche, sombre sur la lumière céleste, et tout à coup, vire, tourne. Que lui arrive-t-il ? Elle a cru découvrir une proie. Brusquement, elle s'arrête. Mais oui, parce qu'elle a découvert le secret.

Immobile au milieu du ciel, c'est à peine si ses ailes minces frémissent, battant l'air à petits coups. Que fait-elle ? C'est le chasseur à son guet.

Sa queue s'est étalée, grise, avec un liséré noir ; sa tête penchée vers le sol observe. Qu'est-ce qui a bougé, dans l'herbe ? Un campagnol, un mulot, un lézard ? Elle le saura bientôt.

Tout à coup, le fil à plomb tombe. La crécerelle fond sur sa proie. Ses serres l'enveloppent, l'emportent dans le bois. Le campagnard compte un ennemi de moins.

Le faucon-crécerelle ne doit pas être confondu avec l'épervier. L'épervier est malfaisant ; il se repaît d'oiseaux. La crécerelle aux ailes minces détruit les souris et les rats.

Et puis, elle mérite estime parce qu'elle connaît le secret...

LA BUSE

Petit berger, tu as déjà vu, sans doute, au sommet d'un mélèze un entrecroisement de branchettes sèches, si large que des enfants y pourraient jouer : c'est le nid de la buse.

Ce grand rapace, de couleur brune, on l'appelle communément un aigle. Non point. Son vol majestueux peut nous tromper, en effet. Quand elle s'enfonce dans les hauteurs du ciel en larges spirales, elle nous donne une impression de puissance. Mais, descendue à terre, lourde et maladroite, la tête dans les épaules, indifférente, on voit bien qu'elle n'est qu'une buse.

Ne nous moquons point d'elle : c'est une amie du paysan. Elle chasse les taupes, les mulots, les campagnols, comme la crécerelle. Affamée, elle nettoie la campagne des petits animaux morts.

Elle miaule ; ses *py-ou* l'annoncent avant qu'elle ne paraisse. C'est qu'elle a faim. Mais, peut-être, chasse-t-elle plutôt pour ses petits qui, en juillet, ne savent pas encore se tirer d'affaire tout seuls.

LES OISEAUX DE NUIT

Qu'ils ont mauvaise réputation !

— Hou, hou, hou...

Qui donc nous appelle, la nuit, qui nous annonce des malheurs ?

C'est le *chat-huant*, appelé aussi la *chouette hulotte* ou simplement la chouette.

— Hou, hou, hou...

Elle chevrote, elle tremble ; cette voix, dans la nuit, est lugubre. Alors, on lui attribue une vertu sombrement prophétique.

La hulotte à la tête ronde, grosse, sans aigrette. Il ne faut pas la confondre avec le grand-duc qui n'existe pas chez nous.

La hulotte fuit la lumière qui l'empêche de bien voir. Le jour, elle perche dans l'épaisseur des branches, en des lieux sombres où ne pénètre pas le soleil. Aussi, semble-t-elle rêver, les yeux mi-clos, ses yeux noirs à reflets bleus qui, ouverts, paraissent immenses dans son visage de cendre.

Il lui arrive aussi de hanter les vieilles tours, les maisons abandonnées. Elles s'y mêle aux fantômes et aux sorcières des légendes.

La *chevèche* est beaucoup plus petite, plus claire, la gorge blanche ; cette petite chouette accompagne parfois les voyageurs nocturnes et leur fait peur. C'est un oiseau gai, pourtant, qui aime la présence de l'homme. Souvent, il vient frapper à sa fenêtre, la nuit, quand la lampe est restée allumée.

L'effraie habite les clochers, même les galetas, les greniers, les vieux moulins. On l'entend jusque dans nos villes.

C'est un très bel oiseau à plastron blanc, moucheté de taches brunes, à manteau gris pointillé de blanc et de brun. L'été, elle quitte la plaine et gagne les hauts abris de la montagne.

Toutes ces chouettes sont bienfaisantes. Elles nous délivrent des souris, des mulots, des campagnols, des musaraignes. Il ne faut pas les détruire ; les maléfices qu'on leur attribue ne sont que superstitions.



LE PIC

Qui donc plante un clou dans la forêt ?

Gardez-vous bien de faire du bruit ; avancez sur la pointe des pieds dans la direction de ces coups secs, dissimulez-vous derrière les arbres et vous surprendrez peut-être le menuisier.

Il est agrippé à l'écorce d'un arbre ; en plaine, un marronnier ou un tilleul ; dans la forêt, un mélèze ou un sapin. Les plumes épaisses de sa queue, posée en oblique sur l'arbre, lui servent de support.

Plante-t-il vraiment un clou ? Non, il cherche sa nourriture.

Sa nourriture, ce sont les larves, les chenilles du gâte-bois, ces gros vers blancs, boudinés, que l'on découvre quand on fend le bois pour la cheminée. Le bec du pic sonde l'écorce et l'aubier ; quand la piste est bonne, il creuse, élargit, dans un grand bruit que le silence de la forêt répercute. Puis, d'une saccade, d'un bond, le pic se déplace, monte, change d'arbre, poursuit sa quête à longueur de journée.

C'est un très bel oiseau, au bec extrêmement fort, aux ongles acérés. Ses couleurs sont vives, blanches, noires, avec une calotte rouge sur la tête et un tablier de même couleur sur l'abdomen. Aux ailes, il porte des épaulettes éclatantes.

On l'entend toute l'année, jouant à cache-cache d'un tronc à l'autre. Il n'aime pas les longs vols à ciel découvert. Son royaume, c'est la forêt qu'il anime, l'hiver, quand la plupart des autres oiseaux l'ont quittée !

Il niche dans un trou qu'il a agrandi à la force de son bec mais se sépare tôt de sa famille.

Bûcheron solitaire, il plante son clou ; c'est sa façon à lui de gagner sa vie dans le silence.

TANT D'AUTRES OISEAUX...

Mais combien sont-ils, dans nos jardins, dans nos taillis, dans nos forêts, combien sont-ils à nous aider, à nous égayer de leurs chants ?

Connaissez-vous le rouge-queue et le rouge-gorge ? Connaissez-vous l'alouette qui monte au ciel comme une flèche et, par jeu, se laisse retomber sur le pré ?

Connaissez-vous la fauvette à la gorge d'argent, si gentille, si familière et gracieuse ? Dès le mois de mars, elle sautille dans nos buissons d'épine-vinette et de prunellier ; dès le mois de mars, la fauvette à tête noire chante dans nos jardins.

Connaissez-vous la mésange à robe jaune, le charbonneret merveilleux ?

Gros oiseaux de la montagne, oiseaux ténébreux et de mauvais augure ; petits oiseaux qui se dérobent dans le talus, roitelets si petits qu'ils se perdent dans l'herbe comme des sauterelles...

De quoi vivent-ils, l'hiver, quand la neige recouvre la campagne ? Leur vie est difficile. Quelques larves sous les écorces, quelque poussière sous l'auvent sont leurs seules nourritures.

Enfants, soyez bons pour les petits oiseaux.

Il suffit de peu, de quelques mies de pain sur le bord de la fenêtre, d'un nichoir suspendu à l'arbre proche où vous déposerez un peu de nourriture pour sauver la vie de nombreux oiseaux.

Ne soyez pas de ces barbares qui détruisent les nids et poursuivent les oiseaux à coups de pierre.

Montrez votre bon petit cœur en étant les amis des oiseaux.

SAINT FRANÇOIS PARLE AUX OISEAUX

Un jour, saint François passait dans un chemin bordé d'arbres et de haies. Soudain, des oiseaux accoururent de l'horizon, volant par bandes, montant, descendant, tournoyant, en grand tapage : mésanges, pinsons, bouvreuils, fauvettes, piverts, chardonnerets, des moineaux piaillards en foule et mille autres espèces.

— Que nous veulent donc les oiseaux ? demanda un des compagnons de saint François ?

— Il veulent que nous leur parlions du bon Dieu, répondit le saint.

Et, s'adressant à ces passereaux :

— Approchez, mes frères ailés, et faites silence.

Les oiseaux s'abattirent en une nuée multicolore dans les arbustes et les buissons ; ils se turent, la tête levée vers le bon saint François. Et celui-ci leur dit :

— Petits oiseaux, mes frères, bénissez le Seigneur toujours et en tous lieux. Il vous a donné des plumes qui vous tiennent chaud, des yeux qui voient les graines et

les vermines les plus minuscules. Il vous a donné les champs où vous trouvez à manger, les ruisseaux où vous trouvez à boire, des arbres où bâtir votre nid. Il vous a donné tout le domaine du ciel et des ailes rapides pour le parcourir. Vous ne semez ni ne moissonnez et cependant vous ne manquez de rien. Il veille à ce que vous ne tombiez pas des hautes branches ni des toits. Pour tous ces bienfaits, mes petits frères, remerciez le Seigneur Dieu qui vous a créés pour sa gloire et pour votre joie.

Les oiseaux ouvraient le bec, tendaient le cou, et, quand il eut fini, approuvèrent de la tête et battirent des ailes. Alors, saint François les bénit d'un grand signe de croix et commanda :

— Envolez-vous, maintenant, et répétez aux autres oiseaux qu'ils doivent louer le Seigneur. Lui seul mérite vos louanges et vos chants.

Aussitôt, les oiseaux prirent leur essor et s'élevèrent, chantant en cœur un cantique si beau que, jamais plus il n'en retentira de pareils sur la terre.

D'après les Fioretti

POURQUOI ?

Pourquoi tuer les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches qui nous importunent ?

Pourquoi mettre le pied sur ce grillon ou scarabée doré qui, dans nos jardins, fait la guerre aux chenilles, aux limaçons, aux hannetons, qu'il mange ?

Pourquoi tuer la couleuvre non venimeuse, qui vit de mulots et de souris ? Elle n'a jamais mordu personne.

Pourquoi détruire le coucou dont la nourriture favorite est la chenille ?

Pourquoi tuer le grimpereau et dénicher la fauvette, ennemis du cloporte et des guêpes ?

Pourquoi tirer sur les étourneaux, qui passent leur vie à manger les larves ?

Pourquoi prendre au piège les mésanges dont chaque couple détruit 120.000 vers et insectes pour élever ses petits ?

Pourquoi tuer le crapaud qui mange des limaces, des fourmis ?

Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre que font les hironnelles aux moucheron ?

Pourquoi tuer la musaraigne qui vit de vers de terre, comme la souris de blé ?

Pourquoi dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela n'est pas vrai ? Pourquoi la détruire puisqu'elle fait à elle seule la besogne de six à huit chats en mangeant au moins six mille souris par an ?



AIMONS LES ANIMAUX

*Aimons les animaux, enfants, ils sont nos frères
Voués depuis toujours au soin de nous servir ;
Nos mépris leur sont durs, nos rudesses, amères ;
Eux aussi, dans leur cœur, sentent mort ou plaisir.*

*Le petit âne gris qui braie dans le silence,
Et le bœuf aux yeux doux qui, paisible, se tait,
Un jour, dans une étable, ont réchauffé l'enfance
D'un Dieu que, sur la paille, une Vierge enfantait.*

*Un loup devint l'ami du bon François d'Assise ;
La colombe s'éploie entre Dieu, Père et Fils...
Au cou du Bon Pasteur, une agnelle est assise,
Et l'aigle et le lion sont la Force et l'Esprit.*

*Aimons les animaux ; Dieu les prend pour symboles,
Et de tous le plus humble est partout honoré :
L'âne, au jour des Rameaux, chargea sur ses épaules
Jésus qui s'en allait vers son Miséréré !*





CHAPITRE X

LA NATURE

OUVRONS LES YEUX SUR LA BEAUTE DU MONDE

Mes enfants, avez-vous ouvert les yeux sur les beautés qui nous entourent ? Des étrangers viennent de loin pour admirer notre pays qu'ils trouvent l'un des plus merveilleux de la terre. Mais nous, est-ce que nous le regardons seulement ?

Notre plaine est un verger de paradis ; les fleurs, au printemps, la recouvrent d'un bouquet immense ; les fruits qu'elle nous offre à pleins paniers nous rappellent la terre de Chanaan.

Notre coteau, hérissé de ceps, porté de parcelle en parcelle par les murailles, conduit nos pas aux premiers villages. Sous les noyers, la vie a la simplicité tranquille des temps anciens.

Entrons dans nos vallées : Dans le repos des pentes, les villages dorent au soleil leurs chalets de bois, autour de la rose blanche de l'église. Au-dessus d'eux, la montagne dresse à la frange du ciel ses glaciers, ses cimes, ses arêtes.

Regardons mieux le monde qui nous entoure : descendons dans nos jardins, entrons dans le pré, dans le champ ; regardons vivre les plantes ; respirons le parfum des fleurs ; apprenons à connaître le mystère du taillis ; admirons les grands arbres merveilleux. La nature est riche de tant de trésors que la vie entière ne suffit pas à les compter.

LE RUCHER

Notre voisin possède un rucher sous ses fenêtres ; c'est un joli petit village nain, fait de maisonnettes colorées qu'habitent les abeilles.

L'hiver, le village paraît désert ; les essaims dorment dans le silence de la neige. Dès que le soleil de mars réchauffe les parois, la colonie se réveille. Les ouvrières se hasardent dans la tièdure revenue. Engourdies, elles volent pesamment autour de la ruche, dans un bourdonnement de tambour. Puis elles s'éloignent : Peut-être, une fleur déjà sourit-elle dans le creux abrité d'une muraille.

Dès que les crocus, dès que les perce-neige et l'hépatique bleue fleurissent, les abeilles sont à l'ouvrage. Elles visitent aussi les premières fleurs des amandiers.

Quelle fête, bientôt, dans le taillis où les noisetiers, les saules, les ormes et le peuplier-tremble offrent leur pollen aux laborieuses faiseuses de miel !

En avril, les pêchers, les anémones, les ancolies les accueillent ; puis on les voit butiner sur le soleil jaune des pissenlits. Déjà, les marronniers, les érables, les tilleuls et les sureaux ont pour elles table mise.

En mai, la campagne entière les appelle ; elles ne savent plus où donner des antennes... Elles se gorgent, rentrent chargées de butin, repartent, reviennent. Leurs petites armoires, dans l'ombre, se remplissent de provisions.

En juin, elles montent vers les alpages ; des essaims entiers se posent sur les fleurs des rhododendrons.

LES PREMIERES FLEURS DU PRINTEMPS

C'est le noisetier qui, le premier, nous fait signe. Dès le début de février, il entr'ouvre ses chatons jaune-soufre, promesses d'un printemps qui ne tardera plus.

Cherchons bien, maintenant, sur le bord des ruisseaux, sous les feuilles mortes de l'automne, la primevère jaune comme du citron ; le gel punit parfois son impatience. Mais comme nous sommes heureux que sa hardiesse nous fasse oublier le long temps de l'hiver !

Regardez, regardez ! Déjà, dans le creux de la colline, luit la pâquerette. Bientôt, les cloches de Pâques éparpilleront au ciel leurs carillons.

Puis, voici les véroniques, si humbles dans le gazon ou la vigne, et les tussilages d'un beau jaune d'or triomphant.

Mars nous offre les scilles et les violettes sauvages, puis, sur les collines et dans les sous-bois, la belle anémone pulsatille, à la tige veloutée qui est la plus riche fleur de notre printemps.

Mais tous les arbustes, maintenant, se hâtent ; des chatons pendent à chaque rameau que les abeilles visitent et dont elles emportent le pollen dans leurs pattes. Elles vont ainsi d'une fleur à l'autre et favorisent le mystère des fécondations.

Les petits bergers aiment l'hépatique bleue qu'ils trouvent sous les taillis en cherchant des coquillages.

Maintenant, il y a des fleurs partout, des potentilles jaunes, des pervenches bleues, des crocus à la frange des neiges.

Maman va couper des feuilles de dent-de-lion dans le pré et nous goûtons nos premières salades...

LE PRINTEMPS DANS LES HAIES

Le long du chemin qui nous conduit à l'école, il y a des buissons d'épine noire que les gens savants appellent la prunelle. Les rameaux s'étoilent d'une myriade de boutons blancs et toute la haie semblent ainsi remplie de soleil.

C'est que le printemps est maintenant bien assuré.

Ces fleurs deviendront des fruits d'un joli bleu que nous croquerons, l'automne, en faisant la grimace. La prunelle est acide et tout juste bonne pour les merles quand ils n'ont plus autre chose à manger. Pourtant, un peu flétrie, après les premiers gels, nous faisons semblant de l'aimer. Nous l'appelons *la belosse*.

Dans des pays très pauvres où il n'y a pas de vigne, les gens tirent un vin aigre de la prunelle bleue.

Quel plaisir de muser dans la haie, au printemps ! Mille nids déjà s'y préparent ; des milliers d'oiseaux y vivent, y chantent et s'y aiment, au-dessus des fleurs qui embaument. L'épine-vinette, maintenant, fleurit et sa fleur répand une odeur très douce. On entend, au loin, chanter le coucou.

La haie abrite tout un petit monde d'insectes, de papillons, d'oiseaux et de fleurs. Une fraîcheur délicieuse

erre sous les branches, même aux jours les plus chauds de l'été. Les lézards s'y réfugient et les belles couleuvres jaunes. Les haies qui bordent nos chemins de campagne doivent être conservées parce qu'elles protègent les fleurs et les oiseaux.





IL FAUT AIMER LES ARBRES

Comme nos campagnes seraient tristes si les grands arbres ne les embellissaient pas de leur présence !

L'arbre est la prière vivante que la terre élève vers le ciel ; il nous oblige sans cesse à regarder plus haut que cette ligne basse d'horizon où s'effectuent nos travaux.

Innombrables sont à notre égard les bienfaits des arbres. Ils nous donnent, l'été, l'ombre et la fraîcheur ; ils font provision d'humidité et nous aident à supporter la sécheresse ; les uns nous nourrissent de leurs fruits ; tous, après leur mort, nous donnent leur chaleur ; tous, offrant asile aux oiseaux, sont un bienfait pour les campagnes.

Les arbres calment la furie des vents ; ils assainissent l'atmosphère, retiennent les poussières, empêchent, sur les pentes de nos montagnes, la terre de s'ébouler.

Un bel arbre frémissant dans la lumière évoque la splendeur de Dieu.

Qu'y a-t-il de plus beau dans un verger que la frondaison ronde d'un noyer centenaire ?

Comme une allée citadine devient majestueuse quand l'ombrent deux rangées de platanes ou de marronniers !

Les peupliers d'Italie qui longeaient nos routes et notre fleuve donnaient à notre plaine une grâce qu'elle est en train de perdre depuis qu'on abat sans pitié ces arbres à l'élégance souveraine.

Qu'est-ce qui est plus gracieux qu'une touffe de bouleaux à l'écorce blanche sur un canal penchés ?

Quelles forêts sont plus belles que nos forêts d'aériens mélèzes ? Mais toutes les forêts sont belles quand elles son faites de hauts arbres bien vivants.



LA FORET

Les dimanches d'été, j'aime à me promener dans la forêt. D'innombrables pistes s'ouvrent devant mes pas. Un monde secret et merveilleux m'invite. Il suffit de se laisser conduire.

Ici, un sentier de chèvres grimpe brusquement ; je m'essouffle à le suivre.

Plus j'avance, plus s'effacent les bruits du monde. Maintenant, je n'entends plus que la rumeur des insectes et le chant des oiseaux.

Au-dessus de moi, des sapins bleus, dans la brise légère, respirent. Si épaisses sont leurs frondaisons que ma vue se perd dans les branches touffues. A leur pied, la mousse verte offre aux chanterelles l'humidité propice à leur rapide croissance.

Mais voici que j'entre dans une zone plantée de mélèzes. Ces arbres sont plus hauts, plus élégants, plus lumineux. Les branches moins touffues laissent pénétrer le soleil jusqu'à l'écorce du fût, une belle écorce dorée comme celle du pain.

Je m'enfonce encore dans l'épaisseur de la forêt, je monte toujours vers la montagne et voici que je rencontre les premiers arolles. Ce conifère des hautes altitudes n'aime que les lisières élevées. La foudre souvent l'y maltraite : de vieux arolles échevelés dressent au ciel des moignons mal cicatrisés.

Les écureuils sont friands du pin d'arolle ; les enfants aiment aussi la petite amande qu'ils obtiennent en décortiquant le fruit poisseux du dernier arbre de nos montagnes.

LES PETITS FRUITS DE LA FORET

On pourrait demeurer des semaines, des mois, dans une forêt sans jamais s'ennuyer. A chaque pas, elle offre un nouveau spectacle ; à chaque heure, elle révèle un nouveau secret ; on passe d'une clairière dans un fourré et tout change, la végétation, les couleurs, la lumière. Du fourré, on entre de plain-pied dans un espace subitement nu. C'est un champ de fraises.

Les petites fraises des bois ont une saveur extraordinaire. Fort sucrées, parfumées, elles ne ressemblent guère que par la forme et la couleur aux grosses fraises des jardins.

A peine a-t-on cueilli les fraises que se découvre un champ immense de myrtilles. Ce petit fruit bleu est délicieux et sain. Si frais, si rond, il tache comme de l'encre. Dès que les enfants ont écrasé trois myrtilles sur la langue, ils ont le visage et les mains tout barbouillés. Ils n'ont plus besoin de se coller à la lèvre, pour ressembler à des hommes, les longues moustaches de lichen ; de loin, ils ressemblent à de petits vieux.

La confiture de myrtilles est excellente mais je lui préfère la gelée d'airelles. Cette petite baie rouge, un peu acidulée, croquée fraîche agace les dents.

Ce ne sont point là toutes les surprises que nous réserve la forêt. Elle nous offre ses innombrables champignons. La plupart sont comestibles, tels les chateignes, les cèpes, les russules... Mais attentions : il en est de vénéneux. La merveilleuse fausse oronge, tachée de blanc, est un poison redoutable. Il ne faut consommer les champignons qu'avec la plus grande prudence.

LES FLEURS

Comme le monde serait triste sans les oiseaux et sans les fleurs !

Avez-vous jamais réfléchi, enfants, à la beauté d'un jardin ou d'une prairie en fleurs ? Vous êtes-vous penchés, longuement, une fois, sur une fleur pour l'admirer dans toute sa grâce et toute sa beauté ?

Dieu, au Jardin d'Eden, avait semé d'innombrables fleurs. Elles embaumaient, elles bordaient les allées et tout n'était que bonheur dans leur contemplation.

L'homme n'a pas tout à fait oublié le jardin primitif. Il garde le besoin d'entourer sa vie de ces présences colorées qui réjouissent la terre comme les étoiles réjouissent le ciel.

De très humbles femmes, très pauvres, dans un taudis de ville, connaissent tout de même un peu de bonheur parce que, dans leur solitude, elles cultivent une plante qui, de temps en temps, fleurit.

Or, la nature est un grand jardin ; chaque printemps, les anges y sèment des fleurs nouvelles.

Les fleurs sont partout, le long des chemins, dans les haies, dans le taillis, dans la forêt, dans le pré, sur le champ, sur la rive du ruisseau ; les fleurs se contentent d'une pincée de terre sur un rocher ; elles fleurissent même dans l'eau.

Partout, les fleurs nous rappellent qu'il ne faut pas vivre seulement pour gagner de l'argent ; elles nous disent qu'il faut savoir ouvrir les yeux sur ce qui est beau ; elles nous invitent à lever le regard vers Dieu qui est toute beauté, toute fraîcheur et toute pureté.

LES COULEURS DES FLEURS

Dans ce jardin de Dieu que l'on appelle la nature, les fleurs sont si nombreuses que personne encore n'aura pu les compter toutes.

Si nombreuses mais aussi tellement différentes que l'homme ne sait même pas toujours donner un nom aux couleurs infiniment variées de leurs pétales.

Le bleu d'une gentiane est plus bleu que le plus bel azur ; qu'y-a-t-il de plus blanc qu'un lis ?

L'anémone de Pâques, sur nos collines, est d'un violet si pur que rien n'approche la finesse de ses nuances.

L'or de l'arnica est plus éclatant que l'or métallique ; le rose violet de l'aster est inimitable.

Le lychnis de nos campagnes mêle avec une délicatesse souveraine les roses, les rouges sombres et les couleurs lie de vin.

Qu'y-a-t-il de plus jaune que le jaune de la renoncule, qu'y-a-t-il de plus rose que l'égline des alpes ?

La fleur des joubarbes luit, sourdement, comme un soleil ; la grappe du saxifrage ressemble à des flocons de neige.

L'épervière est plus orange que l'orange ; la primevère a des teintes de soufre.

La pourpre des empereurs était moins pourpre que la robe de certaines gentianes ; le lis martagon saigne comme le flanc d'un martyr.

L'inépuisable variété des couleurs fait de la nature le plus beau des tableaux. Les plus éclatantes de toutes sont les fleurs de montagne.



LA FORME DES FLEURS

Qui d'entre vous n'a pas cueilli un édelweiss ?
N'est-ce pas une merveilleuse petite étoile tombée sur
le flanc d'un rocher ?

Le trolle a la forme d'un grelot ; sans doute, tinte-il,
la nuit, quand les anges le heurtent de leurs ailes.

L'ancolie des Alpes fait penser à une cloche qui
aurait des ailes.

L'aconit protège sa fleur d'un petit casque romain.
Le pétale des pensées ressemble à un cœur ; la fleur
entière a souvent les formes d'un papillon.

L'œillet ouvre son étoile de cinq cœurs sanglants.
Nos vieux bahuts décorent leurs panneaux d'un profil
de fleur de géranium.

L'églantine fait penser à une jolie assiette d'enfant.

Le bel épilobe noue sur les moraines ses petits nœuds
de papillon. La capsule du pavot ressemble à une bourse
d'avare.

Pour garder son merveilleux trésor, le chardon
hérissé autour de sa fleur des lances d'argent.

Une couronne de flammes bleues protège la braise
de la centaurée.

La raiponce ferme ses griffes de chat autour d'une
proie invisible.

Toutes les campanules sonnent leurs carillons au
passage du vent.

La primevère ouvre à la curiosité des abeilles ses
entonnoirs d'or.

CE QU'IL FAUT POUR FAIRE UNE FLEUR

Presque toutes les plantes portent leur fleur à l'extrémité d'une tige. Ainsi les voit-on mieux ; ainsi les fleurs sont-elles moins menacées par la boue et la poussière.

Le long de la tige, croissent les feuilles ; tantôt alternées, tantôt opposées ou tournant en spirales, les feuilles annoncent la présence incomparable de la fleur.

La fleur elle-même se compose de plusieurs parties. Les pétales en forment le calice ; ils protègent la maison délicate où les abeilles viennent chercher leur miel.

Les pétales, séparés ou unis à la base, constituent la corolle ; la corolle donne à la plante son éclat, ses couleurs vives ou nuancées. C'est par elle, surtout, que l'on reconnaît les fleurs.

Les étamines et le pistil se trouvent à l'intérieur du calice. A l'extrémité de l'étamine, dans une partie renflée qui s'appelle l'anthère, le pollen attend d'être emporté par la brise ou cueilli par les insectes. Il s'en ira sur d'autres fleurs pour les féconder.

La fleur la plus simple de nos champs est une merveille qu'aucun homme n'a jamais su fabriquer. Recevant la graine d'une autre fleur, bientôt, elle se noue. Le fruit, lentement, se forme. Autour du pistil et de la graine, la chair s'enfle à la lumière du soleil. Bientôt, nous pourrions mordre à belles dents dans une pêche juteuse, dans une poire qui fut, au printemps, une petite fleur blanche, dans une pomme dont nous avons admiré la corolle rose au mois de mai.



LES FLEURS DE PLAINE ET LES FLEURS DE MONTAGNE

Dans la plaine, dans nos vallées, les plantes, abondamment nourries, bien arrosées, sont en générale hautes sur tige ; leurs feuilles sont larges, longues, bien développées ; leurs branches se ramifient ; les fleurs, en revanche, sont souvent plus petites que les feuilles ; leurs couleurs ne sont jamais très violentes.

Sur la montagne, tout change. Souvent, une couche très mince de terre recouvre les rochers ; les racines

ne trouvent qu'une sève peu abondante. Les vents secs, d'autre part, dessèchent les feuilles ; le froid nocturne succède à des journées brûlantes. Il faut donc que les plantes s'adaptent à ces circonstances particulières.

C'est pour cette raison que les tiges des fleurs de montagne sont, pour la plupart, courtes ; les feuilles, peu développées. En revanche, les corolles, comparative-ment, y sont immenses. Leur éclat est extrêmement vif.

Pour lutter contre le froid, beaucoup de plantes de montagne se recouvrent d'une sorte de velours. Ainsi, l'édelweiss, le génépi se défendent des nuits glacées.

D'autres plantes font des réserves d'humidité dans des tiges épaisses et grasses. C'est le cas des saxifrages.

Le soleil agit plus vivement en montagne qu'en plaine. Vous vous en apercevez le jour où, faisant une promenade jusqu'à l'arête qui domine votre village, vous rentrez avec le nez, le front, les joues rouges.

C'est pour cette raison que les fleurs de l'alpe sont presque toutes éclatantes.

Est-ce pour se défendre que la plupart des plantes de la montagne vivent en colonie ? Les crocus se serrent les uns contre les autres, au premier printemps ; les soldanelles se rencontrent par touffes ; les gentianes printanières forment de véritables tapis ; les rhododendrons recouvrent des pentes entières ; la silène acaule ne vous laisse même plus la place de vous asseoir.

Ne parcourez pas la nature les yeux fermés ; regardez ; contemplez ; tâchez de comprendre les beautés que vous découvrirez à chaque pas devant vous.



NOUS DEVONS FLEURIR NOS MAISONS .

Que dans chaque chambre, que sur chaque table, sourie un bouquet de fleurs !

Non, ne dévastez pas votre jardin. N'arrachez surtout jamais la racine des plantes rares de la montagne. Au contraire, aimez et protégez les fleurs. Mais cueillez-en pour fleurir la maison que vous habitez.

Une rose, dans un joli vase, met de la lumière et du bonheur autour de vous.

Il ne faut pas priver les autres hommes des fleurs qui agrémentent le chemin ; il est toujours permis de prendre dans la prairie où elles abondent quelques grappes d'esparcettes ; le mauve des scabieuses en fera mieux ressortir le carmin.

Ne permettez pas à vos compagnons de promenades de se bourrer les poches d'édelweiss. Fripées, ces malheureuses fleurs magiques seront jetées aux balayures. En revanche, quelques rhododendrons, soigneusement coupés, apporteront dans votre chambre le printemps de la montagne.

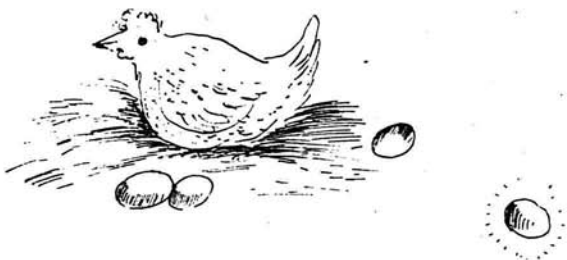
Fleurissez vos maisons ; qu'une frange rouge et blanche de géraniums ourle le bord austère de vos fenêtres !

Que le village de bois est aimable quand, sur les parois brunes, éclate le vermillon de grappes épanouies !

Aimez les fleurs, toutes les fleurs ; aimez les beaux arbres qui donnent à un paysage grâce, ombre et fraîcheur.

Aimez la nature, jardin de Dieu.

CHAPITRE XI - CONTES ET FABLES



LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,

Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,

Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :

Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable

A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,

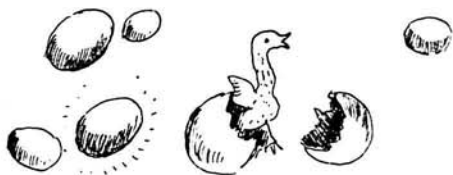
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !

Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus

Qui du soir au matin sont pauvres devenus

Pour vouloir trop tôt être riches.



L'ÉCUREUIL ET LES DEUX MECHANTS GARÇONS

Il y avait une fois, dans une forêt, un gentil petit écureuil qui s'appelait *Craintif*. Sa lèvre fendue laissait voir deux dents plus blanches que de la neige ; ses yeux ronds brillaient comme des têtes d'épingles noires ; deux touffes de poils prolongeaient ses oreilles ; il portait une bavette claire pour ne pas salir sa belle robe rousse et, quand il faisait trop chaud, il se mettait à l'ombre de sa queue épanouie en parasol au-dessus de son corps.

Craintif avait construit sa maison au haut d'un mélèze, à quelques bonds d'un chalet. Le chalet appartenait à une famille de bûcherons composée du père, de la mère et de deux garçons, deux fameux garnements de dix et douze ans, Emile et François. François était l'aîné ; il avait des cheveux rouges ; ses oreilles très écartées ressemblaient à des oreilles de chauve-souris. Emile était noir comme un rat, maigre et mal peigné. Craintif vivait dans la crainte de leurs méfaits.

Le père bûcheron passait ses journées au fond des bois ; la mère bûcheronne préparait les repas, faisait les lessives, balayait la chambre et la cuisine. C'étaient de braves gens et l'écureuil les aimait beaucoup. Quand la femme sortait sur le seuil et qu'elle appelait : « Craintif, viens vite chercher ta noisette... » il accourait, descendait de son arbre dans un grincement d'écorce. Tant que la femme était là, il n'avait rien à redouter des méchants garçons. Il acceptait même de prendre dans la paume blanche ce qu'on lui offrait. Il grignotait quelques miettes, assis sur son petit derrière, les deux pattes

antérieures jointes devant sa bouche. Qu'il était charmant dans cette attitude presque humaine ! Emile et François, malgré leurs mauvaises habitudes, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Leurs mauvaises habitudes c'était de tuer tout ce qui passait à leur portée. Vers onze heures, la mère leur disait : « Voilà le repas pour votre père ; apportez-le lui ; dépêchez-vous ! » Ils n'en demandaient pas davantage. Jamais ils n'étaient plus heureux que dans la forêt. Là, tout ce qui bouge, les vers qui rampent, les serpents et les lézards ; tous ce qui trotte, les lièvres, les renards et les blaireaux ; tout ce qui grimpe, les écureuils et les fouines ; tout ce qui vole, le peuple innombrable des oiseaux devenaient leurs ennemis. Un bâton à la main, une fronde en chaque poche, des cailloux dans leurs bérêts, ils tuaient. Ils tuaient pour le plaisir, ils tuaient par habitude, ils tuaient aussi bien les petits animaux utiles que ceux qui leur donnaient quelque prétexte à vengeance. L'innocente nichée printanière même ne trouvait pas grâce à leurs yeux : D'un coup, ils faisaient craquer la branche, puis s'amusaient du chagrin maternel. Ils rapportaient à la maison des trophées sanglants.

— Vous êtes de méchants garçons, leur disait la mère...

Mais ils ne l'écoutaient guère et, le lendemain, recommençaient.

Craintif se méfiait d'eux bien qu'il eût échappé, jusqu'ici, à leurs coups ; il ne descendait de son mélèze que lorsqu'il était assuré de la présence des parents.

Il se disait que son tour viendrait sans doute. Aussi,

quand il mangeait quelques miettes, devant le chalet, jetait-il sur les méchants garçons des regards obliques qui en disaient long sur ses sentiments à leur égard.

Cette année-là, Craintif avait reçu quatre enfants, guère plus gros que des souris. Qu'ils étaient jolis, serrés les uns contre les autres, dans leur nid de branchages tapissé de crins et de laine ! Jolis mais affamés. L'écureuil courait sans cesse à la recherche de l'indispensable nourriture. Il fallait aussi préparer des nids de rechange car les puces envahissaient l'aérienne maison, la rendait inhabitable. Chaque cinq ou six jours, Craintif déménageait. Et ce n'était pas rien de bâtir à quinze mètres du sol puis de transporter d'un arbre à l'autre toute une nichée. Craintif en avait maigri.

Emile et François, en revanche, lui donnaient moins d'inquiétude parce qu'ils s'occupaient, eux aussi, à construire une maison. C'était un très joli chalet, à l'image de la maison paternelle. Déjà, un toit le coiffait, couvert de bardeaux et de mousse. Les deux garçons étaient moins malfaisants depuis que ce travail les accaparait.

L'été était très orageux. Souvent, Craintif tremblait pour lui-même et pour les siens. Les éclairs sillonnaient le ciel ; l'eau ruisselait dans les grondements du tonnerre et la terre, alors, tremblait.

Justement, en cette journée d'août, l'orage menaçait. Le malheur semblait dans l'air. Craintif se coucha sur ses enfants pour les protéger. Soudain, un choc rude ébranla le mélèze. L'écureuil mit son oreille à la fenêtre : Emile et François venaient de prendre son nid pour cible.

Ainsi, ce qu'il avait redouté si longtemps se produisait. Comment les détourner de leur cruel dessein ? Les cailloux se rapprochaient du but. Les petits allaient être tués.

D'un bond, Craintif se jucha à l'extrémité de la branche. Un caillou le frôla. Un autre frappait le nid, le démolissait en partie. Au même moment, la foudre déchira le ciel. Un coup de tonnerre fit sursauter la forêt. Les deux garçons demeurèrent pétrifiés, leurs cailloux à la main.

— Au secours, au secours !

C'était la voix de la mère. Ils coururent. Déjà, une flamme montait devant le bois. Un chalet devait avoir pris feu. Craintif sauta d'arbre en arbre : La maison des deux méchants garçons brûlait.

Ils crièrent, de colère, de regret, mais en vain ; le bois était si sec qu'il n'en resta que des cendres. Alors, effondrés devant les ruines du joli chalet, Emile et François sanglotèrent si fort que le père bûcheron accourut.

— On m'a dit qu'aujourd'hui même vous aviez détruit la maison de Craintif, dit-il. Vous n'avez que ce que vous méritez.

— Il ne faut pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas que l'on nous fasse, ajouta la mère.

Emile et François comprirent la leçon. Ils aidèrent Craintif à bâtir une maison nouvelle puis y transportèrent les quatre petits qu'ils n'avaient pas eu le temps de détruire. Depuis ce jour-là, ils devinrent les amis de toutes les bêtes vivantes de la forêt.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

*Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur et lui dit : — Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an, ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé*

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : — Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines,
 Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 — Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.



The illustration is a black and white line drawing. On the right side, a cicada is shown clinging to a tree branch, with its long, segmented body and spiky wings clearly visible. The tree branch is thin and has some small leaves. In the upper right corner, there is a simple drawing of a sun with radiating lines. On the left side, there are some small, spiky plants. At the bottom of the page, there is a detailed drawing of ants on the ground. One ant is in the foreground, facing right, and another is slightly behind it. To the right of the ants, there is a small pile of what looks like food or eggs. The ground is represented by some simple lines and dots.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue :

Pas un seul petit morceau

De mouche ou de vermisseau :

Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter

Quelque grain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle :

— Je vous païrai, lui dit-elle,

Avant l'août, foi d'animal,

Intérêt et principal.

La fourmi n'est pas prêteuse ;

C'est là son moindre défaut :

— Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.

— Nuit et jour à tout venant

Je chantais, ne vous déplaîse.

— Vous chantiez ? j'en suis fort aise.

Eh bien ! dansez maintenant.

LE LIEVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

— Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?

Répartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire :

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue :

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

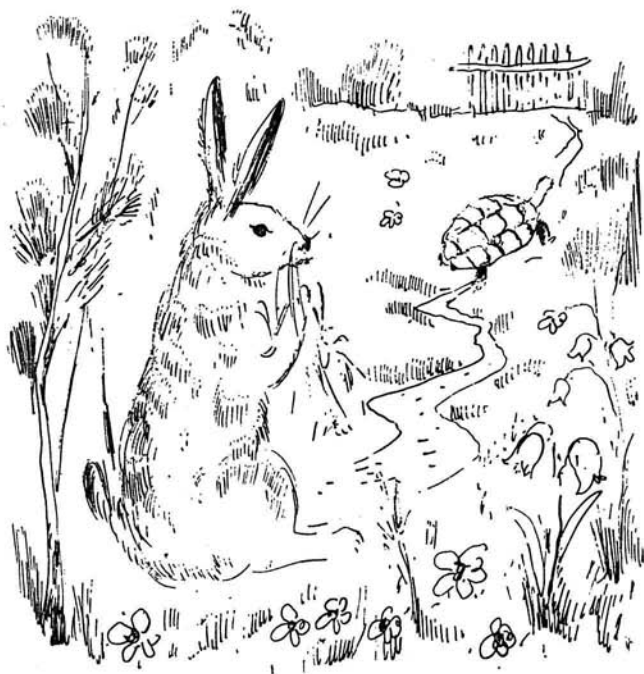
*Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la tortue arriva la première.*

— Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

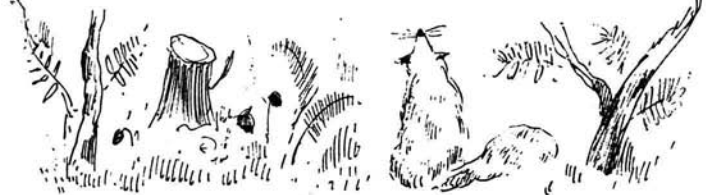
Si vous portiez une maison ?





LE CORBEAU ET LE RENARD

*Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
— Eh ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : — Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*



LE GRILLON ET LE PAPILLON

*Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.*

*L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.*

*« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame Nature*

*Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encore moins de figure.
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :*

*Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courant*

*Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper ;
L'insecte vainement cherche à leur échapper.*

*Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête.*

*Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde ;
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »*

LE LOUP ET L'AGNEAU

*La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.*

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

*Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.*

— Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ?

Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ?

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

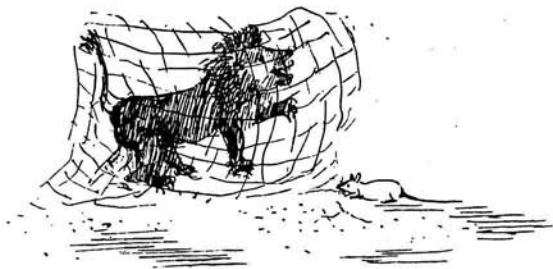
Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

LE LION ET LE RAT

*Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi :
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Le lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.*



L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN

*Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
— Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé ;
S'il faut en faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
— Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.*

COMMENT SION PRIT ORIGINE DANS LE TEMPS DE LA NAISSANCE DE JESUS

Le mage Melchazar, sur sa tour crénelée, observait le ciel fourmillant d'astres.

Sa tribu dormait dans la chaude oasis. Un souffle calme soulevait les poitrines nues. Les chameaux rêvaient, immobiles, debout comme de petites collines bossuées et leurs ombres se couchaient sur le sable entre les palmiers.

Une fois encore, Melchazar saisit une tablette, un stylet, et les signes s'allongèrent en colonnes serrées, sous la lune...

Non, aucun doute n'était possible : Une étoile devait apparaître cette nuit, à l'Occident. Des calculs précis, mille fois recommencés, l'attestaient. Et cette étoile annonçait l'avènement de Dieu sur la terre.

Donc, une fois de plus, les chiffres donnaient leur résultat fatal. Le vieillard reprit son guet et son regard se perdit dans l'infini avec une attention passionnée.

Il était grand dans la lumière pâle que son ample manteau absorbait. Sa barbe frissonnait dans l'air mouvant. Sa tête renversée s'offrait tout entière à la lune et quand il levait les bras avec lenteur il ressemblait à une croix dressée au milieu du désert.

Tout à coup, il frémit d'une joie bouleversante. Là-bas, du côté de la mer dont les rivages abritent les villes, un feu neuf scintilla. Il ne ressemblait à aucun autre, plus blanc, plus pur que tous les autres feux. Il les effaçait tous et sa lumière coulait comme

un fleuve de neige dans l'immensité des sables bleus.

Melchazar ne put contenir un chant d'allégresse. Sa voix monta dans la nuit en cantique triomphant. La tribu s'éveilla. Les chameaux se serrèrent les uns contre les autres et se frottèrent le nez. La terre heureuse exhalait des parfums d'encens et de myrrhe.

— *Hommes et bêtes que j'aime, dit le Mage, une grande nouvelle vient de m'être annoncée. Vers l'Occident, une lumière merveilleuse s'est allumée pour nous apprendre que Dieu accomplit nos prières. Le Roi promis vient de naître. Levons nos tentes et allons l'adorer.*

Une clameur profonde emplit le silence oriental. Les chameaux grattaient le sol du pied pour témoigner leur joie et leur impatience. Les enfants piaillaient comme des oiseaux tandis que l'étoile leur montrait le chemin.

Cependant, ils ne se mirent pas en route tout de suite. Melchazar ne pouvait pas se présenter les mains vides devant le fils de Dieu. Il fallait préparer les cadeaux. D'autre part, toute la tribu ne pourrait pas le suivre. La route serait trop longue pour les enfants et les vieillards.

Le Mage possédait une science profonde. Il connaissait presque aussi bien le cœur des hommes que le ciel immense. Les hommes ne se satisfont jamais de ce qu'on leur donne. Et cet Enfant était un Roi.

Tout le jour, les hommes rassemblèrent des trésors. Des parfums rares emplirent les cassolettes. Des pierres précieuses luisaient comme des étoiles dans des écrins de velours. Tous les carnets d'épargne furent mis à

sac car rien n'était trop beau pour saluer la naissance de Dieu.

Enfin, la caravane se mit en marche sur les dunes souples qu'éclairait l'étoile.

Ils cheminèrent des jours, des nuits. Parfois, à l'horizon, ils voyaient s'élever la silhouette blanche d'une ville, entre des palmiers. Leurs cœurs battaient. Les chameaux pressaient le pas. Mais la vision s'éloignait d'autant et le mirage enfin s'estompait dans une grande douceur de brume violette.

— *Courage, mes enfants, disait Melchazar...*

Et, le doigt levé, il montrait l'étoile.

Le matin du septième jour, ils arrivèrent à un croisement de pistes. L'étoile venait de s'éteindre. Il s'agissait de ne pas se tromper.

A main droite, un sentier s'engageait vers les hauts plateaux rocheux de l'Arménie qu'habitaient des hommes au visage jaune ; à main gauche, on descendait vers le Yémen que peuplaient les enfants d'Ismaël. A l'Occident, était la Ville des Villes. Mais deux chemins se dirigeaient vers la mer. L'un devait conduire vers les terres des Pharaons, l'autre devait gagner le Bosphore et Byzance, les terres de Japhet. Lequel fallait-il choisir ? Melchazar réfléchissait sur son chameau qui grattait du pied.

Toutes les bêtes, d'instinct, pointaient leurs longues têtes comme des flèches vers les Pyramides. Le bon chemin devait déboucher sans doute sur cette piste du sud. Mais le Mage n'était pas convaincu. D'ailleurs, Jérusalem n'était-elle pas entre les mains des ennemis

d'Israël ? Comment le Messie pourrait-il s'y faire reconnaître Roi ? N'était-il pas plus judicieux de croire qu'il choisissait pour naître quelque retraite obscure dans les montagnes du Nord ? Les prophètes laissaient entendre cette pauvreté des commencements que des bergers viendraient adorer dans le secret des longues nuits merveilleuses. Mais avec leur langage à double sens...

Melchazar se repentit aussitôt d'avoir douté. On ne se moque pas impunément de ceux à qui Dieu donna le pouvoir de lire dans l'avenir. - Je serai puni, pensa-t-il.

— *Allons ! dit-il enfin.*

Il leva le bras, décrivit une grande parabole qui ressemblait à la queue d'une comète et la caravane, malgré la résistance des bêtes, s'engagea vers l'Hellespont.

Ils marchèrent tout le jour à grandes foulées. Quand la nuit les surprit, ils se trouvaient engagés dans les passages montagneux que coupaient des torrents aux fanfares sinistres.

— *Il s'est trompé, pensaient les hommes en désignant le Mage d'un coup d'œil.*

Mais nul n'osait élever la voix et les chameaux, pressés par les souples baguettes, continuaient d'avancer bon train.

Melchazar s'avouait qu'il avait commis une erreur. L'étoile ne s'était pas rallumée. De toute évidence, il faisait fausse route. Pourtant, il ne songeait point à retourner sur ses pas. Un savant ne doit jamais reconnaître ses torts sous peine de faire perdre à la science

tout crédit. Un chef ne doit jamais laisser croire qu'il peut se tromper car les sujets sont toujours prompts à la révolte. Si je leur dis :

— *Retournons sur nos pas. Nous nous sommes égarés... ils me jetteront des pierres. Continuons plutôt d'avancer. La terre est peut-être ronde. Nous nous retrouverons un jour à ce carrefour où j'ai mal choisi. Alors, je leur dirai : Dieu n'éprouve que ceux qu'il aime. Nous ne nous sommes pas découragés. Et maintenant, nous allons recevoir sa récompense.*

Il n'y avait pas de temps à perdre. Ils foncèrent vers l'Occident.

Comment la caravane franchit l'Hellespont, les vieux grimoires ne nous l'apprennent pas. En revanche, nous savons que des Barbares leur tuèrent des hommes et des bêtes ; ils leur volèrent des femmes. Melchazar n'ajouta pas trop d'importance à ces incidents. Son chameau trotta de plus belle à la recherche de Notre Seigneur Jésus qui justement fuyait à cette heure vers l'Égypte pour échapper aux bourreaux d'Hérode.

Melchazar remonta le cours d'un fleuve. Les Portes de Fer s'ouvrirent devant lui. L'Impératrice de Hongrie ayant appris que des étrangers foulaient ses terres, fit appeler le Mage dans son palais. Melchazar lui conta le but de son errance. Il dit qu'on lui avait tué des chameaux mais que rien ne pourrait l'empêcher de se jeter un jour aux pieds de l'Enfant-Roi.

Touchée par cette foi profonde, l'impératrice lui dit :

Sage, je veux récompenser votre zèle. Vous aimez votre roi comme devraient aimer de leur tous les sujets

de la terre. Je vous donnerai des chevaux pour vos gens et, pour cet enfant qui vient de naître, un jouet digne de lui et de moi.

Des serviteurs entrèrent. Ils portaient sur un écrin de pourpre un merveilleux château, avec ses tours, ses poternes, ses meurtrières et ses créneaux. Un *oh !* d'admiration éclata dans l'assistance et Melchazar s'agenouilla pour remercier l'Impératrice.

Quand il eu rejoint les siens, il fit attacher le jouet sur la bosse antérieure du chameau, s'assit derrière et la caravane repartit.

Ils entrèrent bientôt dans le royaume de Bohême. Quand le Roi apprit que des étrangers foulaient ses terres, il fit appeler le Mage dans son palais. Melchazar, de nouveau, conta le but de son errance. Le Roi fut pareillement touché de son zèle. Il lui dit :

— *L'Impératrice, ma voisine, vous a prié de transmettre à votre Enfant-Roi un château. Je ne veux pas être en reste et comme vous me dites que ce Roi est un Dieu, je pense qu'il sera heureux de recevoir un temple du Roi de Bohême. Le voici :*

Des serviteurs entrèrent. Ils portaient sur un écrin violet une belle église avec son clocher, ses fenêtres gothiques, son jubé et sa nef ; autour de l'église, il y avait des maisons pour les prêtres. Une croix bleue luisait sur le clocher.

Et Melchazar s'agenouilla derechef pour remercier le roi de Bohême.

Le jouet fut attaché sur la bosse postérieure du chameau. Le Mage s'assit entre le château et l'église, les assurant d'une main, et la caravane repartit.

Ils rencontrèrent des dieux germains dans les forêts. Odin leur offrit de l'hydromel avec quelque humeur. Des Druides coupaient du gui sur les chênes. Ils interrompirent leur travail et leur adressèrent des salutations bizarres. Des tribus entières montaient sur les arbres, prises d'effroi. Des guerriers vêtus de fer s'effacèrent devant eux et, un soir, ayant gagné la vallée du Rhône, Melchazar, hors d'haleine, résolut de dresser sa tente et de se reposer.

L'ordre de mettre pied à terre fut accueilli avec joie. Hommes et bêtes étaient recrus de fatigue. Et d'ailleurs, le pays était beau, le ciel, pur et bleu, tendu sur les colonnes des montagnes. Enfin, les bêtes avaient soif. Il était temps de les abreuver et justement un fleuve à la belle eau jaune coulait majestueusement au pied des monts.

Tout de suite, le chameau s'agenouilla pour boire ; pendant plusieurs heures, le fleuve cessa de couler. Quand la monture de Melchazar fut rassasiée, les petits chevaux entrèrent dans l'eau jusqu'au ventre. Déjà, les tentes étaient dressées ; les hommes s'étendirent au soleil, sur le gazon sec et leurs souffles paisibles montaient vers le ciel tranquille à une cadence reposée.

Ils dormirent sept jours et sept nuits sans rouvrir les yeux. La température de la vallée était si douce qu'ils s'abandonnaient tout entiers à la récompense du sommeil.

— *Mes enfants, il nous faut repartir...*

Ils s'étirèrent, bâillèrent un moment, se mirent debout. Où étaient-ils ? La réalité entraînait en eux par degré. Après un voyage de plusieurs mois, ils avaient abouti au milieu des montagnes qui formaient autour d'eux une haute barrière. Et maintenant, il fallait repartir à la recherche du jeune Roi. Pourquoi ne restaient-ils pas ici à jamais ? Nul pays n'était plus accueillant ni mieux gardé que celui-ci. La plaine fertile offrait une abondante nourriture. Le ciel sans nuage promettait des joies sans limites. Voyez comme ces teintes d'or et d'argent rappellent notre Orient natal ! Voyez comme la chaleur étreint cette vallée comme elle étreint le désert de sa violence de feu ! Restons ici et rendons gloire à Dieu !...

Melchazar lui-même se laissait lentement convaincre par la beauté qui l'entourait. En bordure du ciel, des franges de neige se teintaient, le soir, de couleurs merveilleuses. Des coulées d'argent descendaient vers la plaine en bouillonnements d'écume et mille fanfares très douces emplissaient le monde de leur musique. La vigne s'apprêtait déjà à produire des grappes pesantes. Les abeilles butinaient dans les haies. Près des ruisseaux, se serraient des troupeaux de petites vaches à peine sauvages dont les pis regorgeaient de lait.

— *Chanaan ! pensait Melchazar.*

Et l'envie de s'établir au cœur de ces montagnes s'insinuait en lui.

Le chameau gisait encore dans son repos. Personne n'y avait pris garde car chacun s'absorbait dans la con-

templation du paysage. En revanche, les petits chevaux paissaient les jeunes gazons, en hennissant de joie. Eux, visiblement, avaient choisi.

Le Mage qui se rappelait son erreur passée, se disait :

— *Il faut écouter les bêtes...*

Il se tourna vers sa fidèle monture qui portait toujours sur ses bosses immobiles le château et l'église destinés à l'Enfant-Roi.

— *Voyons, voyons, il faut se secouer...*

Le chameau ne broncha pas. Le sage le toucha : la bête ne bougea pas davantage.

Les plus touchantes paroles ne purent venir à bout de sa torpeur car la pauvre bête était morte d'avoir porté si longtemps le château d'un roi et l'église d'un Dieu.

Ainsi, il ne fallait plus songer à partir. Qui donc porterait les cadeaux de l'impératrice et du seigneur de Bohême ? Et qui donc le transporterait, lui, le Mage à la science pesante ? D'ailleurs, était-ce sa faute s'il s'était égaré ? Quel reproche pouvait donc lui être fait ?

— *Mes amis, dit-il, d'une conscience tranquille, je connais vos pensées secrètes. Cette terre nous convient : Qu'elle nous appartienne à jamais !*

Les tentes demeuraient dressées, comme l'ébauche d'une petite ville. Ils l'appelèrent *Sion*, du nom de cette Jérusalem aux collines éternelles qu'ils n'avaient pas trouvée.

Les jouets destinés à Jésus ressemblaient, sur leurs bosses jumelées, à de fines ciselures de roc dont le chameau couché formait le socle naturel. Ils nommèrent le château *Tourbillon* car ce mot évoquait les grandes

tourmentes de sable de leur pays lointain — et l'église Valère parce qu'elle régnait sur la vallée. Plus tard, cette église fut consacrée à la mère de Jésus. Et Marie aima ce jouet offert par un Roi à son enfant dans le temps qu'il naissait sur la paille d'une pauvre étable.



TABLE DES MATIÈRES

	<i>page</i>
Préface	7

CHAPITRE I : LES ENFANTS

Le livre se présente à ses amis	11
Le livre interroge ses amis	12
Jean fait son portrait	13
Les cinq doigts de la main (poésie)	14
Catherine raconte à son tour	15
Catherine nous parle de sa poupée	16
La poupée est malade (poésie)	17
Où Jean parle de ses jeux	18
Le carrousel (poésie)	20
Catherine raconte ce qu'elle fait le matin	21
Jean raconte ce qu'il fait chaque jour	22
Catherine avoue qu'elle aime jouer	23
Jean dit ce qu'il fait à l'école	25
Le pain (poésie)	26
Jean et Catherine s'entretiennent	27
Où Jean dit ce qu'il fera...	29
Le petit homme (poésie)	30
Il faut faire attention dans la rue	31
Catherine fait des projets d'avenir	32
Voilà...	33
Les métiers (poésie)	34

CHAPITRE II : L'ECOLE

Première classe	37
La maison d'école	38
Notre salle de classe	39
Ma classe	41

	page
Quelques-uns de mes condisciples	42
Ce que nous faisons en classe	43
La récréation	45
Mes objets d'école	47
Mes cahiers	49
Ce que Jean a dans ses poches	50
Ce que j'apprends, grâce à ma grammaire	51
La leçon de géographie	52
La Terre (poésie)	53
Portrait du mauvais écolier	54
Un bon conseil (poésie)	55
Portrait du bon écolier	56
Catherine raconte...	58
Ce que disent les 12 mois	59
Le temps	62
Il neige	63
La grande promenade	64
Au musée	65
A Valère	66
Et maintenant	67
Les vacances	68

CHAPITRE III : LA FAMILLE

Maman	73
Le petit doigt de maman (poésie)	75
Ce que je dois à ma mère	76
La journée de maman	77
Les mamans de la montagne	79
Papa	81
Jean admire beaucoup son papa	82
Papa est soldat	83
Mon frère et ma sœur	84
La famille	86
Nos grands-parents	87
Compliment (poésie)	88
La maison paternelle	89
Mais la famille va plus loin	90
La chambre de famille	91
La cuisine	93
La maison des rêves	95
La vieille horloge (poésie)	96
Mon nom	97

	<i>page</i>
La cave	98
Le galetas	99
Le modèle de toute famille chrétienne	101

CHAPITRE IV : LE VILLAGE

Le village	105
Les premiers villages	106
Origine de nos villages	107
Mon village	109
Les maisons	110
Mon village (poésie)	112
Le four	113
Les magasins	115
Ce qu'on trouve au magasin	116
Les jeux	117
La fontaine	118
A la fontaine (poésie)	120
Les autres bâtiments	121
Les métiers	123
Les travailleurs de la terre	125
Ceux qui s'occupent d'autres besoins	126
Les mains	127
Le village et la ville	128

CHAPITRE V : LA COMMUNE

Monsieur le président	129
Le gendarme	130
Le juge	131
La place	131
La maison de la commune	133
Ma patrie	134
Mon pays (poésie)	135

CHAPITRE VI : LA VIE RELIGIEUSE

Monsieur le curé	139
La paroisse	140
Notre église	141
Ce qui se passe à l'église	143
Le dimanche	144
Louange d'une petite cloche	145

	<i>page</i>
Le carillon	147
Dimanche	148
La procession	149
Pèlerinage du dimanche	150
Pâques	152
Les cloches de Pâques (poésie)	153
Les Rogations	154
La Fête-Dieu	155
L'Assomption	157
La Toussaint	158
L'autre village	159
Noël	160
L'Etoile de Noël (poésie)	161
Joyeux Noël (poésie)	162

CHAPITRE VII : LE DISTRICT, LE CANTON

Notre drapeau	165
Le Valais	166
Le Rhône	167
La plaine	168
Le coteau	169
Les vallées	170
Les glaciers et les cimes	171
De quelques moyens de défendre son pays	173
Le Barrage	174
Mathieu Schiner	175
Monthey	177
St-Maurice	178
Martigny	179
Sion	180
La cité (poésie)	182
Sierre	183
Brigue	184
Valais, pays de contrastes	185
Mon pays	186

CHAPITRE VIII : LES SAISONS ET LES TRAVAUX

Le réveil de la terre	189
Les amandiers en fleurs	190
Les vigneron	191
Premier printemps au village	193

	<i>page</i>
Le pêcher en fleurs	194
Maintenant, la plaine...	195
La vallée en fleurs	196
Les travaux au printemps	197
Hommage à ceux qui ont assaini la plaine	199
Printemps de la montagne	201
Travaux du printemps à la montagne	202
On lève le bisse	203
Les effeuillaisons	205
La montée à l'alpage	206
L'été	207
Journée	208
Les crues du Rhône	210
Chaleur	211
Les fenaisons	212
La sécheresse	213
Les moissons	215
Les bergers	216
Dès la mi-août	217
L'automne	218
Vendanges	220
Les semailles	222
L'automne remplit caves et greniers	223
Feux d'automne	224
La Foire	225
L'hiver	226
Il neige	227
Journée d'hiver	228

CHAPITRE IX : LES ANIMAUX

Les animaux domestiques	231
Le chien	232
Le chat	233
La vache	234
Le mulet	235
La chèvre	236
Les moutons	238
Le coq et les poules	239
Le lapin	242
Le cochon	243
Le cheval	244
Utilité des animaux domestiques	245

	<i>page</i>
Les papillons	246
Nos amis les oiseaux	249
Les nids	250
Le pinson	252
Les hirondelles	253
Le merle	254
La crécerelle	255
La buse	256
Les oiseaux de nuit	257
Le pic	259
Tant d'autres oiseaux	260
Saint François, parle aux oiseaux	261
Pourquoi ?	262
Aimons les animaux (poésie)	264

CHAPITRE X : LA NATURE

Ouvrons les yeux sur les beautés du monde	267
Le rucher	268
Les premières fleurs du printemps	269
Le printemps dans les haies	270
Il faut aimer les arbres	272
La forêt	274
Les petits fruits de la forêt	275
Les fleurs	276
Les couleurs des fleurs	277
La forme des fleurs	279
Ce qu'il faut pour faire une fleur	280
Fleurs de la plaine et fleurs de la montagne	281
Nous devons fleurir nos maisons	284

CHAPITRE XI : FABLES ET CONTES

La poule aux œufs d'or (La Fontaine)	285
L'écureuil et les deux méchants garçons	286
Le savetier et le financier (La Fontaine)	290
La cigale et la fourmi (La Fontaine)	292
Le lièvre et la tortue (La Fontaine)	293
Le corbeau et le renard (La Fontaine)	295
Le grillon et le papillon (Florian)	296
Le loup et l'agneau (La Fontaine)	297
Le lion et le rat (La Fontaine)	298
L'âne et le petit chien (La Fontaine)	299
Comment Sion prit origine...	300

